



LE
PALAIS PALMACAMINI

DU MÊME AUTEUR

Les Familiers. *Prix national de Poésie*, 1906.
(Société française d'Imprimerie et de Librairie) 1 vol.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Les Royautés (poèmes). *Ouvrage couronné par l'Académie Française* . . . . 1 vol.

Les Histoires. La Sous-Préfète ; le Prince persan (poèmes). . . . . 1 vol.

La Vie et l'Amour (roman). . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

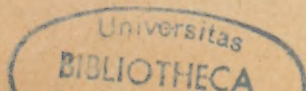
5 exemplaires numérotés sur papier impérial du Japon et 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ABEL BONNARD

LE PALAIS PALMACAMINI

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1914



LE

PALAIS PALMACAMINI

I

LA LETTRE D'UN JEUNE HOMME SAGE

ET LE PASSÉ D'UN ENFANT

Horace de Chintreuil à Madame la comtesse de Chintreuil, château de Bouloy, à Bouloy. Eure. France.

Rome, le 15 octobre 190...

Ma chère maman, ma chère tante,

Je vous assure que vous avez tort de vous alarmer au sujet de mon déménagement. Cette pension où M. l'abbé Grassuet m'avait amené avec lui, outre que la cuisine y était fort mauvaise, était en toutes choses si peu

italienne qu'y habiter équivalait pour moi à n'être pas venu ici. En louant une chambre je n'ai fait qu'imiter tous les étrangers qui séjournent à Rome un peu longuement, et cette manière de vivre est non seulement plus agréable, mais aussi plus économique. Le restaurant où je prends mes repas est tout voisin. Je reviens aussitôt après avoir dîné et d'ailleurs, on ne m'ouvrirait plus si je rentrais trop tard. Ma logeuse est une excellente femme, mariée à un employé de l'Etat, et qui augmente ses ressources en hébergeant des étrangers. Il y a à côté de ma chambre, un petit appartement qu'elle loue aussi et qui a abrité un monsignore, ce dont elle n'est pas peu fière : car je ne vous déplairai pas en vous apprenant qu'elle est très pieuse, ainsi que sa nièce. Elle a un fils dont elle m'a montré le portrait, qui navigue sur les transatlantiques allemands où il est préposé à la télégraphie sans fil. Quand le vent souffle, elle s'inquiète à son sujet, car, si éloigné qu'il soit, elle ne peut concevoir qu'il fasse un autre temps pour lui que pour elle. Telles sont les mères,

n'est-ce pas, ma chère Maman? Ma chambre est on ne peut plus haute et spacieuse et l'agrément en est augmenté par un balcon, sur lequel donnent aussi ces pièces voisines, qui sont sans occupant pour le moment. Au-dessous, comme je vous l'ai dit, à l'étage seigneurial, réside le propriétaire du palais, le vieux prince Palmacamini. C'est, paraît-il, un original renforcé. Il appartient au monde noir, qui est, comme vous le savez, le parti du Pape opposé au Roi, si tant est que ce parti persiste encore. Car M. l'abbé Grassuet m'a expliqué qu'en face des socialistes, tout ce qui leur résiste se réunit, mais le vieux prince, à vrai dire, n'est plus du parti de personne. Depuis la prise de Rome, il s'est retiré de tout et maintenant il vit fort seul et ne sort plus, pour ne pas voir le présent. Il a des neveux qui se sont mariés richement avec des américaines, mais qu'il a à peu près répudiés. C'est mon hôtesse qui m'a instruit de tout cela. Il a gardé autour de lui une famille de domestiques et j'ai rencontré dans l'escalier son majordome, personnage tout rond, mais qui se donne un air d'im-

portance. Vous ne sauriez croire combien ici les petites gens sont gentils ou divertissants. Ce n'est pas comme chez nous, où leur intérêt seul les intéresse. Ils semblent vivre bien plus pour leur plaisir : causant, riant, chuchotant, ils ont toujours l'air de jouer une comédie et avec toutes leurs mines et leurs gestes, ils ont, pour ainsi dire, quelque chose de bien plus dépensier que ceux de notre pays. J'oubliais de vous apprendre que le vieux prince garde jalousement chez soi une collection d'antiques, fort belle il paraît, que tous les guides signalent, mais qu'il ne montre à personne. Peut-être pourtant, étant dans la maison, obtiendrai-je de la voir. Ce serait pour moi un nouvel avantage de mon habitation ici.

Naturellement je profite bien de mon séjour. J'ai déjà vu beaucoup de choses mais je sens comme il est nécessaire de mettre un peu de temps entre toutes ces impressions, si l'on ne veut pas qu'elles se brouillent. Oui, je suis allé déjà deux fois à Saint-Pierre, je me suis aussi promené dans la campagne romaine : comment vous dire mes senti-

ments, quand je ne puis me les expliquer à moi-même ? Ici tout ce qu'on a appris de l'antiquité s'anime. On s'aperçoit que ces grands hommes vécurent, et l'on ne sait pas si leur exemple vous excite à agir, ou si, au contraire, il ne vous décourage pas, tant on se sent incapable de rien faire qui les approche. Les idées que me donnent de tels spectacles sont tellement plus grandes que moi que je ne saurais vous les décrire. Mais ce que je sais bien, c'est que tout en admirant Rome, je revois très souvent nos toits pointus de Bouloy, et le petit salon bleu où vous lisez, ma chère maman, et j'éprouve qu'on peut beaucoup enrichir son esprit sans rien changer à son cœur. Alors je regrette une fois de plus que vous n'ayez pas pu m'accompagner et je ne regarde plus les choses que pour vous les mieux rapporter, quand je vous raconterai mon voyage. Je suis bien heureux que ce nouveau régime vous fasse du bien. Soignez-vous, je vous en prie. Si quelque chose pouvait augmenter encore mon plaisir de vous revoir, ce serait de vous revoir mieux portante. J'embrasse tante Emilie, je

fais mes compliments à Pluche et à Ploche et je suis, avec toute l'affection possible, ma chère maman, votre fils respectueux

HORACE.

P.-S. — *Je vais très bien, je vous l'assure. Il très fait beau.*

Quand il eut fini cette lettre, Horace de Chintreuil la relut et la mit sous enveloppe. Puis il s'approcha du balcon. Il avait fait très beau en effet et le vent, pendant tout le jour, avait porté dans le ciel de grands nuages massifs qui semblaient s'égaler aux monuments de la ville. Le jeune homme s'assit et rêva. Horace de Chintreuil venait d'avoir dix-neuf ans. Son père étant mort quand il était encore dans l'enfance, il gardait cette délicatesse particulière aux fils qui ont été élevés par leur mère. La sienne l'avait tenu auprès d'elle, et, sauf un bref séjour au collège, l'avait fait instruire à la maison par des prêtres, de sorte qu'il savait bien le latin. Horace aimait extrêmement sa mère, d'une affection où subsistait

encore beaucoup de sa fierté d'enfant à la trouver toujours si comme il faut, si simple et si noble, soit qu'elle parlât au vieux jardinier sagace qui savait tant de proverbes sur le temps, ou qu'elle reçût au château, lors de ses tournées pastorales, Mgr de Billermilly, le vieil évêque, que venait de remplacer Mgr Dossier. Mais depuis longtemps elle était affligée d'une mauvaise santé et ses souffrances, quoiqu'elle les contînt, altéraient son caractère et l'éloignaient insensiblement de son fils. Au château de Bouloy vivait aussi M[lle] de Chintreuil, vieille fille fort dévote qui, sous une feinte humilité, cachait ce despotisme oblique de celles qui n'ont jamais pu commander en titre ; en dehors de la religion, elle se consacrait à deux petits chiens, qu'elle entourait des soins les plus prévenants et les plus câlins, comme pour montrer aux hommes quels trésors d'affection ils avaient perdus en la dédaignant. S'il était descendu en soi, Horace se fut avoué qu'il ne l'aimait guère, et sa mère ne l'aimait pas davantage. Elle lardait la

vie ordinaire de petites remarques perfides et douceâtres, et, tandis que son neveu grandissait, semblait le surveiller avec plus de défiance, à mesure qu'il s'approchait du monde mystérieux où elle-même n'était pas entrée. Aussi, sauf son année de collège, son baccalauréat passé à Caen et les jours où il était venu à Paris pour y prendre ses inscriptions de licence, Horace de Chintreuil ne fût pas sorti de Bouloy, si lorsqu'il avait seize ans, sa mère n'avait réfléchi que les voyages sont nécessaires aux jeunes gens qu'ils instruisent et qu'ils forment ; et tout en décrétant que son fils en ferait un, elle avait résolu de le faire avec lui, de façon à lui en ôter justement l'avantage. Comme l'Italie est le pays des beaux-arts, c'était en Italie que les deux dames s'étaient rendues avec le jeune homme. Ils y avaient visité à loisir les villes du Nord et du Centre, de Milan à Sienne, de sorte qu'Horace, aidant la pratique par un peu d'étude, avait appris et savait l'italien. Cette année-là, il avait été arrêté qu'on irait à Rome, car le

jeune homme qui s'occupait maintenant d'histoire de l'art pour ses examens, devait tirer grand profit d'un tel séjour. La mauvaise santé de Mme de Chintreuil avait d'abord retardé puis empêché l'accomplissement de ce projet. Mais alors, sensible à la déception de son fils, après avoir longtemps balancé et par un mouvement d'affection qui surmonta ses préjugés mêmes, elle se décida à le laisser partir sans elle, d'autant que M. l'abbé Grassuet, qui se rendait aussi à Rome, prendrait soin de lui là-bas. Tout fut donc décidé ainsi. Quant à Mlle de Chintreuil, qu'enflammait déjà l'idée de voir le Saint Père, elle accepta cette disgrâce en silence, mais avec tant de soupirs contrits qu'elle laissait parfaitement voir sa peine, tout en se gardant le mérite de ne pas l'exprimer.

Horace de Chintreuil se crut sincèrement désolé que sa mère ne le suivît point, mais il ne put s'empêcher d'être enivré de partir seul. Il était comme tous les jeunes gens : n'ayant encore rien fait, il ne connaissait pas sa na-

ture. Il ne connaissait même pas sa figure, puisqu'on ne lui en avait encore rien dit : lorsqu'il se regardait dans la glace il y voyait un visage aux cheveux blonds, aux yeux bleus, tout éclatant d'une ingénuité qu'il n'aurait plus eue, s'il avait su la distinguer. Il s'était ému, enflammé au hasard dans des lectures. Il avait répandu parfois, sans raison, les larmes fastueuses de l'adolescence. Il était religieux ou plutôt encore il croyait l'être, ayant dépensé dans des prières les premières effusions de son cœur. Il eût ambitionné d'entrer à Saint-Cyr, mais sa mère et sa tante avaient repoussé ce projet comme affreux, lui représentant qu'il y avait déjà eu, dans sa famille, assez et trop de victimes des armes, et lui rappelant en particulier le sort du frère de son père, charmant officier de chasseurs, capitaine à vingt-neuf ans, qui, des États du pape où il résidait avec le corps d'occupation français, était revenu combattre en 1870, pour périr à Saint-Privat. Elles le conjuraient de renoncer à une vocation si cruelle, sans s'avi-

ser qu'en cas de guerre les soldats sont aussi en péril que les officiers, et que, s'il n'était officier, il serait soldat ; mais les discussions de famille sont pleines de ces inadvertances. Horace leur avait cédé et s'abandonnait sans savoir ce qu'il deviendrait. A vrai dire, il n'y songait guère. La vraie promotion dont il était avide, c'était de devenir amoureux. Sa tante Emilie, sans jamais parler de l'amour, le nommait quelquefois avec répugnance : sa mère y faisait des allusions moins hostiles mais aussi lointaines. Horace savait bien que c'était à lui de le découvrir ; cependant, il se l'avouait avec honte, rien ne lui était encore arrivé. Pourtant, un été, il avait connu, dans un château voisin, une jeune fille de Paris, déjà coquette et adroite, pour laquelle il s'était senti un grand attrait. Toutefois, s'il allait au fait, il s'apercevait qu'il avait, pour toute intrigue, joué quelquefois au tennis avec elle et, en lui passant les balles, mêlé ses doigts aux siens, comme par hasard, avec une défaillance délicieuse. D'ailleurs elle était repartie bientôt.

Parmi les personnes qui l'entouraient, quelle femme Horace eût-il pu aimer ? Ses deux cousines de Barresège, outre qu'elles sortaient à peine de l'âge ingrat, lui étaient trop connues pour lui inspirer le moindre sentiment romanesque. Il y avait bien Mme de Pierron d'Asce, femme d'un de leurs voisins. Basque d'origine, elle était svelte, brune, d'une onduleuse et élégante maigreur ; elle parlait peu, mais tandis qu'elle se taisait, ses yeux profonds et chauds rendaient intéressant son silence. Elle aurait attiré Horace, si elle ne l'eût intimidé encore plus. Puis M. de Pierron d'Asce, avec ses gros yeux et les abondantes moustaches qui s'échappaient de son nez, imposait aussi un peu au jeune homme, non pas que celui-ci fût peureux, mais il était timide, c'est-à-dire justement qu'il craignait tout, sauf les périls, L'idée qu'il n'aurait pas su s'y prendre glaçait son ardeur. Pourtant il se rappelait un soir de l'automne précédent, au crépuscule. où il marchait sur l'herbe, avec la jeune femme, non loin du couvent, dont les vitres pleines de re-

flets paraissaient roses. On voyait les arbres grêles, le clocher net dans le ciel, et quoiqu'il ne fît pas froid, la pureté du soir donnait l'idée qu'il gelait. A un certain moment, pour un mot qu'il avait dit, elle s'était retournée, l'avait regardé, et il avait cru sentir que c'était là un instant dont un autre, peut-être, eût fait quelque chose, et qui aurait pu ne pas passer vainement.

Enfin, dans cette absence d'aventures, il avait un autre souvenir. C'était un jour où il était venu à Paris, en juin, l'été d'avant : il faisait beau, pas trop chaud, tous les feuillages de la ville étaient encore dans leur nouveauté, les femmes passaient avec ces costumes légers de la belle saison qui mettent leur corps tout près de nous. Horace eût tout donné pour en connaître une. Cependant il se trouvait sur un rond-point, au centre d'une place, et il attendait pour traverser, tandis qu'une voiture d'arrosage, tournant tout autour, répandait avec un bruit frais son eau lumineuse. Alors il avait vu venir vers lui une jeune femme un

peu forte, qui lui avait paru extrêmement belle. Avançant posément sur le sol mouillé, elle retroussait sa jupe assez haut, de sorte qu'on voyait le commencement de ses jambes dans leurs bas à jour, et pour ne pas marcher dans les flaques, elle tenait ses yeux baissés. Elle les releva en mettant le pied sur le trottoir tout près d'Horace, en même temps qu'elle laissait retomber sa robe.

— Oh ! lui dit-il, c'est déjà fini ?

— Quoi, fini, avait-elle demandé ?

Il n'avait pas osé lui répondre, mais, pendant qu'il ajoutait il ne savait quoi, il s'était mis à marcher avec elle, enorgueilli de l'accompagner et émerveillé qu'un tel acte s'accomplit si simplement. Elle, tout en l'inspectant du regard, lui avait appris pêle-mêle qu'elle travaillait chez une modiste, posait chez un peintre, et qu'elle avait un ami qui l'aimait beaucoup : puis elle lui avait cité les poètes qu'elle préférait. Horace apercevait la révélation de toute une vie dans ces quelques phrases. Bientôt elle l'avait quitté, non sans

qu'il eût obtenu d'elle un rendez-vous pour le soir même, à huit heures moins le quart, devant le métropolitain de l'Opéra. Il aurait dû partir à six heures, mais il y avait renoncé volontiers, et il aurait pris avec autant d'élan des décisions bien plus graves. A sept heures et demie, il était au rendez-vous, le cœur battant. Il méditait ce qu'il devait faire. Il apercevait d'abord un dîner avec elle, puis peut-être faudrait-il la conduire dans quelque café concert des Champs-Élysées, ou bien, en taxi-auto, la promener au Bois. Il pensait au restaurant qu'il choisirait. Faudrait-il demander un cabinet particulier ? Et songeant que tout a son protocole, il s'apercevait de ce qu'il ignorait encore et constatait combien une bonne éducation est loin d'être une éducation complète. Dix minutes avaient déjà passé et il attendait toujours. Il crut d'abord qu'on devait le remarquer, puis il s'aperçut que personne ne faisait attention à lui. Deux vendeurs de journaux causaient entre eux, des étrangers regardaient l'Opéra en le confrontant au si-

gnalement de leur guide, des bandes d'ouvrières descendaient en riant l'escalier du métro ; sur la chaussée les voitures, les autos passaient, se gênant parfois, et leurs cochers se disaient alors les injures obligées, sans haine cependant et avec paresse, tant il semblait que, par un si beau soir, tout dût s'arranger. La foule coulait avec quelque chose de lâche et d'heureux, pendant que l'horloge du refuge annonçait l'heure à tous ces insouciants ; les poussières de la ville montaient dans le ciel serein. Seules, dans tout ce mouvement, des jeunes filles demeuraient immobiles ; des mèches de cheveux tombaient sur leur front, mais elles avaient essayé de réparer à la hâte, dans leur toilette pauvre et coquette, le désordre d'une journée de travail. De temps en temps un jeune homme en rejoignait une, le plus souvent un petit commis malingre et faraud. Ils se donnaient un baiser, et se perdaient ensuite dans le fleuve humain, tandis qu'une autre remplaçait déjà celle qui était partie. Horace était heureux d'avoir, lui

aussi, comme tout le monde, quelqu'un à attendre, une femme qu'il croyait déjà à lui. Il regardait, attentif, prêt sans cesse à découvrir son visage parmi les autres. Cependant il était huit heures et quart. Déjà il avait eu le temps de voir se renouveler autour de lui toutes les figures et, de celles qu'il avait d'abord trouvées là, il ne subsistait qu'une petite ouvrière qui attendait encore, maigre, mal faite, noiraude et vêtue de noir. Elle-même fut rejointe par un jeune homme presque nain, aux cheveux roux. Ils s'en allèrent, en se donnant le bras, tellement faits l'un pour l'autre, dans leur chétiveté mutuelle, qu'ils en devenaient touchants. Alors Horace se sentit seul et il attendit encore jusqu'à huit heures et demie, mais sans espérance. Puis déçu, joué, trahi, il se jeta dans une voiture et eut juste le temps d'arriver à la gare Saint-Lazare pour le train de neuf heures moins vingt. A onze heures du soir, il débarquait au Bouloy, recueilli par sa mère et sa tante effarées d'inquiétude ; il leur raconta n'importe quoi pour

s'excuser. La nuit d'été, toute claire et vivante encore de lumière, couvrait le village tassé dans ses jardins et la campagne tranquille. Horace s'était senti bien loin du rond-point ensoleillé, aux arbres verts, où une jeune inconnue s'avançait sur le sol mouillé en relevant sa jupe de ses deux mains, et plein de détresse, il s'était retrouvé dans sa petite chambre d'enfant, où, par les fenêtres ouvertes, entrait l'odeur ineffable de la glycine.

Ainsi, tout en prétendant consacrer son voyage à l'étude, il lui donnait en lui-même un tout autre but, mais il s'étonnait un peu que sa liberté n'eût pas déjà été plus féconde. Il ne lui était encore rien arrivé. Il était pourtant dans les dispositions les plus commodes, puisqu'il aimait déjà, et qu'il ne s'agissait plus que de savoir qui. Il avait remarqué dans le train, en venant à Rome, une jeune femme. Seulement elle était descendue à Orvieto et il n'avait pas osé prendre soudain la décision hardie de descendre après elle, d'autant qu'il en avait à peine obtenu un regard ; tandis que

le train s'ébranlait, il l'avait regardée s'en aller, toujours seule, à travers les salles. A Rome, à la pension Saint-Joseph, il avait retrouvé l'abbé Grassuet, qu'il n'aimait guère, quoiqu'il n'eût rien à lui reprocher, sinon sa prononciation sibilante. A cette pension, comme Horace l'avait écrit, on ne se serait guère cru en Italie. On n'y voyait en effet que les étrangers les plus respectables, que ces personnes vertueuses, dont malheureusement leur aspect maussade ne porte pas assez à les imiter. A la table voisine de celle où Horace et l'abbé prenaient leurs repas, venait s'asseoir une famille française provinciale, le père, la mère et la fille, tous trois vêtus de noir et toujours ensemble. Le père était maigre et décharné, la mère courte et grosse, la fille petite, les cheveux crépus, extrêmement laide. C'était une famille unie, car il suffisait de les écouter un moment pour s'apercevoir qu'ils avaient toujours une raison de se disputer. A table ils bougonnaient sans cesse à voix basse, s'adressant mutuellement de petites critiques

sournoises, sans que jamais une expression un peu ouverte parût sur leurs traits, et Horace les entendait qui prononçaient parfois des noms italiens, avec si peu d'aptitude qu'on sentait qu'ils resteraient à jamais éloignés de ce qu'ils croyaient visiter. A une autre table déjeunait un jeune homme de Lyon qui, malade, voyageait avec une religieuse. Il avait l'air froid et correct et, s'étant pourtant lié avec Horace, il lui offrit tout de suite un volume de vers dont il était l'auteur et qui parurent à Horace extrêmement médiocres. Lui aussi, il avait essayé de faire des vers. Mais les ayant brûlés aussitôt après, il méprisait un peu ceux qui n'avaient pas la même fermeté. Enfin, dans cette pension, étaient venus demeurer, sans qu'on sût par quel hasard, deux jeunes filles américaines qui voyageaient avec leur père ou plutôt le traînaient à leur suite à travers le monde. Celui-ci était un gros homme rouge aux yeux bleus qui, laissant ses filles vagabonder, restait enfermé dans sa chambre à fumer la pipe. De ses deux

enfants, l'aînée semblait plutôt la mère de l'autre ; mais la seconde était jolie, avec quelque chose de frais, de propre et, pour ainsi dire, de lavable. Elle s'appelait Florence. Elle parlait indistinctement de tous les sujets et se plaignait de trouver en Italie trop de peinture religieuse, qu'elle appelait peinture ecclésiastique. Horace avait plusieurs fois causé avec elles, malgré la surveillance officieuse de l'abbé Grassuet, et il commençait à peine à entrer dans leur familiarité, quand elles avaient quitté Rome. L'abbé s'étant absenté au même moment, Horace prit le grand parti de chercher à loger ailleurs ; c'est ainsi que le hasard l'avait amené, non loin du Panthéon, jusqu'à la petite place irrégulière et taciturne, ou, à côté d'une église engagée dans les maisons, en face d'une fontaine qui élevait dans le silence sa voix modeste, le palais Palmacamini, construit au XVIIe siècle, encombrait l'espace de sa masse emphatique et tranquille. Tenté par l'écriteau, Horace était monté. Il avait trouvé là, non seulement

Candida Cotoni, mais son mari, vieillard minuscule noble et coquet qui venait de rentrer de la promenade et l'avait reçu avec cette pompe particulière aux gens tout petits. Il était habillé d'un complet à carreaux et comme sa taille était très exiguë, et les carreaux très vastes, deux ou trois de ceux-ci suffisaient presque à l'encadrer. Horace ayant retenu la chambre vacante, avait hardiment quitté la pension Saint-Joseph, un peu étonné de son audace. Car il avait bien cru faire quelque chose d'assez hasardeux, et depuis qu'il était là, il s'apercevait, déçu, que tout ce qu'il avait écrit à sa mère n'était que trop vrai et qu'il n'aurait pu, en effet, choisir une demeure plus calme. Son hôtesse était une bonne femme, très communicative, qui le choyait et bavardait avec lui pour peu qu'il l'y encourageât. Il se fût trouvé fort bien chez elle, sinon qu'il ne s'y voyait pas plus près d'une belle inconnue qu'à la pension Saint-Joseph. D'abord, entendant Candida parler de sa nièce Adalgisa, qui devait venir à la

maison, il avait espéré dans celle que ce nom représentait, mais Adalgisa était venue : c'était une naine : Maintenant il n'avait même pas un nom féminin sur lequel pouvoir appuyer ses rêves. Alors chaque soir, avant le dîner, oisif, il sortait, espérant toujours que quelque chose lui arriverait et que sa promenade tournerait en aventure.

II

QUELQUES PERSONNAGES

Ce soir-là, en avançant dans le corridor, il s'étonna d'y respirer un parfum douceâtre. Sur le seuil de la salle à manger, Candida le regardait, semblant guetter sa surprise et aiguillonnée par le désir de causer.

— Cela sent bon, n'est-ce pas, demanda-t-elle ?

— Je crois bien, répondit Horace, vous avez donc répandu partout du parfum ?

— Non, non, voilà ce qui m'est arrivé ! Je rangeais des chemises dans l'armoire à glace, mais en rangeant sans bien y voir, ah ! mes pauvres yeux ! je sentais quelque chose, qui ré-

sistait ; alors, j'ai poussé, et pan ! c'est tombé par terre ; c'était le flacon de parfum de mon mari, oui, le parfum de M. Cantoni ! Il est élégant, le coquin ! Il lui faut ce qu'il y a de mieux, vous savez, *Vénus Bertelli*, vous aurez vu partout les affiches ! Heureusement qu'il est à la campagne. Alors j'en achèterai une autre fiole demain, que je mettrai à la place, et il ne se doutera de rien !

— Pauvre tante, dit Adalgisa qui était apparue aussi.

— Oui, reprit la vieille Candida en aspirant l'odeur, ça sent bon ; c'est dommage que personne ne vienne visiter l'appartement pendant que ça sent ainsi, ajouta-t-elle, car cet appartement qu'elle ne louait pas faisait son souci.

Horace la regardait, retenu et intéressé par une curiosité d'enfant qui lui faisait oublier sa promenade.

— Voulez-vous nous faire la faveur d'entrer ? demanda la bonne femme, en s'effaçant devant lui.

Il pénétra dans la salle à manger déjà obscure : elle était à peine meublée, comme tous les appartements de ces gens qui vivent dehors. Un piano était rangé contre le mur et sur sa tablette était posé un petit chien empaillé. Au-dessus de la cheminée, dans un cadre noir, on voyait un écusson peint sur toile. Horace s'en approcha.

— Les armes des Cotoni, déclara Candida avec dignité. Et elle ajouta : vous aussi, vous êtes noble ?

— Horace fit signe qu'oui.

— Noble, reprit-elle, baron, marquis ?

— Comte, dit-il en souriant.

— Hi, comte, c'est le plus beau titre ! Autrefois, j'ai logé un seigneur très bien, lui aussi, qui était comte. Tu te souviens, Adalgisa ?

Adalgisa se rappelait mal.

— Tu ne te souviens pas ? Ce seigneur si poli, si bien élevé, tu sais, qui était un peu bossu ?

Adalgisa se rappela. Horace éclata de rire :

— Bossu! Moi, je ne le suis pas, dit-il en cambrant sa jeune taille.

— Oh vous! fit Candida avec un geste qui suppléait à tous les éloges; et le jeune homme, au fond, doutait tellement de soi qu'il fut heureux de cette louange.

— Donc, reprit Candida, vous habitez près de Paris?

— Oui.

— Dans un château, sûrement?

Il dit encore qu'oui.

— Avec votre mère? Elle vous aime, votre mère?

La curiosité de la bonne femme était mêlée d'un intérêt si sincère qu'elle n'importunait pas Horace. Il revit le Bouloy, le petit salon bleu, et sa mère qui lisait près de sa lampe.

— Oui, reprit-il, avec ma mère et ma tante.

En parlant, il s'approcha du chien empaillé; il ressemblait un peu à celui de Mlle de Chintreuil. De près, on voyait que la vermine le rongeait.

— Ah ! ce pauvre Brusco ! soupira Candida. Il est mort, oui, mort à seize ans ! c'est beaucoup pour un chien, seize ans, ajouta-t-elle avec orgueil, comme si cette longévité eût rendu sa bête insigne.

— Oui, dit la nièce, seulement, à la fin, il était paralytique.

— Eh bien, paralytique, qu'est-ce que ça fait? Ce n'en était pas moins un chien comme un autre : la preuve, c'est l'impôt qu'on nous a fait payer pour lui.

— Payer, demanda Horace ?

— Oui, voici l'affaire. Comme il ne sortait plus, on ne l'avait pas déclaré, naturellement; mais, pauvre bête, le matin, quand je revenais du marché, il descendait encore l'escalier, et se traînait jusqu'au portail, en jappant pour m'accueillir ! Et un jour, un agent qui passait l'a entendu. Mais là, m'a-t-il dit, il y a un chien ! Oui, c'était vrai. Alors il a fallu payer la taxe, la taxe entière ; en vain nous avons fait une requête, disant que comme il ne sortait plus, nous aurions bien donné dix francs, mais pas

quarante francs, n'est-ce pas, c'était juste! Non! Nous avons dû tout payer! Ah! quand on a affaire au gouvernement...

En soupirant, elle caressait toujours la bête empaillée qui, vivante, se serait roulée sans dignité sous la main de sa maîtresse, mais qui, enfin impassible, ne répondit à ces caresses, que par un envolement de poussière, une chute de bribes, et tout un petit émiettement morose.

— Il se gâte, dit-elle naïvement, comme si elle venait à peine de s'en aviser, Adalgisa, il se gâte.

— Eh bien, que faire?

— Pauvre bête, reprit Candida, et tournant vers Horace son visage fin et usé : les morts même périssent encore, dit-elle en hochant la tête.

— Tout, répliqua Adalgisa, plus terre à terre, tout se perd ici, à cause des rats.

— Il faudrait un chat, reconnut Candida, et Horace vit bien que c'était là entre elles un de ces sujets de discussion dont ont besoin les

gens qui vivent ensemble Soudain Adalgisa se retourna vivement vers lui, et comme si elle avait rompu la conversation :

— Vous savez jouer du piano ? lui demanda-t-elle hardiment.

— Oui, un peu.

— Eh bien, jouez !

Horace s'approcha de l'instrument et releva le couvercle.

— Quoi, demanda-t-il ?

— Ce que vous voudrez.

Alors Horace, croyant entamer les premières mesures d'une valse, abattit ses doigts sur les touches. Mais tout ce qui retentit, ce fût le rire brusque de la naine.

— Ah, tante, tante, criait-elle en s'esclaffant, et en battant des mains.

— Il ne sonne plus, avoua Candida, des rats sont entrés dedans. Ils y ont fait sept petits et rongé toutes les cordes !

— Un chat ! reprit Adalgisa en mimant toutes les gentillesses qu'elle aurait faites à l'animal, un petit chat, un joli petit chat, j'en ai vu un

l'autre jour au Panthéon, si gentil avec son petit museau fourbe !

— Non, reprit Candida, rétive, à moi il ne me plaît pas d'en avoir un !

— Enfin, pourquoi demanda la nièce?

— Ça salit ! déclara la bonne femme d'un air superbe, en montrant la chambre abandonnée et poudreuse, comme si ç'eût été un endroit si net qu'il fallait le préserver de la moindre atteinte.

Adalgisa allait répliquer, quand, sur la porte parut une femme recroquevillée, déjà vieille, quoiqu'elle eut encore les cheveux très noirs, qui s'avança d'un air modeste en multipliant les saluts.

— Oh ! madame Emerenziana ! dit Candida, et Horace sut ainsi que c'était l'intendante du vieux prince Palmacamini. Elle s'informa de la santé des deux autres femmes, et toutes trois, après s'être fait part de toutes les misères qui les affligeaient, conclurent qu'en somme elles n'allaient pas mal, avec cet optimisme des pauvres gens qui se plaignent de

leur vie dans ses détails, et l'acceptent dans son ensemble. Horace restait sur sa chaise et les regardait. Il les entendait chuchoter et prêta malgré lui l'oreille. Elles parlaient du *lotto*. Le jeune homme savait ce qu'était cette loterie, organisée par l'Etat, et selon quelles combinaisons les joueurs peuvent, parmi les quatre-vingt-dix premiers nombres, choisir ceux auxquels ils fieront leur chance. Il savait aussi quels bizarres indices guident ce choix et que tout ce qui a paru frappant, idée, événement ou spectacle, a un nombre correspondant. Les trois femmes bavardaient, se racontant des gains merveilleux. Pour elles la richesse n'était pas, comme pour les gens du Nord, la plate récompense de l'épargne ou du travail. Plus mystérieuse, c'était une faveur du hasard un don de la grande main obscure.

Candida soupira. Il leur fallait faire leur jeu pour le tirage du samedi prochain, et elles se plaignaient qu'il ne fut rien arrivé d'important, qu'elles auraient pu traduire en nombre. Le seul accident notable était un feu de che-

minée qui s'était déclaré chez un voisin, mais si bénin par malheur et si vite éteint que ce n'était pas la peine de jouer le nombre de l'incendie. D'autre part on consultait en vain les journaux : ils n'annonçaient rien, pas d'inondation, pas de naufrage.

— Oui, dit Adalgisa d'un air rêveur, les désastres manquent.

Horace voulait se lever et pourtant il restait là, retenu par le charme vague de l'heure. Les femmes babillaient tout bas, Adalgisa tournait vers sa tante ses yeux véhéments, le chien empaillé surgissait sur le piano comme un bizarre génie familier, figé dans son immobilité attentive. Plus haut l'ombre injurieuse effaçait le blason des Cotoni. L'heure de l'*Ave Maria* répandait dans l'air sa ténébreuse douceur.

Cependant, au moment où il allait partir, le conciliabule s'arrêta et Mme Emerenziana se tourna vers lui :

— Et vous comment allez-vous, *signorino,* lui demanda-t-elle ?

Horace, étonné d'une telle sollicitude, ré-

pondit courtoisement qu'il allait bien. Il regarda Candida et Adalgisa : elles semblaient s'associer à la curiosité de l'autre et attendre de lui quelque chose de plus explicite que la simple assurance de sa santé.

— Enfin, vous allez bien reprit Candida, le climat de Rome vous convient ?

— Oui, demanda l'impatiente Adalgisa, vous dormez bien ?

— Je dors bien, répondit Horace surpris, souriant.

— Mais, tout de même, vous rêvez, ajouta-t-elle ? Quand vous dormez, vous voyez des choses ?

Horace comprit enfin. Elles espéraient qu'il avait fait des rêves saisissants, dont elles profiteraient pour leur jeu, et, charmé, il sentit ce qu'il y avait de la poésie à descendre ainsi dans les royaumes étranges et à vouloir aller chercher dans les vaines magnificences du songe de quoi gagner des trésors réels.

Il se rappela alors un rêve qu'il avait eu la nuit d'avant.

— Sûrement, dit-il. Ainsi, cette nuit, j'ai rêvé...

Il s'arrêta, n'osant le dire, mais à la manière dont elles le pressaient de poursuivre, il vit bien qu'elles étaient incapables de critique, en ce moment-là.

— Eh bien, dit-il, j'étais dans un jardin, et je voyais venir une femme, si belle, vêtue de drap d'or, qui avançait vers moi...

— Brune ou blonde?

— Blonde, dit Horace.

— Blonde, dit Adalgisa : 37 ! Et alors?

— Alors... alors, nous nous parlions, reprit l'adolescent, n'osant en avouer davantage, Et le jardin était si beau, poursuivit-il, retrouvant son rêve à mesure qu'il le décrivait : il était rose, vert, doré, et il y avait des oiseaux, des danseurs qui tournaient sur des prairies, et des hommes silencieux, souriants, vêtus de soie, qui offraient des fruits...

— Des danseurs, des oiseaux, des fruits, répétaient les femmes un peu déroutées par

toutes ces vagues richesses et ne sachant que choisir...

— Et des paons, reprit Horace, oh! je me rappelle, des paons si élégants...

— Des paons, s'écria Candida, quel nombre?

— Je ne sais pas, répondit la naine.

— Va prendre le livre.

Adalgisa allait sortir pour chercher le livre où tout cela est consigné, quand une voix retentit :

— Salut, Mesdames!

Le personnage qui avait prononcé cette phrase parut alors, si avantageux et si emphatique qu'on était étonné de ne pas entendre, en le voyant, cette musique des cuivres qui annonce l'entrée de certains acteurs. Court, gros, rasé, sa figure pleine essayait sans cesse d'exprimer les sentiments imposants pour lesquels elle était le moins faite. Maître de la maison du prince Palmacamini, il était chargé de prendre soin de celui-ci, autant que de surveiller ses affaires, mais sa paresse dominait de haut toutes ses fonctions. Il s'avança, et tandis que

Candida commandait précipitamment à sa nièce d'aller chercher une lampe, comme si un tel visiteur n'avait pu demeurer dans l'ombre. lui, après un salut déférent du côté d'Horace, se tourna vers sa femme.

— Eh bien, Emerenziana, tu es là, — lui dit-il avec une nuance de sévérité. Car bien qu'elle fût aussi laborieuse qu'il était nonchalant, c'était toujours lui qui la gourmandait, sans qu'elle s'enhardît jamais à lui adresser le moindre reproche.

— Tu es là ? répéta-t-il.

Et ainsi, la figure enfoncée dans un jabot de mentons, rouge et gonflé, devant sa femme petite, noiraude et chétive, il ressemblait presque à un coq devant une fourmi. Elle le regardait d'en bas avec une soumission faite d'habitude, et aussi avec une insaisissable indulgence, car elle savait que s'il voulait la voir auprès du vieux prince, c'était qu'à cette heure-là, il avait lui-même coutume d'aller boire dans un cabaret voisin, avec ses compères. Mais Tito, ce soir, nourrissait d'autres soucis.

— Je viens, dit-il d'un air sérieux, d'en apprendre encore de belles. Savez-vous ce qu'a fait Crispino ?

Ainsi se nommait le portier, qui vivait en bas avec sa nièce et son fils, marmot de trois ans. C'était un homme jaune et bilieux, aussi long et efflanqué que Tito était gras et court. Ils se détestaient mutuellement, et, se disputant la faveur du vieux prince, se faisaient une guerre sourde, savante, parallèle, sans laquelle ils se seraient ennuyés. Comment des Italiens vivraient-ils, sans partis et sans intrigues ?

Tito se mit donc à raconter que Crispino l'avait accusé auprès de leur maître d'aller parfois, le dimanche, avec sa famille, dans la villa que le prince possédait près d'Ostie, e d'y trancher du seigneur. Tito protestait solennellement, assurant que c'était Crispino, au contraire, qui s'en allait à la chasse tous les après-midi, laissant la loge à sa nièce ; et il ajoutait qu'il en savait bien plus encore, mais qu'il avait eu l'abnégation de n'en rien

dire au vieux prince pour ne pas le tourmenter. Pendant qu'il parlait ainsi, ses yeux roulaient, et faisant la mine de tous les sentiments qu'il assumait, il prit tour à tour l'air indigné, l'air dédaigneux, l'air magnanime, tandis que sa femme, tout en l'écoutant les mains jointes, marmonnait modestement des invectives à l'adresse de ce Crispino ; et comme il avait été sacristain à la petite église de Saint-Georges en Velabre, elle l'appelait : gardien de saints ! en guise d'injure.

— Mais qu'il se méfie, ajouta Tito en prenant enfin l'air formidable, jusqu'ici je me suis dominé : mais si la colère me prend, si mes nerfs se heurtent, alors, je le saisis, j'écrase sa tête contre le mur, et je l'envoie à travers les airs !

Horace se retenait pour ne pas rire : c'est la comédie, se disait-il. Candida le lorgnait d'un petit œil malin : Emerenziana contemplait son mari, en murmurant tout bas : Tito, Tito ! et en le suppliant de se contenir, mais, au fond, le connaissant, elle était pleinement rassurée,

et il y avait dans la crainte qu'il lui inspirait quelque chose du sentiment que provoque en nous un acteur, lorsqu'il fait croire un instant à la réalité de ce qu'il simule : Tito, pendant un moment, l'avait fait croire à sa bravoure.

— Sois tranquille, lui dit-il pour la calmer. Je ne veux pas me commettre avec ce coquin. Seulement je vais descendre, et, tranquillement, je lui demanderai...

Il avait pris un air patelin, il affectait une douceur perfide et sinistre :

— Et je lui demanderai : Dis-moi, Crispino, je voudrais savoir qui est celui qui a dit à son Excellence ça, et ça, et ça : que j'allais à sa villa d'Ostie, que j'y commandais... Il me dira : pourquoi ? je répondrai : pour rien... Tout simplement pour lui tordre le cou, comme à un poulet... Et affectant toujours une bénignité terrifiante, il répétait sa phrase et ébauchait en effet le geste de tordre le cou à un volatile. Les femmes refaisaient sa mimique sans y penser. Le silence régna un moment. Alors Tito s'arrêta, soulagé comme s'il avait agi. Il

venait de représenter si fortement ce qu'il voulait faire qu'il lui semblait l'avoir accompli. Il ne lui restait plus qu'un peu de fatigue. Il se contenta, pour conclure, de prendre un air ferme, et d'assurer qu'il se devait de défendre son intérêt, car il était père de famille. Puis tranquille, apaisé, il sortit, pour aller boire.

Horace, à son dernier mot, pensa qu'il avait une fille. Quand le gros homme se fut retiré avec sa femme, Candida regarda l'adolescent d'un air fin :

— Hein, lui dit-elle, c'est un homme, *Sior* Tito !

— C'est un homme ! répéta la nièce. Elles avaient l'air de l'admirer. Soudain la naine gonfla ses joues, cambra sa taille, et se mit à crier d'une voix contrefaite, avec des airs furibonds, des gestes burlesques :

— « Jusqu'ici je me suis contenue, mais qu'il prenne garde ! Si la colère me saisit, que mes nerfs se heurtent, je le prends par les cheveux je lui brise la tête contre les murs et je l'envoie à travers les airs ! » Et elle éclata de rire.

Candida rit aussi, puis gronda sa nièce. Celle-ci se retira afin d'aller préparer le pauvre repas dont les femmes feraient leur régal, un peu de porc grillé entre deux tranches de pain. Horace resta seul avec la bonne Candida.

— Il a une fille? demanda-t-il.

— Oui. Elle s'appelle Lisa.

— Comment est-elle?

— Oh, belle! blonde, grande, une belle fille.

Au nom de Lisa, Horace s'était figuré une brune friponne. Mais il ne balança pas à changer de type. Elle était belle, cela lui suffisait. Il y pensait en descendant l'escalier, et ce qu'il venait d'apprendre ainsi compensait la promenade qu'il avait perdue. Il se dit qu'il ne manquerait pas de la rencontrer bientôt, et au fond il n'en était pas si impatient qu'il croyait, tant il lui était doux de songer à une inconnue, avec la seule certitude qu'elle méritait de nourrir ses rêves. Comme il débouchait près de la porte, il vit dans l'ombre de la cour un groupe

confus : c'était Tito, qui caressait le fils du portier, tandis que le père épiait la scène d'une lucarne, tout en murmurant, à l'intention du majordome, les imprécations les plus raffinées, et, en sa qualité d'ancien sacristain, il en savait d'admirables. Cependant Tito tapotait le bambin et le cajolait, et, s'il en usait ainsi, c'était peut-être par une effroyable duplicité, pour abuser l'ennemi en flattant sa progéniture, mais peut-être aussi, simplement, par gentillesse.

III

UNE STATUE ET UN VIEILLARD

Horace, ne fût-ce que par curiosité, sentait croître en lui le désir de voir ces antiques que le prince Palmacamini gardait séquestrés chez lui. Le guide même les signalait :

Palais Palmacamini, XVII[e] siècle. Belle collection d'antiques. *Torse de femme, art grec, V[e] siècle av. J.-C. Il est très difficile de visiter.

Il écrivit au vieux prince, pour lui demander la permission nécessaire, une lettre qu'il tourna de son mieux. Le lendemain du jour où il la lui avait adressée, il lisait dans sa chambre, l'après-midi, quand il entendit des

voix, des pas pressés, et l'on heurta à sa porte. Lorsqu'il eut crié qu'on entrât, il vit Candida s'effaçant pour livrer passage à Tito Bischiutti, poussif, mais qui étalait toute la majesté d'un ambassadeur. Il s'inclina et dit à Horace :

— Son Excellence fait dire à Monsieur le Comte qu'elle sera trop heureuse de le recevoir quand il plaira à monsieur le Comte et maintenant même, s'il le désire.

— Mais certainement, répondit le jeune homme, étonné d'un si prompt succès. Il se leva, lissa ses cheveux, et, devant Candida pleine de respect, suivit Tito. Il descendit avec lui au second, et fut introduit d'abord dans un grand vestibule à demi obscur où Mme Emerenziana l'attendait. Il pensa à Lisa et la chercha vainement des yeux. Avec une révérence, la vieille femme le fit entrer dans un petit salon, où il s'assit. La pièce où il se trouvait était encombrée d'objets disparates. Près de lui, sur une table, de vieux livres étaient posés, frappés, sur leur reliure, du blason princier et papal, où l'on voit la palme au bout du

chemin. Tout autour de grands fauteuils contournaient leur bois doré, un antique coffre de mariage du xve siècle reposait sur une console, tandis que la tablette de la cheminée portait un buste aux plis fracassants, œuvre de Bernin, et que, dans les grands tableaux suspendus aux murs, des Déesses étalaient leurs nudités audacieuses. Horace était en train d'en regarder une, quand il entendit la porte s'ouvrir : il se leva et ce qu'il vit d'abord, ce fut le dos voûté de quelqu'un qui la refermait. Puis il entendit quelques paroles d'excellent français et le Prince Palmacamini vint à lui. Il était chauve, très maigre, avec une peau ivoirine appliquée aux os, un nez légèrement busqué, des yeux chauds encore et une belle barbe blanche gonflée et un peu roussie. Il invita Horace à s'asseoir et s'assit lui-même.

— J'espère, Monsieur, lui dit-il, que mon invitation ne vous a pas dérangé ?

— Oh non, prince, répondit le jeune homme, et je dois vous remercier au contraire d'avoir bien voulu...

Il s'arrêta, embarrassé. Il rougissait aisément, ce qui est une des grâces de la jeunesse. Il était surpris de penser qu'il avait devant soi ce fameux original, et d'avoir eu si vite accès auprès de ce vieillard réputé si sauvage.

— Ainsi, reprit le prince, vous vous intéressez aux beaux-arts, Monsieur, comme je l'ai vu par votre lettre ; et peut-être plus particulièrement à l'un d'eux, à la sculpture ou à la peinture ?

— Non, à tous, répondit Horace et il ajouta gentiment : je n'ai pas encore la hardiesse de choisir.

— Mais enfin, reprit le prince, il est sans doute des choses qui vous plaisent plus que d'autres...

— Sans doute, répondit Horace qui pensa : « comme je dois lui paraître bête ! » Le jeune homme était étonné de la curiosité insistante avec laquelle le vieillard le considérait. Soudain celui-ci lui dit :

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais

vous vous nommez bien Horace de Chintreuil… ?

— Assurément, répondit le jeune homme presque offensé.

— Et vous êtes donc le parent du comte de Chintreuil, autrefois capitaine de chasseurs…?

— Je crois bien, répondit Horace, c'était mon oncle, le frère de mon père.

— Monsieur, dit le prince, c'était mon ami.

Ce disant, il s'était soulevé et il avait cet air d'extrême fragilité qu'une émotion donne aux vieillards. Pendant un moment ils restèrent silencieux tous les deux.

— D'ailleurs, reprit le prince, vous avez sa figure. J'ai là un crayon qu'avait fait de lui un jeune peintre de la villa Médicis.

Il se leva, alla décrocher un petit cadre, et le rapportant à Horace :

— Regardez, dit-il en le lui tendant, c'est vous-même.

Horace jeta à peine les yeux sur un dessin qui lui parut plus qu'à demi effacé et le reposa sur la table.

— Mon Dieu, poursuivit le prince, quelle ressemblance ! c'est lui que je revois : c'est lui, ressuscité, toujours jeune, et il n'y a que moi qui aie vieilli.

Horace se taisait : il regardait ce vieillard étranger, il était embarrassé de sa personne et comme gêné de servir ainsi à l'évocation d'un autre être, de susciter une émotion qui ne venait pas de lui et qu'il ne pouvait partager.

— Mais je vous demande pardon, reprit le vieillard au bout de quelques instants, comme s'il eût voulu s'excuser. Je vais vous montrer ces quelques antiques qui vous intéressent. Seulement, ajouta-t-il, il n'y a déjà plus beaucoup de lumière. Il est vrai que comme vous pourrez revenir les voir quand il vous plaira...

Il tira le cordon d'une sonnette et Emerenziana parut, attentive.

— Emerenziana, ma fille, lui dit-il, apporte-moi une lampe.

— Une lampe, Excellence ?

— Oui, une petite lampe, que je puisse prendre à la main.

Elle sortit, s'empressant déjà, et un instant après, ayant frappé, elle reparut avec une petite lampe allumée, dont son haleine diligente époussetait encore les parois de cuivre. Elle la remit au prince qui la prit, en ôta l'abat-jour et invita Horace à l'accompagner en s'excusant de marcher devant.

Horace le suivit et ils traversèrent ainsi deux salons où la lueur réveillait en passant des toiles confuses. Puis le prince ouvrit une porte, s'effaça et le jeune homme se trouva dans une salle spacieuse, rectangulaire, où un jour grisâtre traînait encore, tandis que, sous son plafond très haut, l'obscurité s'amassait comme un nuage. Voilà, dit le vieillard, une grande pièce comme il s'en trouve une dans chacun de nos palais romains : la salle de bal. Il y a eu dans celle-ci beaucoup de mouvements et de danses, mais c'est fini, et il n'y reste plus que quelques statues immobiles.

Il s'avança, fluet, courbé, et la lampe qu'il tenait semblait la flamme vacillante de sa

propre vie. Horace regardait la vaste chambre où l'ombre s'agitait autour d'eux. Les murs en avaient été repeints et décorés dans le style pompeïen au début du siècle dernier : quelques sièges y étaient épars, et l'on voyait, au fond, des statues de héros nus, des bustes contre le mur. Mais le vieillard s'étant dirigé vers le milieu de la pièce, hésita, sa lampe en main, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la bonne place ; Horace le rejoignit. Alors le jeune homme vit le torse fameux.

Privée de sa tête inutile, c'était la femme, du col aux genoux, dans sa plénitude. Ce qui avait été retranché à la statue paraissait rendre plus complet ce qui demeurait. Elle était debout, les jambes tranquillement jointes, une hanche bombée et l'autre fuyante. Il semblait qu'on pût venir puiser dans son immobilité tous les mouvements possibles. Son marbre avait toute la mollesse de la chair, avec le prestige d'éternité que la chair n'a pas, et comme le vieillard déplaçait la lumière autour d'elle, l'effusion de l'ombre sur cette statue

semblait l'animer et avait quelque chose d'aussi délicat que celle du sang sous la peau.

Horace sentait peu à peu, en la contemplant, combien elle était belle : il lui semblait qu'elle s'emplissait de vie sous ses yeux. Croyant, comme tous les jeunes gens, que le silence n'exprime rien, il eût voulu trouver un mot qui rendît sensible son admiration, mais il ne lui venait à l'esprit que des paroles banales. Cependant le vieillard se tourna vers lui :

— Elle est belle, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, répondit Horace ; et trouvant tout à coup ce qu'il avait vainement cherché : elle a l'air si vivante, s'écria-t-il, qu'il semble que si on la touche, elle doit être tiède.

Le vieillard étendit vers la statue sa main sèche et fine et se mit à l'effleurer. Horace n'osa l'imiter. Puis le prince se détourna et passant avec sa lampe devant les bustes antiques, il nommait ceux qu'ils représentaient, avec une familiarité de Romain, comme s'il les avait connus : Brutus, disait-il, Trajan, Auguste... et les visages de marbre, éclairés,

surpris, apparaissaient un instant, pareils à ces dormeurs qui, brusquement éveillés, sont encore enveloppés de leur rêve.

— Du reste, reprit-il, vous verrez mieux tout cela au jour, vous pourrez descendre ici aussi souvent que vous voudrez. Cette pièce est toujours vide et vous ne dérangerez personne.

Et comme Horace le remerciait :

— Que non, dit-il, c'est cette statue qui sera bien heureuse des hommages d'un jeune homme.

Et le regardant :

— Voulez-vous, lui demanda-t-il, me faire l'amitié de prendre le thé avec moi ?

Horace accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il ne voulait point paraître pressé de se retirer, maintenant qu'il avait satisfait sa curiosité. Ils revinrent donc dans le petit salon et le prince, posant la lampe, tira plusieurs fois le cordon de sonnette. Comme néanmoins personne ne venait : Sans doute, dit-il avec simplicité, je l'aurai cassé tout à l'heure. Et claquant des mains, il appela :

— Lisa, Lisa !

— Je vais la voir, se dit Horace, et si ridicule que ce fût, son cœur battit. Encore plein de l'image de cette statue, il attendait cette jeune fille. Il était dans un de ces moments vagues où la poésie éparse de l'âme ressemble à un parvis jonché de roses pour quelqu'un qui va venir. Si en cet instant une belle fille eût paru, il aurait été pleinement heureux.

La porte s'ouvrit et l'on ne vit qu'Emerenziana, noire, propre, active et chétive. Comme elle devenait sourde, elle redoublait d'attention pour tout comprendre, ce qui rendait ses yeux plus brillants.

— Le thé, dit le prince.

Elle devina, et revint l'instant d'après avec un plateau chargé qu'elle posa sur la table. Puis elle alluma une autre lampe. Alors seulement elle dit : — Lisa est sortie, Excellence, pour se promener un peu avec Gina.

Le vieillard se tourna vers le jeune homme en souriant.

— Mlle Lisa, dit-il, me fait d'habitude la

faveur de me tenir compagnie et de causer avec moi, mais comme vous voyez, elle préfère aller dehors avec son amie Gina, la couturière, qui vient ici pour tailler ses robes.

— C'est de son âge, dit Emerenziana discrètement pour l'excuser.

— Oui, répondit le prince en badinant, mais si elle était restée, dit-il en montrant Horace, elle aurait vu un beau jeune homme !

— Elle le verra une autre fois, espérons-le, répliqua la vieille femme avec un sourire, et Horace, les trouvant fort gentils tous deux, s'avisa qu'en somme il nourrissait l'affreux projet de séduire cette jeune fille, et comme il eût voulu satisfaire ses désirs ardents, sans pourtant rien faire de mal, il soupçonna un instant que cela est malaisé. Il aurait souhaité jouir de tout et demeurer sans reproche.

Cependant le vieux prince causait avec lui et, par une délicatesse raffinée, semblait vouloir marquer au jeune homme qu'après avoir été ému de tout ce que son apparence lui rappelait, c'était à lui maintenant qu'il s'inté-

ressait. Horace encouragé s'enhardit, racontant ce qu'il avait vu dans son voyage, ce qui l'avait diverti ou enthousiasmé, et tandis qu'il parlait ainsi, il étalait avec évidence au prince sa nature que lui-même ne connaissait pas, et il n'était pas difficile de voir qu'il ressentait tout avec volupté. Tant de jeunesse réchauffait le vieillard, si bien que quand Horace voulut prendre congé, à sept heures et demie, se reprochant d'être demeuré trop longtemps, le prince, pour ne pas redevenir seul tout de suite, l'invita à aller dîner dehors avec lui. Le jeune homme accepta et alors que, tout animé, il traversait le vestibule pour remonter un instant dans sa chambre, il faillit se heurter à une pâle et grosse jeune fille, affligée de cet embonpoint précoce qui parfois dépare les Italiennes. Sur le moment il n'y prit garde. Ce ne fut que dans l'escalier qu'il se dit : c'est Lisa ! Son désappointement fut extrême. Comme Candida l'accueillait, admirant qu'il eût si aisément connu le prince et, plus déférente encore quand elle sut qu'ils dînaient

ensemble, il lui décrivit la jeune fille qu'il venait de rencontrer.

— C'est Lisa, dit tranquillement Candida.

— Mais grosse, reprit-il, très grosse...

— Oui, répondit-elle, avec un geste de ses deux bras qui dessinait une poitrine superbe oui, grosse, belle.

Horace fut désolé. Cependant, il se hâta de descendre et rejoignit le vieux prince sous le portail. Ils sortirent ensemble, pendant que Damiano leur faisait des révérences sans nombre. Mais ils étaient à peine passés que le portier vit Tito paraître au coin de la rue, et arrêtant son dernier salut à ceux qui s'en allaient, il adressa tout bas à celui qui venait une malédiction très prévenante, où non seulement, lui était augurée une mort atroce, mais où, encore, étaient prévus en détail tous les affronts qu'un cadavre peut subir.

IV

VA A LA CONCORDIA, VIA DELLA CROCE, CHEZ CHECCO

Une voiture découverte passait sur la place, le vieillard y monta avec le jeune homme et dit au cocher :

— Va à la Concordia, via della Croce, chez Checco.

Le petit cheval maigre s'élança, emportant le fiacre qui semblait près de se disloquer, derrière lui ; Horace s'amusait de ces secousses et il ne cessa de rire que lorsqu'il vit qu'elles faisaient souffrir le vieillard. La soirée était belle et fraiche, la pleine lune brillait dans l'azur vivace. Ils arrivèrent au *Corso*

étroit et bruyant, le suivirent et le quittèrent bientôt. La voiture s'étant arrêtée devant une porte cochère ouverte, ils en descendirent. En s'engageant dans le passage, puis en traversant une cour, on arrivait à un petit vestibule, d'où l'on entrait dans le restaurant. Il était installé dans une seule salle que les saillies de la muraille divisaient en compartiments inégaux, et dont deux colonnes antiques soutenaient le plafond. Là dînaient bruyamment les Italiens bavards et frugaux, et les fiasques où brillait le vin naïf du pays ressemblaient, au milieu des tables, à des lampes qui éclairaient leur gaieté. Horace se sentait dispos et alerte, sinon que par moments, sa récente déconvenue au sujet de Lisa lui revenait à l'esprit. Il fallait donc qu'il trouvât une autre femme qui pût rallier ses rêves. Il regarda alentour et n'en vit pas une belle ou jolie. Toutes étaient communes et une petite maigre, qui dînait seule, et qu'il eût à la rigueur accepté d'intéresser, ne daigna même pas le remarquer. Alors ses yeux revinrent au vieux

prince. Quoiqu'il ne fût disposé à reconnaître de vraie importance qu'à une rencontre avec une femme, il soupçonnait bien quelle heureuse fortune c'était pour lui d'avoir connu ce vieillard. Ils s'étaient assis tous deux à une table vacante ; les garçons allaient et venaient et, sans faire d'embarras, le prince Palmacamini attendait avec simplicité que l'un d'eux s'occupât de prendre ses ordres. Soudain le patron du restaurant l'aperçut. Il accourut. C'était lui aussi un vieillard, courbé, avec un air bon et fin, une moustache blanche un peu jaunie, un lorgnon sur le nez.

— Mon Dieu, dit-il, Excellence, seigneur Prince ! Il y avait si longtemps que je n'avais eu l'honneur..., et il alla chercher un vase où trempaient quelques fleurs, pour le poser sur la table.

— Ce n'est pas que je sois allé ailleurs, cher Checco, répondit le prince ; je suis fidèle. Le vieillard s'inclina pour remercier, avec une grâce véritable. Mais je ne sors plus, poursuivit le prince.

— Oui, oui, dit Checco, je sais bien.

— Qu'est-ce que tu vas nous donner?

Le bonhomme offrit ce qu'il avait de meilleur et apporta pour Horace du vin d'Orvieto. Le jeune homme, que ces scènes amusaient, se mit à dire au prince combien il aimait la gentillesse de la vie italienne, et prenant confiance, il osa même avouer que parfois un petit repas sous une tonnelle lui avait donné plus de plaisir que les tableaux du Musée. Il s'animait de plus en plus, excité par la causerie, peut-être aussi un peu par le vin et par le bruit montant des voix et des rires. Le prince, en l'écoutant, s'apercevait que ce jeune homme n'était ni affecté ni vaniteux. Par discrétion et pour ne pas avoir l'air de chercher en lui autre chose que lui-même, il ne lui parlait plus de son oncle. Mais, à chaque instant, un geste familier, un son de la voix d'Horace l'émouvait par une brusque identité avec ses souvenirs. Il pouvait croire qu'il revoyait son ami. Sans doute, quand il l'avait connu, celui-ci avait quelques années de plus, mais l'aspect

d'adolescent qu'il avait gardé et ce caractère idéal que les morts reprennent dans notre mémoire, tout concourait à faciliter l'illusion du vieillard. Pour ne pas se voir soi-même dans une glace, il avait changé de place avec le jeune homme et tandis que celui-ci bavardait et riait librement, le vieux prince, en le regardant et en l'entendant, ne savait plus bien où il était et se donnait un plaisir aigu, secret et mélancolique.

Le dîner finissait. Checco avait apporté plusieurs plateaux chargés des gourmandises préparées par lui. Il vint causer un peu avec le prince qui lui demanda comment il allait.

— Bah! dit-il, comme ci, comme ça.

— Et les affaires?

Il répondit qu'elles non plus n'allaient pas très bien : tout enchérissait, et avec cela il était volé par ses garçons ; il n'y avait plus d'honnêteté.

— Ah, dit-il, je me rappelle, Excellence. quand j'avais vingt ans, je travaillais près du palais Farnese, là où ils ont mis maintenant

ce bel emplâtre de Giordano Bruno. Je me levais à trois heures du matin, peinais jusqu'au soir, tout ça pour un franc cinquante par jour, et je ne me plaignais pas. A présent, ils veulent tous gagner de l'argent, et ne rien faire !

Comme il parlait ainsi, un personnage avantageux entra dans le restaurant, ôta son chapeau, et rejeta ses cheveux en arrière comme s'il allait parler, souffla et s'assit. Il avait de gros yeux qu'il faisait rouler sans raison, et des moustaches exubérantes, encore artificiellement prolongées sur les joues par une rondelle de poils. Il heurta la table et appela d'une voix sonore.

Checco regarda : « Un député », murmura-t-il avec une grimace et il courut prendre les ordres. Puis il revint et posant ses mains sur la table, regarda le vieux prince sans rien dire, avec une expression fine et affectueuse.

— Checco, dit le prince en lui montrant Horace, comment trouves-tu ce jeune homme?

Checco s'inclina pour signifier qu'il le trouvait très bien en tout point.

— Tu sais comment il s'appelle ?

Checco fit signe que non, comme en s'excusant de son ignorance.

Alors le vieux prince se souleva pour se rapprocher de l'autre vieillard et il cria en scandant les syllabes :

— Horace de Chintreuil !

La figure de Checco resta d'abord sourde et comme froncée par l'attention. Soudain l'expression la plus vive y éclata :

— Le comte de Chintreuil, prononça-t-il en français, le parent, le parent...

— Son neveu ! cria le prince.

— Mon Dieu, fit Checco en joignant les mains, mais j'aurais voulu mieux le recevoir !

— Tu te souviens, Checco, tu te souviens, reprit le prince dont les yeux brillaient. Alors les deux vieillards se mirent à ranimer le passé, et les mots qu'ils se disaient excitaient leurs souvenirs comme les branches qu'on jette dans le feu nourrissent les flammes. Après avoir d'abord travaillé comme il l'avait dit, Checco était devenu garçon au café de

Rome, qui était alors l'endroit élégant et c'est là qu'il avait connu les officiers français. Il les nommait encore, avec son accent italien. « Ah, disait-il à Horace, quelle gaieté, dans ce temps-là ! Et de vrais seigneurs, courtois, généreux, faciles ! Toutes les nuits, ajouta-t-il en français, ils arrivaient à une heure du matin, et alors, des huîtres et du vin blanc ! » Il s'arrêta, et lui qui n'avait fait que les servir, il regrettait leurs plaisirs comme s'il les avait partagés.

— Le comte de Chintreuil, reprit-il tout bas en regardant Horace : Comme vous lui ressemblez ! Tout à fait le même visage ! Il riait toujours. Il me voulait du bien, oui, à moi, il me tapait sur l'épaule ! Et si alerte ! Et si joyeux ! Et si obligeant !

— Oui, dit le prince, c'est l'homme le plus charmant que j'aie connu !

Horace écoutait, les yeux brillants, ému d'une façon qu'il n'aurait su traduire. Jusqu'alors il s'était cru nouveau dans tout ce qu'il était, il croyait ne rien devoir au passé, et maintenant il s'apercevait qu'un être avait

déjà existé dont il reproduisait les traits sur son propre visage, et, plein d'une émotion qui le reportait vers cet ancêtre fraternel, il touchait pour la première fois aux mystères de la vie et de la mort. Toutes les phrases où les deux vieillards vantaient son oncle, il les recevait comme des ordres d'avoir les mêmes qualités que lui.

— Et si brave! dit Checco. Dire qu'il a fallu qu'il mourût dans cette odieuse guerre! On n'en fait plus comme lui!

— Mais si, tu vois bien, répondit le prince en montrant le jeune homme.

— C'est vrai, répondit Checco, en demandant pardon d'un air affable.

— Naturellement, poursuivit-il, vous serez officier, comme lui? et il fit le geste de se redresser.

— Oh oui! s'écria Horace avec feu, honteux que ce ne fût pas assez vrai, et pour se justifier de son mensonge, il se jura qu'à son retour il obtiendrait la permission de sa mère et serait officier à tout prix.

— Et à cheval, comme lui, naturellement, continua Checco en cambrant sa vieille taille, à cheval ?

— Oui, oui, dit Horace.

En cet instant il ne rêvait plus qu'exploits et bravoure. S'il avait pensé à l'amour, c'eût été pour le dédaigner. Mais Checco ajouta avec un clin d'œil malin :

— Et comme il aimait les dames !

« Il aimait les femmes », se dit Horace exalté, cela n'est donc pas indigne et puisque je lui ressemble, je dois les aimer aussi !

A ce moment le député qui était venu dîner en retard s'impatienta parce que son macaroni tardait et fit un tapage grossier, plein de réclamations et de menaces. Checco courut le calmer par les assurances les plus courtoises. Puis, revenant : Mal élevé, dit-il tout bas, avec une petite moue dédaigneuse.

— Autrefois, reprit-il en soupirant, autrefois on vivait. Les gens ne pensaient pas qu'à s'envier. Maintenant, il n'y a même plus de

politesse. Tout est vilain. C'est leur faute, dit-il sévèrement, en tournant le pouce vers le député qui dînait derrière son dos ; et parlant de nouveau dans un français que son ignorance rendait laconique : maintenant, résuma-t-il, tout pour la canaille.

Le vieux prince Palmacamini ne disait rien et regardait dans le vague.

— Oui, dit Checco à Horace, j'ai encore vu, moi, Pie IX qui passait sur le Corso en bénissant à droite et à gauche ! Ah ! c'était une belle chose ! N'est-ce pas, Excellence ?

Tandis qu'ils évoquaient ce passé, ils ressemblaient à des gens qui eussent remis debout un décor couché, et ce décor, à la fin, les entourait, les séparait du présent qu'ils ne voyaient plus. Tous deux, quoique si différents de condition, paraissaient rester également épris de ce vieux temps, où il y avait à la fois plus de bonhomie et d'honneur, plus de travail et de loisir. Enfin, le prince se leva. Que veux-tu, Checco, dit-il, en s'appuyant familièrement sur l'épaule du vieillard, le

présent n'est plus à nous, c'est nous qui avons tort d'être encore là.

— C'est vrai, répartit Checco, nous avons tort. Bah, ajouta-t-il d'un ton plus léger, heureusement que le Seigneur y pourvoira. En attendant, il faut être gai par courage !

Le prince et Horace partirent, après que celui-ci eût promis de revenir désormais tous les jours à la Concordia. Dehors la lune régnait dans l'azur. Le prince Palmacamini n'était plus qu'un vieil homme qui avait froid, mais, dans le fiacre qui les ramenait, Horace se sentait chaud et enflammé, il cherchait quel prétexte il pourrait trouver pour rester dehors, car il sentait que, revenu dans sa chambre, il n'eût pas dormi : il voulait marcher, dépenser sa force. Tandis qu'il cherchait quel prétexte alléguer au prince, celui-ci le prévint. Moi, je rentre, lui dit-il devant le palais, mais, si c'est de, mon âge, ce n'est pas du vôtre ; et ôtant son chapeau, il prit congé d'Horace, en le remerciant avec une grâce chevaleresque, mais après l'avoir ainsi

traité en homme, il se sentit pour lui un peu de sollicitude paternelle.

— Vous avez une clef, mon enfant, demanda-t-il ?

Horace assura qu'oui, et en effet il en portait dans sa poche une si grosse qu'elle semblait presque avoir été empruntée à quelque blason papal. Le prince avait disparu. Alors il se mit à aller au hasard, dans Rome. Il éprouvait un besoin voluptueux d'être seul. Il passa devant le Panthéon, dont la coupole était bordée d'une lueur glaciale et pure. Tout était bleu, seule, par endroits, dans les maisons endormies, une fenêtre encore éclairée brillait comme un rectangle en papier d'or. Parfois, sur une petite place, la façade d'un palais apparaissait, pâle, sereine, régulière, et comme ruisselante d'une harmonie silencieuse. Horace marchait. Tout d'un coup il s'aperçut qu'il était près du Palatin, dont la masse presque volatile s'évaporait dans la mystérieuse clarté. D'un tuyau de cheminée très long, le jeune homme extasié voyait s'éle-

ver un panache d'une candeur ineffable. Il revint. Si le jour éclaire et échauffe le présent, la nuit au contraire favorise le passé : tout ce qui était neuf semblait reculer, tout ce qui était ancien semblait avancer, et la lune, répandant du zénith sa lueur oisive, conférait une majestueuse préséance aux ruines. Au loin le Colisée, recevant sa lumière, était comme une corbeille immense comblée de pétales. Horace monta l'escalier du Capitole. Rien ne bougeait, sinon, dans leur cage, aveuglés encore et suppliciés par un gros globe électrique, l'aigle infortuné et la triste louve que par une affectation grossière, on retient là captifs. Horace arriva sur la petite place déserte, entre les trois palais où règne encore le génie de Michel-Ange. Il s'arrêta contre le piédestal de la statue de Marc-Aurèle. La lune, planant juste au-dessus d'elle, touchait de ses rayons délicats une boucle de la chevelure de bronze, le bout des doigts allongés. Sans armes, l'empereur persuasif étendait la main et rien ne paraissait résister à son pou-

voir. Horace voyait d'en bas la rondeur auguste du cou du cheval, sa tête puissante, et comme le clair de lune interposait entre les choses et lui ses distances magiques, il ne savait si plus rien était près ou loin et même ce qu'il aurait pu saisir lui paraissait intangible. Les trois palais se dressaient, pareils à des rêves immobiles, et le silence qui les environnait ne semblait être autour d'eux que l'expression du respect universel. On eût dit que la lune venait laver, purifier de sa lumière chaste et lustrale ce lieu de tant de combats et de triomphes. Horace se sentait comme étouffé par son cœur, il lui semblait qu'il portait en soi une immense rose et qu'il eût voulu l'effeuiller. Il s'étonnait que sa force ne se trouvât pas plus facilement un chemin. Il avait des odes dans tout son sang. Il eût voulu se heurter à un péril, et tout était limpide et calme. Il désirait passionnément trouver une femme quelconque et se dévouer à elle, pourvu qu'elle fût très belle. A ce moment, minuit sonna. Tandis que les douze coups se sui-

vaient avec une austère gravité, leur son paraissait là plus solennel encore qu'ailleurs, comme s'ils avaient averti de plus grands témoins. On eût dit qu'entre un jour et l'autre le rideau du temps se relevait, et qu'on apercevait un instant la file des siècles passés, endormis côte à côte comme d'énormes vieillards.

L'horloge se tut. Horace redescendit, fluet, l'escalier triomphal. Il était rempli d'amour et parfaitement seul. On n'entendait plus personne. Alors, de toutes parts, s'élevait le bruit des eaux : certaines débouchaient dans un chaos théâtral de pierres et de statues, d'autres se répandaient dans leur vasque avec un murmure modeste et presque furtif, mais toutes arrivaient pareillement des monts éloignés et flattaient de leur voix éternellement jeune le sommeil de la plus antique des villes. Horace se retrouva devant le palais Palmacamini, sur la petite place déjà familière, presque humilié de n'avoir pas su faire autre chose que de revenir au sommeil. Alors il repensa à sa dé-

ception au sujet de Lisa. Il marcha jusqu'au portail ténébreux, écoutant le grave et beau bruit nocturne que faisait son pas. Quand il fut entré dans le palais, il revit le clair de lune qui reparaissait dans la cour et s'étant arrêté un instant, il entendit encore la petite fontaine domestique qui s'égouttait doucement dans l'ombre.

V

L'AMOUR AU PALAIS PALMACAMINI

Le lendemain matin, le soleil brillait haut dans le ciel, qu'Horace dormait encore. Mais il n'était plus dans les régions bleues et profondes du sommeil, et, comme un incendie tamisé, à travers son rêve aminci, perçait déjà la couleur rose de la lumière. Ce rêve, pourtant, lui était très cher. Il tenait la main d'une jeune femme et se disait avec délices : « Enfin c'est fait, j'en ai trouvé une ». Cependant, tandis qu'il la regardait, partout, autour d'eux, tintait, comme une averse de perles, une ondée de sons limpides et, sans qu'il sût d'où venait, d'où tombait abondamment ce

cristal rieur, c'était cette chute inépuisable qui donnait à son plaisir une fraicheur fabuleuse. Mais il voyait avec douleur s'évanouir celle qu'il avait cru posséder, il devait s'avouer malgré lui qu'elle n'était qu'un fantôme qu'il ne ramènerait pas au réel. En vain luttait-il contre son propre réveil. Cependant la pluie mélodieuse résonnait encore, mais, comme une ombre se réduit en se rapprochant du corps dont elle dépend, ainsi sa sensation s'appauvrissait à mesure qu'elle revenait à l'objet qui en était cause, et quand ce ne fut plus pour lui que la froide douche de sons que répandait dehors un piano mécanique, il s'éveilla.

S'étant à peine vêtu, il alla jusqu'à sa fenêtre ouverte, en poussa les contrevents, se pencha un peu : la scène qu'il vit alors avait quelque chose d'assez plaisant. En bas, dans l'étroite rue où tranchait un rayon de soleil, se tenaient deux hommes dont un tournait la manivelle de l'instrument, pendant que l'autre, les yeux levés, cherchait des aumônes : pas un sou ne

tombait vers lui. Pourtant, aux fenêtres du palais d'en face, beaucoup de femmes étaient là ; mais pour pouvoir écouter sans rien donner en échange, elles demeuraient en retrait, immobiles, attentives, et il fallait qu'une d'elles fit l'imprudence d'avancer un peu pour que l'homme, d'en bas, l'aperçut. Alors, sa casquette toujours tendue, il la hélait impérieusement, mais elle se retirait en hâte, de sorte que les musiciens restaient frustrés, sans pouvoir empêcher que leur musique leur fût volée par toutes ces écouteuses invisibles. Horace, lui, pouvait les considérer à son aise. C'était comme si la maison lui avait montré tout ce qu'elle avait de femmes. Il les regarda avidement. Pas une de belle. Elles étaient en négligé, à peine vêtues, mais plusieurs déjà bien coiffées, et Horace en voyait une à la poitrine trop copieuse, en camisole blanche et en jupe noire, dont la tête soutenait un chignon pompeux. A une lucarne riaient deux servantes. A une autre fenêtre apparaissaient ensemble une mère et sa fille, l'une vieille, le

visage réduit et chiffonné, l'autre jeune et pâle, étalant sur ses traits un peu bouffis toute la grande langueur des Romaines. Celle-ci, au besoin, aurait pu plaire au jeune homme, mais elle lui parut vraiment avoir l'air trop peu soigneuse d'elle-même pour qu'il pût s'y intéresser. Enfin les musiciens s'en allèrent, les femmes disparurent et il ne resta plus que le grand azur triomphant au-dessus des toits.

Horace, le jour suivant, alla remercier le prince Palmacamini et, peut-être parce qu'il était inoccupé, retourna ensuite le voir plusieurs fois. Le vieillard l'accueillait avec grâce, et lui racontait beaucoup d'histoires qui donnaient au jeune homme plus d'intimité avec l'Italie. Lui-même il ne sortait plus. Sachant qu'autour de lui l'on bâtissait, l'on démolissait et ne voulant rien apprendre de ces bouleversements, dont la seule idée lui donnait la fièvre, il choyait jalousement dans son cœur, comme un avare du passé, l'image de l'ancienne Rome qu'il avait connue, avec ses deux ponts, ses

couvents, ses villas, ses vignes, et le Colisée debout parmi les jardins. Chaque samedi un cardinal venait en grand habit, à la place Navone, tirer sur une estrade les numéros de la loterie. Le pape se promenait dans son carrosse à huit chevaux. Le vieux pouvoir temporel, branlant et débonnaire, dégageait le charme de ce qui n'a plus rien de rationnel et peut-être, avec son capricieux amalgame d'usages, valait-il mieux pour le repos et la commodité réelles des hommes que les lois forgées et fourbies depuis par d'aventureux raisonneurs. Pour tous les motifs possibles, le prince avait horreur du présent, et, comme un artilleur qui range ses pièces, il prenait une sorte de délectation à mettre en ordre ses arguments. Il affirmait que l'art d'être heureux s'est perdu, que les hommes modernes sont tous des esclaves, et qu'enchaînés à leur besogne, les plaisirs qu'ils se donnent encore, sans rien de savant ni d'exquis, ne sont plus que d'ignobles congés de la brute. Il déplorait l'existence des grands états, qui accablent

leurs sujets de charges grossières et qui sont les plus matériels. Il prenait spécialement à parti la science, assurant que ses inventions détraquent la vie, et ne sont utiles qu'à ces Américains, ravageurs du monde, dont l'unique idéal est d'aller vite, sans savoir même où ils vont. Alors, en face de cette agitation et de cet ennui forcené, il déroulait toute l'aimable aisance des anciennes mœurs, où les sages avaient des chambres tranquilles, pour y penser justement, où les amis conversaient à loisir dans de beaux jardins, où les pauvres mêmes pouvaient se nourrir de choses honnêtes, et où les plus indigents rencontraient de temps à autre quelques verres de bon vin, à travers lesquels leur riait le monde.

Horace avait bien accoutumé d'entendre médire du présent chez sa mère ; mais cela n'allait pas plus loin que d'abominer la tyrannie du préfet et du député radical. Aussi les arguments du prince avaient-ils grand effet sur lui, d'autant qu'il ne trouvait rien à y répliquer et pourtant, comme il était jeune, il

avait besoin de croire que le monde où il arrivait n'était pas destitué de toute beauté. Aussi, un jour, il s'enhardit jusqu'à répondre qu'il était bien fâcheux d'avoir vingt ans quand tout était aussi piètre et aussi ingrat. Le prince s'interrompit brusquement et le regardant :

— Vingt ans ! dit-il, c'est bien assez beau en soi ! Il ne faut rien croire de tout ce que je raconte, je suis un vieux sauvage enfermé qui sacrifie tout à ses souvenirs. Mais vous ! vous allez avoir vingt ans ! Sentez-vous bien que vous avez droit à tout ?

Horace fut sur le point de lui avouer que du moins il n'avait encore rien su prendre et de lui demander conseil. Mais il n'osa, quoiqu'il se sentit plein de confiance envers ce vieillard qui passait pour misanthrope et s'intéressait pourtant à lui, et en qui le jeune homme apercevait de la délicatesse, de la tendresse, et toutes ces qualités qui subsistent parfois chez les vieux originaux, sans plus servir à personne, comme des statues enveloppées dans des ronces.

Le jeune homme, d'autre part, se divertissait beaucoup à entrer dans la familiarité des serviteurs du prince. Tito était un personnage superbe. C'était lui qui veillait aux intérêts de son maître et Horace sut ainsi que celui-ci avait une propriété près d'Ostie, et à Pérouse un vieux palais dont il était toujours question, car il avait besoin d'être réparé, mais, pour en juger, le prince aurait dû consentir à se rendre sur les lieux et il différait toujours ce voyage. Grâce à Tito Bischiutti, rien ne restait simple. Il y avait dans la plus humble affaire des intrigants à déjouer, des coupables à punir, et dans tout ce qu'il entreprenait, lui, gros et rubicond, il rencontrait Crispino, le concierge, maigre, hypocrite et fielleux, et ils luttaient comme deux génies adverses dans une féerie. Emerenziana se contentait de travailler beaucoup en admirant son mari, et elle faisait fête au jeune homme parce qu'il distrayait son maître. Quant à Lisa, Horace l'avait revue au grand jour ; moins grasse, elle n'aurait pas été laide. A la fois coquette et nonchalante, elle

passait son temps à se tailler des robes, avec son amie Gina, dans une chambre reculée du palais. Elle ne plaisait pas à Horace, mais celui-ci était si triste de manquer de toute aventure, qu'il aurait volontiers accepté, sans que cela l'engageât à rien, l'idée qu'il plaisait lui-même à la jeune fille, tant il avait besoin d'être sûr qu'il pouvait provoquer des sentiments tendres. Lisa, cependant, était en âge de se marier, et elle avait déjà un prétendant reconnu, Minichino Rampa, qui travaillait à Pérouse chez un huissier. Tito et Emerenziana vantaient le sérieux du jeune homme, neveu de deux chanoines, disaient-ils avec déférence.

Seul le vieux prince résistait. En vain lui avait-on présenté le prétendant. Il n'en avait pas reçu une impression favorable, et comme il devait doter Lisa, son sentiment était décisif. Il avait, d'ailleurs, d'autres vues sur le mariage de la jeune fille : il aurait souhaité de l'unir à quelqu'un dont il aurait pu faire son régisseur, car il savait que son homme d'af-

faires le volait, et que l'administration de ses biens était déplorable. Ainsi, de plus, il aurait logé le couple au palais, Lisa ne serait point partie, et plus que le souci de ses intérêts, le désir de ne pas demeurer seul l'attachait à un tel projet. Tito, cependant, s'évertuait à vaincre l'aversion du vieillard pour le candidat qu'il soutenait, et déployait à cet effet une stratégie tortueuse. Un jour Horace trouva le prince tout échauffé, tenant une lettre. C'était Minichino qui l'avait adressée à son beau-père futur, et celui-ci l'avait trouvée si superbe qu'il l'avait apportée aussitôt à son maître pour qu'il la connût ; l'effet, cependant, avait trompé son attente.

— Je vous en fais juge, dit le vieillard à Horace, et remettant sur son nez un gros lorgnon à monture d'écaille, rapprochant de ses yeux les feuillets couverts d'une écriture puérilement régulière, il lut, tandis que Tito ne savait quelle contenance garder, et joignait ses grosses mains courtes :

Très cher et très distingué sieur Tito,

Depuis la mort de mon père inoubliablement regretté, mon âme était triste, et je ne trouvais plus d'occupation qui la satisfît. En vain j'essayais de m'attacher à ce qui intéresse les hommes, tout me paraissait méprisable. Parfois, dans la mélancolie de mes ennuis, j'allais, oui, je l'avoue, j'allais, chose effroyable, jusqu'à avoir la pensée de me détruire !

— Et puis, dit le prince haussant les épaules, le grand dommage ! Un sot de moins !

Il poursuivit :

De me détruire, et me tournant vers Dieu, je me plaignais à lui qu'il m'eût donné la vie. Mais alors un ange doré, candide comme un lys, vint avertir mon père dans le Paradis, de ce que je souffrais sur terre, et celui-ci se tournant vers son pauvre enfant béni, voulut qu'une grâce le consolât. C'est à ce moment que je vous ai rencontré, et depuis lors je jubile, car j'ai retrouvé

un père, et même plus ! Je chante un hymne à l'avenir et je me dis qu'à présent, très cher et très distingué sieur Tito...

— Et tu ne vois pas, s'écria le prince en posant la lettre, que, tout ça, ce ne sont que des bêtises ! Combien de fois t'a-t-il vu, deux fois, trois fois ? Et il te préfère à son père ?

— Trois fois, répondit Tito qui trouvait que c'était suffisant pour qu'on le préférât à qui que ce fût.

— Trois fois ! répéta le vieillard scandalisé.

— Enfin, reprit Tito interloqué, il me semblait, Excellence, que c'était une belle lettre.

— Allons donc !

— Mais oui, de beaux sentiments...

— Il ne me plaît pas, ton Minichino ! cria le vieillard.

Tito s'inclina d'un air digne.

— Cela suffit, Excellence, répondit-il. Il ne plaît pas à Son Excellence. Cela suffit.

Il savait bien qu'ainsi il gênait son maître, par le fait même qu'il avait l'air de tout lui

céder et de lui immoler sans discussion le bonheur d'une famille.

— Mais c'est ta fille elle-même qui n'en voudrait pas, reprit le prince, c'est ta fille, et il appela :

— Lisa, Emerenziana !

Elles ne devaient pas être loin, car elles parurent ensemble presque aussitôt. Horace regarda Lisa.

— Tu as vu ? demanda le vieillard à Emerenziana, en secouant la lettre.

— Oui, il m'a lu, répondit-elle humblement en montrant son mari, car elle-même ne savait pas lire.

— Eh bien, tu trouves ça beau ?

— Moi, je ne sais pas, Excellence, murmura la vieille femme. C'est à vous de nous dire...

— Enfin, reprit le vieillard, à toi il te plaît, Lisa, ce gros endormi... ?

Lisa regarda son père et sa mère, puis se décida :

— Moi, non, dit-elle, Excellence !

— Comment, s'écria son père en la foudroyant du regard, maintenant il ne te plait pas?

Emerenziana effrayée s'était retirée et faisait à Horace, par sympathie, de petits signes de tête.

— Elle a raison, cria le prince, d'abord qu'est-ce que ce garçon dont tu m'as dit, pour le vanter, qu'il ne sort jamais, qu'il ne s'amuse jamais? Ce ne sont pas des qualités! Il faut qu'un jeune homme...

Tito s'inclina derechef.

— Il suffit, dit-il d'un air grave et contenu. Son Excellence n'a pas besoin d'en ajouter davantage. Ah! si quelqu'un avait osé venir déclarer que Minichino n'était pas un bon garçon, je l'avoue respectueusement à Son Excellence, je n'aurais pas pu me retenir, et celui qui m'aurait dit ça, je l'aurais pris par la tête, je la lui aurais écrasée contre le mur, et je l'aurais envoyé...

— Oui, oui, cria le prince en colère, à travers les airs, c'est entendu. Heureusement tout le

monde a eu peur, et personne n'a osé te le dire. Mais on le pense !

— Je ne dis pas qu'on a eu peur, concéda Tito d'un air vexé.

— Allez, allez, fit le vieillard, et Horace, que cette scène amusait, était surpris de le voir si impatient, si irrité et si faible. Il ne savait pas encore qu'on ne peut jamais être seul, et qu'il ne sert de rien de prétendre renoncer à tout, puisqu'il faut toujours que l'âme s'occupe ; privée de grands intérêts, elle ne fait que s'attacher plus jalousement à d'étroits objets. Horace, cependant, ne se souciait guère de cela : en somme il ne pensait qu'à soi et, regardant Lisa, il se disait sans déplaisir, quoiqu'elle lui fut tout à fait indifférente : c'est peut-être moi qu'elle aime !

VI

DES DRAMES POUR CEUX QUI N'EN VOUDRAIENT PAS

Lisa Bischiutti aimait, en effet, mais non pas Horace. Quand elle avait passé la journée à coudre avec Gina les robes qui devaient lui prêter une incomparable élégance, toutes deux s'en allaient au cinématographe. On y était ému sans attendre. Des scènes d'un comique instantané, d'un tragique subit ébranlaient les nerfs. C'est là qu'un jour Lisa rencontra un jeune homme, ami de Gina. Romualdo Rossi était beau et présomptueux. Employé à l'une de ces agences où l'on s'occupe des étrangers, il en prenait titre pour s'habiller avec une élé-

gance anglaise, portait des pantalons relevés sur des souliers découverts, et avait aux doigts de nombreuses bagues. Il admira Lisa Bischiutti et le lui fit savoir par des cartes et même des lettres que Gina transmit. Lisa, sans aller jusqu'à y répondre, se reposait avec délices sur l'idée qu'on l'adorait. Cependant Emerenziana, surprise que sa fille eût avoué si hardiment son aversion pour le prétendant reconnu, pensa bien qu'une telle audace avait pour cause quelque sentiment secret. Elle alla dans la chambre de Lisa et n'eut qu'à fouiller dans une cassette, où celle-ci rangeait ce qu'elle avait de plus cher, pour y trouver les lettres cachées.

Mais elle ne savait pas lire : et elle regardait, atterrée, ces cartes postales aux emblèmes galants, ces formules imprimées, ces mots noirs qu'elle aurait voulu forcer à livrer leur sens. Elle appela sa fille : celle-ci, éperdue, lui révéla tout, chargea le rôle de Gina pour se disculper et jura qu'elle-même n'avait pas écrit. Elle supplia sa mère de ne rien dire à

son père, mais Emerenziana ne voulut pas s'y engager. Alors commença pour la bonne femme une crise dramatique : devait-elle parler à Tito ? Elle savait bien, au fond, qu'il ne pouvait rien faire de sage et qu'il était encombrant et vain. Mais, tout de même, il lui imposait, elle se rappelait qu'il était le père de famille, comme il le répétait si souvent, et elle n'osait prendre sur soi de lui cacher les choses graves qu'elle avait surprises. Elle se sentait grosse de son secret, et le débat qui l'occupait était d'autant plus douloureux qu'elle ne pouvait pas s'exprimer les pensées qui l'agitaient. Son angoisse la tint éveillée toute la nuit, et tandis qu'elle se demandait si elle avertirait son mari, ce redoutable mari, sans rien soupçonner, ronflait auprès d'elle. A la fin les idées de la pauvre femme se brouillaient, elle ne se rendait plus compte de ce qui était arrivé. Pourtant, de tous les personnages de cette histoire, Emerenziana était assurément le plus sage : mais elle était habitée par une sagesse impersonnelle qui s'énonçait dans quelques

maximes et quelques proverbes, et ne répondait pas aux cas particuliers. La vieille femme ne savait pas penser toute seule. Le matin venu, elle remit à plus tard d'instruire Tito. Après déjeuner elle différa encore. Mais son secret l'étouffait. Enfin, à quatre heures, elle se décida à parler dès qu'il paraîtrait, et regardant l'image de la vierge pendue au mur : O sainte Madone ! supplia-t-elle.

La pièce où elle se trouvait était la première de leur appartement, tout au fond de l'étage, sur la cour. On y voyait quelques chaises, une table, et au-dessus de la cheminée, peints sur toile, encadrés de bois, deux écussons ; l'un était accompagné du texte suivant : *très antique et très noble famille Bischiutti, d'origine romaine.* Quant à celui de l'épouse, plus modeste comme il sied, il portait seulement ces mots : *noble famille Pagliari, d'origine bolonaise.*

La pauvre Emerenziana s'assit au-dessous de ses armes, sans avoir songé à les regarder, et soupira, le cœur battant. Tito entra, replet,

corpulent ; il avait remarqué le silence que sa femme et sa fille gardaient depuis la veille et commençait à avoir de la défiance. Mais il se réservait de déclarer ses soupçons au moment qui lui conviendrait. Il passait donc, quand sa femme le rappela :

— Mon Tito, lui dit elle avec une tendresse tremblante, reste, écoute, j'ai quelque chose à te dire.

— Quoi ? demanda-t-il, le sourcil froncé.

— Quelque chose, dit-elle, mais ne t'irrite pas, ne...

Elle le regardait avec douceur, elle eût voulu prévenir ces inutiles et terribles colères d'homme qui font des dégâts comme les orages. Lui, au contraire, s'excitait déjà.

— Quoi, reprit-il, parle, Emerenziana !

— Eh bien, j'ai découvert que Lisa, notre Lisa, a un amoureux.

— Lisa, rugit le père, et qui ?

— Mais ce n'est rien, mon Tito, ce n'est rien, il n'est rien arrivé...

— Comment tu trouves que ce n'est rien ?

Tu m'annonces ça et tu trouves que ce n'est rien ? L'honneur de ma fille ?

— Non, répondit-elle désespérée de voir que tout s'embrouillait si vite, je ne dis pas que ce n'est rien, seulement écoute-moi... O mon Tito !

— Avec qui, reprit-il plus fort ? Il était content, il avait pris une belle pose et il le sentait : les bras croisés, les yeux foudroyants, il répétait : « avec qui », sans bouger toutefois, car il n'eût pas voulu se désister de son attitude.

— Eh bien avec... mais ne t'irrite pas comme ça, avec un jeune homme...

— Mais qui ?... Emerenziana, tu ne vois pas que tu me rends fou ? et comme un nageur qui se jette à l'eau, renonçant décidément à sa pose, il recommença à marcher, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une autre.

Alors elle lui dit tout et lui livra les cartes postales qu'il lut en soufflant et éparpilla dans la pièce. Puis il se mit à décharger sa colère, incriminant tout le monde, et particulièrement Emerenziana elle-même qui n'avait pas

surveillé sa fille. La bonne femme supportait les éclats de ce courroux, quand on entendit soudain tinter la sonnette du prince Palmacamini, qui réclamait son thé. Ce fut comme si Tito s'était cassé :

— J'y vais, Excellence, cria-t-il, et il s'élança. Mais son maitre une fois servi, il revint, ayant assumé de nouveau son air terrible. Cependant il ne trouvait plus rien à dire à sa femme et cherchait comment continuer.

— Gina est là, lui demanda-t-il ?

— Oui, elle avait une robe à finir.

— Va la chercher.

Gina était en effet revenue, ce jour-là, comme d'habitude, travailler au palais Palmacamini, sans se douter encore de rien, car Lisa n'avait point osé l'avertir. Mais elle sentait bien quelque chose d'insolite dans le silence qui l'entourait. Ramenée par Emerenziana, elle apparut, laide et friponne, les yeux impudents.

— Bonjour, sieur Tito, dit-elle hardiment.

Il ne répondit pas à son salut, mais lui di-

sant vous injurieusement, car d'habitude il la tutoyait :

— Asseyez-vous, ordonna-t-il comme un juge. Je sais tout. Parlez!

Il tenait dans la main une des cartes postales galantes.

— Eh bien, quoi, dit la couturière ?

— Gina, prenez garde! cria-t-il et il lui fit presque un peu peur.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de mal, reprit-elle, sieur Tito? Ce jeune homme a vu votre fille c'est vrai, il l'a trouvée superbe, est-ce que c'est de ma faute si c'est une aussi belle personne, si bien élevée, d'un air si noble? et voyant que sur le père ces compliments agissaient, elle osa se retourner vers la mère.

Mais celle-ci lui fit une grimace de chat :

— Hou, effrontée ! lui dit-elle.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce jeune homme, reprit Tito, toujours sourcilleux?

— Oh, fit Gina d'une voix traînante, avec un grand geste,, lui, il n'est pas à plaindre, il vit autour des etrangers où il y a toujours de

l'argent à gagner, il travaille à l'agence, il a un beau-frère employé à la « Minerve »... et exagérant ainsi ce que valait ce jeune homme, elle mortifiait indirectement les Bischiutti, elle élevait l'inconnu bien au-dessus d'eux.

— C'est un brigand ! cria Emerenziana.

— Emerenziana, dit Tito soudain furieux, silence ! Il ne voulait pas qu'on lui prît son rôle. Emerenziana se recroquevilla et se tut.

— Donc, reprit-il, en se tournant vers Gina, donc c'est vous, vous que j'avais reçue ici comme ma fille, oui, comme ma fille, vous que j'avais accueillie, protégée, c'est vous qui me payez de cette façon ! Par la trahison, par... A mesure qu'il trouvait des mots, cela lui donnait les sentiments qu'il exprimait et il finit en effet par être indigné. Sortez, dit-il en montrant la porte de son bras court, je vous chasse, je ne veux plus vous revoir jamais.

— Oui, sors, répétait tout bas Emerenziana, en mimant les expressions de son mari.

Mais quand Gina fut près de la porte :

— Non, reste, cria-t-il, crois-tu que ça va se passer comme ça ?

Gina s'arrêta, tournée vers lui. Il restait là, à la fois violent et indécis, se sentant superbe aux yeux de ces deux femmes qui le regardaient, mais ne sachant comment prolonger les scènes où il leur apparaissait avec tant de prestige. Alors, admiré par elles, et comme poussé par leur attente à se dépasser, il en vint à prendre, malgré la résistance qu'il sentait en soi, la seule décision qui pût faire continuer le drame.

— Eh bien, dit-il, tu vas me conduire, je veux le voir ce jeune homme.

— Tito ! cria Emerenziana, en joignant les mains.

— Quoi, dit-il, que crains-tu ? Tu ne me connais donc pas, Emerenziana ?

Il prit son petit chapeau mou, le percha sur sa tête, essaya ses regards dans la glace comme un homme qui éprouve ses armes, passa dans la chambre voisine et sortit, avec Gina, satisfait de sentir qu'il laissait sa femme



dans une angoisse épouvantable. Emerenziana resta immobile jusqu'à ce que la porte battit. Puis elle se rua dans la chambre que son mari venait de quitter, tira le premier tiroir d'un petit chiffonnier et alors seulement respira. Car elle y vit reposer comme d'habitude le gros revolver menaçant auquel on faisait allusion dans les cas les plus dramatiques. D'ailleurs il n'était point chargé et l'on n'avait même jamais eu de cartouches. Il n'en était pas moins, dans le ménage, l'emblème de la violence et de la terreur. Elle bénit le ciel que Tito ne l'eût pas emporté. A ce moment Lisa entra : elle avait tout entendu : elle se jeta dans les bras de sa mère en pleurant. « Ma fille, murmurait la vieille femme en pleurant aussi, qu'as-tu fait, ma fille ! » Elles se tenaient embrassées et foulant sans les voir les cartes postales éparses, faibles comme des femmes et ne pouvant rien, elles sentaient qu'au-dessus d'elles s'accomplissaient peut-être des événements irréparables.

VII

RIEN POUR CELUI QUI VOUDRAIT TOUT

Romualdo Rossi, ce soir-là, quand vint l'heure de quitter l'agence, entra dans le réduit où il refaisait sa toilette, ôta ses manchettes de lustrine, se brossa, arrangea ses cheveux, fit tourner ses bagues de métal doré, retira un petit œillet du verre d'eau où il baignait pour le passer à sa boutonnière, et quand il se fut coiffé de son chapeau mou, ainsi équipé, brun, rasé, les yeux noirs et les dents blanches, aussi italien qu'on peut l'être, il regarda dans la glace s'il avait bien l'air anglais. Puis il sortit et, libre et dispos, faisant tourner sa badine, il commença à chanter :

A quindici anni faceva l'amore...

Lui-même avait vingt ans. Il était confiant, hardi, et, en outre, fort paresseux, mais persuadé du contraire. Il se jugeait un jeune homme moderne : il n'avait jamais voyagé, mais ayant sans cesse affaire à des étrangers, c'était presque comme s'il avait vu tous les pays. Aussi jouissait il d'un grand prestige auprès de ses amis. Il avait eu une aventure avec la femme d'un employé des postes, qui, depuis, avait suivi son mari à Ancône. Parfois il songeait à toutes ces choses : C'est la vie, disait-il, et il allumait une cigarette, car c'était surtout quand il fumait qu'il se sentait l'âme et la pensée d'un seigneur. Ce soir-là, il s'en alla sur le Corso, comme d'habitude. Il faisait beau. Dans la rue étroite, entre les hauts palais et les étalages naïvement tentateurs, les promeneurs se montraient les uns aux autres. Romualdo lorgna quelques inconnues, rencontra quelques camarades, puis, comme il avait un peu d'argent en poche, et se sentait dans des dispositions magnifiques, se demanda s'il n'irait pas au café Aragno causer

de tout avec des gens qu'il connaissait. Mais il en décida autrement et s'étant engagé dans une petite rue, arriva devant un bar grand ouvert et brillamment éclairé, où il fréquentait volontiers Ce bar, lui aussi prétendait au genre anglais, et de hauts tabourets y étaient rangés, mais, personne ne les occupant jamais, on avait disposé sur les côtés de la salle des tables ordinaires et des chaises, de sorte que ceux qui venaient là, attirés par la nouveauté, y retrouvaient néanmoins leurs habitudes. Romualdo entra d'un air glorieux et s'avançant, alla saluer la jeune femme qui se tenait derrière le comptoir. C'était une assez belle fille déjà fanée, corsetée très étroitement, avec un chignon surchargé d'un gros gâteau de faux cheveux.

— *Bonjour, Madame*, dit-il en français, car grâce à son métier, il savait quelques mots de toutes les langues.

Elle lui répondit en souriant et tirant l'œillet qu'il portait à la boutonnière, il le lui offrit galamment. Puis il s'assit devant une des pe-

tites tables, et demanda un verre de sirop, en exigeant qu'on lui apportât une paille pour le boire. Il attendait, les genoux croisés, et l'on voyait ses chaussettes d'un vert si cru qu'elles semblaient trancher ses jambes entre son pantalon et ses souliers. Ce fut alors que Tito arriva dans la rue, mené par Gina. Elle s'arrêta devant le bar lumineux.

— Le voilà, dit-elle en lui montrant Romualdo.

— Qui ? demanda Tito troublé. Celui qui fait tourner ses bagues ?

— Oui, répondit-elle, celui qui est si bien...

— Ça suffit, laisse-moi, Gina, lui dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée.

Elle le quitta. Mais il ne bougeait pas. Au premier coup d'œil ce jeune homme lui avait fait impression. Cependant, ayant détourné la tête, il vit cette peste de Gina, arrêtée au coin de la rue et qui l'épiait. Alors, contraint, il entra, s'assit à une petite table, presque en face de l'inconnu, sans être assez hardi pour s'opposer à lui tout à fait, et comme le garçon

lui demandait négligemment ce qu'il voulait :

— Un vermouth, dit-il sèchement, un vermouth !

Romualdo ne l'avait même pas remarqué et Tito, de son côté, n'osait pas dévisager franchement Romualdo. Mais, à tout hasard, pour intimider celui-ci si jamais il tournait les yeux vers lui, il prit un air terrible en regardant autre part.

A ce moment un autre jeune homme parut, tenant un journal déplié, et un paquet sous le bras ; il était roux, l'air pétulant, la figure naïve.

— Eh ! cher Romualdo, dit-il, comment vas-tu ? Tu vas bien ?

— Ça va bien, répondit Romualdo Rossi. *All right.*

Toutes ces manières faisaient grand effet sur Tito et il s'étonnait déjà de se sentir sans audace, sans force et comme trahi par la colère qui l'avait d'abord soulevé. Cependant Romualdo Rossi, prenant le journal que son ami

avait posé sur la table, l'ouvrit, l'étala et lut en silence le début d'un article où il s'agissait des beautés de la civilisation moderne :

— Oui, il a raison, affirma-t-il au bout d'un moment, en frappant la feuille.

— Tu trouves ? demanda son ami, qui, étant employé dans une librairie, gardait ses préférences au passé et en admirait les ouvrages. Il essaya de contredire Romualdo Rossi qui l'interrompit :

— Tais-toi, dit-il, toi, tu es l'homme des livres, l'homme des temps révolus...

— Mais la beauté... protesta l'autre timidement.

— La beauté, répliqua Romualdo, tu ne la vois pas ? Elle est dans les machines, dans les automobiles, les aéroplanes : voilà la beauté moderne...

— Pourtant on ne peut pas renoncer à l'art, objecta le commis de librairie, qui, sur ce terrain, crut sa position solide.

Romualdo mit son coude sur la table et tendit la main pour argumenter :

— Pardon, commença-t-il posément : écoute.

— Non, répéta l'autre, on ne peut pas renoncer...

— Écoute, écoute un moment avant de parler, dit Romualdo en affectant un air de dédain pour tant d'impatience. Raisonnons : tu reconnais que la vie et l'art ne sont pas la même chose, n'est-ce pas ? Ce sont deux principes : il n'y a pas identité, il y a opposition : tu le reconnais ?

— Oui, consentit à regret le libraire, inquiet de savoir où cette adhésion l'entraînerait.

— Donc, tu dois choisir ? Ou la vie, ou l'art ; et si tu choisis l'art, tu es un mort, puisque tu n'es pas pour la vie. Que réponds-tu ?

— Ah ! murmura avec embarras le jeune homme roux.

— Eh ! il n'y a rien à répondre, c'est clair, conclut Romualdo Rossi avec nonchalance ; et il déplia ses jambes.

— Alors, reprit le libraire, qui crut avoir retrouvé de quoi attaquer, toi, avec tes prin-

cipes, tu n'admires pas notre Rome? Tous ces monuments...

— Moi, j'admire la Rome future ! cria Romualdo. Je le dis franchement, pour le présent, je trouve l'Amérique plus belle que l'Italie, je préfère New-York, oui, New-York ! Et en parlant ainsi, il avait l'air d'y être allé.

Le libraire scandalisé leva les bras et regarda la jeune femme derrière son comptoir, assuré qu'elle ne pouvait pas approuver des sentiments aussi impies. Elle, cependant, admirait Romualdo, qui le sentait bien.

— Mais tu m'épouvantes, s'écria le bon garçon, cher Romualdo, tu es un destructeur !

— Oui, un destructeur, dit Romualdo Rossi avec calme, comme s'il acceptait sans trouble un rôle terrible.

— Un Attila ! reprit l'autre.

— Oui, un Attila, l'Attila de la Vie et du Progrès, insista-t-il. Et toi, *old* Pippo, sais tu ce que tu es ?

— Moi, vois-tu, reprit-il par une inspiration subite, en touchant un des tabourets de bois

courbé sur lesquels ils ne s'étaient assis ni l'un ni l'autre, je suis l'homme de ces tabourets ! Et toi, tu es l'homme des vieux fauteuils, fit-il en tapant sur le dos de son ami avec condescendance, de ces vieux fauteuils vermoulus qu'on voit chez les antiquaires ! Mais maintenant ce n'est plus le temps des paresseux ! Maintenant, l'on doit agir !

L'homme des livres ne se défendait plus et riait, en acceptant sa défaite de bonne grâce.

— Ah ! dit-il en se levant, il faut que je parte.

Il expliqua qu'il avait encore des commissions à faire ; et le laissant aller, le jeune homme moderne resta là, à jouir tranquillement du repos.

Il soupira, étendit les bras et recommença à fredonner. Quant à Tito, l'admiration l'écrasait. Sans qu'il pût comprendre comment cela se faisait, il lui semblait que sa propre histoire se réduisait à rien, et il n'avait plus la force de s'indigner. Il avait d'abord pensé que les deux amis partiraient ensemble et que cela

lui servirait d'excuse pour n'avoir pas à aborder Romualdo, mais d'autre part, s'il se sentait de moins en moins capable de lui demander raison, il avait de plus en plus envie de faire connaissance avec lui.

Le jeune homme se leva, s'avança vers la caissière afin de prendre congé ; il s'inclina avec élégance, elle le regarda avec faveur.

— *Adieu, Madame*, lui dit-il en français.

Ce spectacle ranima un peu le courroux de Tito.

— Séducteur ! gronda-t-il d'une voix sourde

Il paya le garçon, et Romualdo Rossi étant sorti, il s'en alla derrière lui.

Le ciel déjà nocturne restait encore vif et clair ; des gens allaient et venaient dans la petite rue. Une boutique de repasseuse était éclairée, toute blanche, où les murs eux-mêmes disparaissaient sous les linges blancs qui pendaient ; des jeunes filles, leur camisole entr'ouverte, raidissaient leur bras grêle sur le fer, et leurs yeux seuls, dans cette candeur,

avaient un éclat d'huile, doux et sombre. On voyait d'en bas des chambres intérieurement dorées par leurs lampes : à un premier étage une fille s'était mise à la fenêtre, et toute brouillée entre les feux jaunes d'un magasin et les restes bleuâtres du faux-jour, sa figure large et mollement souriante avait l'air d'une lune de fard.

Tito vit que le jeune homme marchait assez vite et se dirigeait vers le Corso où il se perdrait. Alors il prit un air sérieux, mais d'où toute hostilité était bannie, et ayant tendu le bras, toucha Romualdo qui se retourna.

— Jeune homme, commença Tito ; — il avait hésité s'il ne dirait pas : monsieur, et il eut la fermeté de dire : jeune homme. — Jeune homme, prononça-t-il, j'ai deux mots à vous dire : c'est moi qui suis le père de Lisa.

Et comme Romualdo n'avait pas l'air assez ému :

— C'est moi, reprit Tito avec dignité, qui suis le père de Lisa Bischiutti.

Il était content : il avait trouvé une attitude et se sentait fort comme s'il eût vêtu une armure. Par malheur, à ce moment, dans cette rue sans trottoir, comme presque toutes à Rome, un vieux fiacre arriva soudain sur lui et manqua de le heurter. Tito sauta précipitamment ; mais le cocher, se retournant, le traita de courge en dessinant sa grosseur.

— Courge ! répéta Tito rubicond qui voulut courir pour venger l'outrage.

Romualdo le retint et dit dédaigneusement :

— Ces cochers sont si mal élevés !

Tito demeura, mais la solennité de la scène était détruite. Il répéta cependant :

— Je suis le père de Lisa Bischiutti.

Romualdo s'inclina en soulevant son chapeau.

— Je suis heureux... dit-il cérémonieusement...

— Et il me semble, reprit Tito avec le souci de n'être pas provocant, que vous me devez quelques explications.

Ils se regardaient, chacun se demandant s'il devait avoir peur de l'autre.

— Écoutez, dit soudain le jeune homme, écoutez, monsieur Bischiutti, traitons l'affaire en gentilshommes !

— Oui, en gentilshommes, dit Tito avec empressement ; et ils furent tous deux rassurés.

— Eh bien ! c'est vrai, avoua Romualdo, j'aime votre fille, je le reconnais. Mais il n'y a rien de honteux dans mon amour.

— Cependant, répliqua Tito qui s'enhardissait, il me semble qu'entre gens comme il faut, quand on aime une jeune fille, ce n'est pas à elle qu'on s'adresse, c'est à ses parents.

— Oui, c'est à ses parents qu'on devrait s'adresser, concéda Romualdo, en insistant sur le mot : devrait. Mais je pense que vous aussi vous avez connu l'amour. L'amour, reprit-il avec un geste évasif...

— Pourtant... dit Tito.

— Écoutez, monsieur Bischiutti, déclara le

jeune homme, je veux que vous sachiez ce que je suis. Ma famille est assez connue à l'Arriccia où elle a du bien, de bonnes vignes. Quant à moi, Dieu merci, je ne me plains pas, et je n'ai pas besoin des autres pour vivre. Monsieur Bischiutti, répéta-t-il en s'arrêtant sous un réverbère, je veux que vous sachiez qui je suis. Informez-vous. Après nous pourrons causer.

Et tirant de sa poche un porte-feuille jaune aux coins de métal blanc, il y prit une carte et la tendit à Tito. Celui-ci fut confus de ne pas pouvoir répondre par la même cérémonie. Il se fouilla précipitamment comme s'il n'eût pas su qu'il n'avait rien dans ses poches de ce qu'il feignait d'y chercher :

— Et moi, répondit-il, j'habite au palais Palmacamini !

Puis, le jeune homme lui ayant tendu la main, il la serra, et ils se quittèrent.

Tito se hâtait, car il songeait qu'il était encore temps d'aller au cabaret de Zi Beppo, mais cependant son trouble était grand. Il

parlait tout en marchant : Oui, se disait-il, c'est un jeune homme distingué, aux belles manières... Il avait atteint la place Navone, il la traversa de biais et s'engagea dans une ruelle obscure. Une lanterne blanche y désignait la taverne où se retrouvaient, dans un compagnonnage un peu crapuleux, Tito et ses amis, le ferblantier, l'antiquaire, le charcutier, et le brigadier de police qu'on appelle le maréchal. Ce soir-là, quand Tito entra dans la salle qu'une lampe à huile éclairait à peine, il fut accueilli par son compère l'antiquaire.

— Ah ! Sieur Tito ! dit celui-ci en zézayant et levant les bras ; et, s'inclinant, il ajouta en latin : *Titus Vespasianus Augustus !* Nous avons craint que vous ne vinssiez pas !

— J'avais une affaire, dit Tito avec importance.

— Phu ! une affaire ! reprit l'antiquaire d'un air admiratif et narquois.

Il était boiteux, borgne et c'était un de ces êtres en qui sont obscurément dépensés des trésors de pittoresque ; d'abord, prêtre, il s'était

défroqué vingt ans avant. Il était père de six filles qui passaient leur vie à user des cuivres modernes pour leur donner l'air ancien. Ce soir-là il racontait l'histoire, à jamais engageante pour toute sa corporation, d'un Américain qui avait payé soixante mille francs un tableau truqué et sans valeur, et il recommença son récit pour Tito. Malheureusement, le véritable Américain est rare, et il en décrivait les mœurs comme un chasseur parlant avec jalousie d'un gibier subtil, qu'il rêve d'atteindre.

— L'Amérique, dit Tito en frappant sur la table, l'Amérique est plus belle que l'Italie, je le dis franchement, je suis un homme moderne...

Et il demanda du vin. Échauffé par tout ce qui lui était arrivé, il fut plus intempérant que d'habitude.

Emerenziana et sa fille, pendant ce temps, l'attendaient avec angoisse. Dès qu'Emerenziana entendit dans l'escalier son pas à la fois hésitant et lourd, elle sut qu'il avait bu. Elle

en fut plus sûre encore quand elle le vit. Les yeux de Tito étaient tout humides et, se sentant peu solide, il prenait pour imposer un air d'autant plus auguste. Sa femme le regarda et elle fut à la fois rassurée et triste.

— Où est donc Lisa ? demanda-t-il.

Elle entrait.

— Écoute, Lisa, dit-il, debout dans sa majesté branlante, tu m'as fait de la peine, oui, beaucoup de peine ! Et se tournant vers elle, avec le pathétique des ivrognes :

— Toi, ma fille, poursuivit-il d'une voix amollie, me tromper ainsi, quand je donnerais ma vie pour toi, non, ce n'est pas bien !

Il répétait avec amertume : « ce n'est pas bien », et ses gros yeux étaient pleins d'une eau dont il était prêt à faire des larmes.

— Papa ! dit-elle gênée, et voyant aussi qu'il avait du vin.

— Je sais bien, reprit-il, que c'est un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, je l'ai vu, mais pourtant, pourtant...

Il bredouillait et tandis qu'il menait tant

bien que mal ses phrases jusqu'à leur terme, il avait toutes les peines du monde à ne pas en prononcer une qui tournait dans sa tête sans qu'il comprît pourquoi, sur l'opposition de la vie et de l'art.

— Voyons, dit Emerenziana doucement avec un peu de honte et de pitié, tais-toi, Tito, tu es ivre.

— Je suis ivre, gronda-t-il en se redressant, je suis ivre ? Et d'abord, respect au père de famille !

Cependant, ce soir-là, le petit Horace de Chintreuil s'était promené dans Rome. Il était allé sur le Corso, lui aussi. Il avait passé dans la même rue où Gina avait mené Tito. Il avait vu à la fenêtre le sourire vil du gros visage fardé. Il avait vu les jeunes repasseuses faire leur besogne avec langueur et tourner parfois vers la porte leurs yeux pleins d'une chaleur voilée. Il avait parcouru la place Navone, longue, bruyante et fraîche, avec ses fontaines encombrées où l'eau bouillonnait. Il était avide et mécontent. Parfois, pour quelques regards

de femmes qu'il recevait en passant, il se croyait environné de mille amours possibles et ne savait lequel saisir. Ayant aperçu un beau visage qui s'était tourné vers lui, il avait envie de courir dans la foule, pour le retrouver comme un trésor. Il eût voulu dire à une femme qu'il l'adorait et qu'elle fût à lui. Mais il se rendait compte qu'il n'aurait su parler à aucune. Il aurait fallu d'abord en connaître une, et alors peut-être, aurait-il été facile de la conquérir. Mais il lui semblait que toutes avaient déjà leurs intrigues où elles étaient engagées, qu'il n'y avait que lui qui demeurât seul, et pour ressentir plus profondément cette solitude d'adolescent, il avait encore son âme d'enfant. Alors il revenait au palais Palmacamini, et se rappelant une dernière fois les traits de celles qui s'étaient intéressées un instant à lui, il se sentait à la fois irrité et déçu par tous ces commencements d'aventures qui n'avaient été que des regards.

VIII

L'IDÉE DE TITO

Arrivé à Pérouse deux jours avant, le prince Palmacamini ne décolérait pas depuis. Il avait toujours refusé, jusque-là, de revenir dans le vieux logis auquel Tito seul faisait de temps en temps des visites. Mais l'édifice était maintenant si délabré, qu'il fallait y pourvoir, si l'on ne voulait pas qu'il se ruinât ; les réparations seraient coûteuses. En vain Tito représentait qu'il suffirait, pour couvrir les frais, de louer le palais ; à cette seule idée le prince entrait en courroux. Il avait remis toute décision, et n'avait même pas encore reçu l'architecte ; ayant ordonné à son intendant de

ne rien dire de son arrivée, il demeurait abîmé dans sa rêverie, derrière les volets tirés.

Pérouse, pourtant, était belle. Le vent avait soufflé pendant près d'une semaine, et la vieille et rude cité, isolée sur son éminence comme sur un trône, au milieu du grand paysage ouvert que des montagnes bornent au loin, entrait âprement dans l'azur. La maison du prince se dressait sur le revers de la ville, le long de la rampe qui descend à la porte d'Auguste : au-dessous l'on apercevait le petit faubourg, les anciens remparts, la vallée, dont la pente sèche et pareille au flanc d'un fauve se relevait et arrêtait les regards. Ce matin-là, comme c'était dimanche et que les cloches sonnaient, Tito avait pensé que son maître irait à la messe : mais le vieillard se déclara trop fatigué pour sortir. Mécontent, il remuait sans les lire des lettres amassées devant lui. C'étaient des pauvres, qui, déjà instruits de son arrivée, lui demandaient la charité. Par l'entremise d'un écrivain public, des vieilles décrivaient leur infirmité et leur misère, des jeunes filles ré-

clamaient une paillasse pour pouvoir se mettre en ménage, et un très vieux prêtre indigent avait tourné une supplique dans le style du séminaire, où il expliquait, que manquant de gilets et de caleçons pour l'hiver et ne sachant comment affronter les frimas, il avait vu en rêve le père du prince Palmacamini, qu'il avait connu cinquante ans avant, et que celui-ci lui avait annoncé l'arrivée à Pérouse de son fils, qui, assurait-il, aurait un véritable plaisir à le fournir d'habits de toutes sortes ; et le bonhomme finissait avec dignité sa requête par la citation d'un texte saint, qui promettait le ciel à ceux qui aident les pauvres.

— Tu vois, dit le vieillard impatienté, tous savent déjà que je suis là !

Tito jura qu'il n'avait pourtant averti personne. Sauf, reconnut-il, ce matin à la messe de sept heures, où j'ai rencontré don Giacomo, le vieux chanoine, qui m'a fait tant et tant de questions que j'ai dû lui avouer que Son Excellence était arrivée. Il m'a promis le secret ; seulement il m'a dit qu'aujourd'hui, il vien-

drait, aussitôt les vêpres finies, voir Son Excellence, après la manifestation.

— Quelle manifestation ? demanda le prince.

— Ah oui, poursuivit Tito avec embarras, je n'ai pas dit à Son Excellence. Il paraît qu'ils vont faire une manifestation pour Ferrer, l'anarchiste : ils vont venir inaugurer une pierre qu'ils ont scellée là, à côté...

— Comment, à côté de chez moi ? cria le vieillard.

— Eh oui, Excellence.

Le prince se dressa :

— Il ne manquait plus que cela, cria-t-il. Tu vois, depuis que tu as voulu me traîner ici, je n'y reçois que des déplaisirs. Pourquoi tenais-tu donc à me faire faire ce voyage? Pourquoi ?

Tito resta silencieux et n'aurait en effet su que répondre, car les raisons cachées pour lesquelles il avait souhaité auparavant d'amener son maître à Pérouse s'étaient dissipées au moment même où celui-ci y venait. Cependant il prit un air triste et mortifié en

rapport avec le mécontentement du vieillard, mais après le déjeuner, quand il fut seul dans sa chambre, il laissa tomber cette figure morose, et s'étant coiffé de son petit chapeau, ayant endossé son pardessus court et lustré, de nouveau ses bottines jaunes, il sortit, guilleret, pour aller voir la manifestation. Ayant joint et suivi le Corso, il arriva sur la terrasse. On dominait, de là, tout le paysage ombrien épandu dans la lumière. Au loin, de l'autre côté de la plaine, Assise, au bas de sa grande et douce montagne, semblait mûrir, tandis qu'à pic au-dessous de la ville, s'étendait le faubourg où la grosse église de San-Domenico, encore toute vibrante de vent, avait l'air prête à se balancer comme un vaisseau dans un port. Soudain l'on entendit des fanfares, et en bas, petits comme des fourmis, apparurent les manifestants qui commencèrent à gravir la première rampe. Les dévots consternés s'étaient retirés chez eux, où ils déploraient tout bas le malheur des temps, mais tous les autres habitants de Pérouse étaient là,

heureux de ce spectacle qui pouvait un instant les désennuyer. Le cortège s'élevait lentement, tandis que le vent dispersait le bruit de sa musique. Enfin, il déboucha sur la place. Il réunissait tous les libres penseurs du pays de Saint-François. La plupart étaient des hommes du peuple, contents de s'avancer une fois en pompe dans ces rues où ils passaient si humblement tous les jours : des jeunes gens, pour témoigner que leur nouvelle élévation ne les rendait pas dédaigneux, reconnaissaient d'un clin d'œil quelque parent dans la foule. On remarquait les vieillards à leur air particulièrement crédule. Ils se raidissaient, fiers de proclamer quelque chose, ils ne savaient quoi d'ailleurs. Mais de place en place, parmi ces faces naïves apparaissaient les petits bourgeois renfrognés, têtus, fanatiques qui cimentaient tout cela. De la troupe, s'élevaient des drapeaux, verts, noirs, rouges, brodés d'inscriptions révolutionnaires, et la lumière, les accueillant dans l'azur, semblait fêter leurs couleurs pour elles-mêmes et sans

souci du sens dont on les chargeait. Les hampes portaient les emblèmes maçonniques, ou bien un bonnet phrygien, ou bien une petite figure de la Liberté. Enfin de vieux garibaldiens aux moustaches bouillonnantes marchaient en rangs d'un pas saccadé, avec quelque chose de martial et de suranné.

Tito regardait comme les autres, et cet appareil lui en imposait un peu, comme le rite d'une religion encore indécise. Soudain, il cria, si vivement que sa voisine crut lui avoir marché sur le pied :

— Hou, dit-il, Minichino!

C'était vrai, il avait bien vu. Le bon Minichino, bouffi et béat, avançait dans le cortège et même y tenait un drapeau noir. La surprise de Tito fut si forte qu'il se retira pour en délibérer. Minichino! disait-il tout haut. Le neveu de deux chanoines! Il ne savait que penser et ce nouvel accident ne faisait que combler son incertitude. S'il avait tout disposé, auparavant, pour amener le prince à Pérouse, c'est qu'il se flattait, une fois là, de

faire revenir son maître sur l'aversion qu'il avait pour le jeune homme et d'y décider, par ses manœuvres, le mariage encore pendant. Mais, depuis quelques jours, une autre image plus prestigieuse s'opposait, dans sa propre tête, à celle du prétendant officiel. Il se félicita du calcul obscur qui lui avait fait cacher son arrivée à ce dernier, et lui avait ainsi permis de le surprendre. Pourtant Tito se disait aussi que si le prince regardait le cortège de ses fenêtres, il ne manquerait pas d'y reconnaître Minichino, et il n'avait pas assez abandonné ses anciens projets pour ne pas s'effrayer d'une pareille conjoncture. Cependant, ne sachant que faire, il ne demeurait pas pour cela immobile, et, pendant que les manifestants avançaient lentement par les grandes rues, lui, par des ruelles rapides, il regagnait le palais.

Quand il pénétra sur la pointe des pieds dans l'antique salon. le prince et le chanoine don Jacques étaient penchés curieusement derrière les volets fermés et échangeaient tout

bas quelques paroles. Tito se mit à l'autre fenêtre, il revit le cortège arrêté dans la foule, les étendards oscillant au-dessus des gens et soudain, au milieu des autres, il retrouva Minichino, qui tenait toujours son drapeau noir. Il lui semblait qu'un tel scandale crevait les yeux, il s'attendait à chaque instant à entendre le prince s'écrier. Mais le vieillard ne remuait pas. Seul le chanoine un peu hébété marmonnait de temps en temps quelques mots, en regardant mélancoliquement ces foules perdues pour l'église. La cérémonie se déroulait, on avait dévoilé la pierre et suspendu une couronne au-dessous. Tito s'aperçut que bientôt tout serait fini, et que le prince n'avait rien vu. Alors, tout à coup, il poussa un tel cri que son maître se retourna.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Oh ! là, Excellence ! disait Tito, le doigt tendu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là, dans ce peuple, disait Tito.

— Quoi, dans ce peuple ?...

— Eh bien, Minichino... Minichino, parmi les manifestants, qui tient un drapeau...

Le prince regarda, Tito lui indiquant le coupable.

— Et c'est celui-là, dit le vieillard, indigné, que tu voudrais faire épouser à ta fille ! C'est ce...

— Oh ! je le répudie ! déclara Tito.

— Ne me parle plus de lui, répétait le prince, tandis que le chanoine tournant vers eux ses yeux gris qui semblaient morts, hochait sa tête aux joues mal rasées, à la lèvre inférieure pendante.

Tito endura d'un air soumis et comme s'il les eût méritées, les réprimandes de son maître :

— Heureusement je l'ai vu, se bornait-il à dire, heureusement je l'ai surpris !

Dehors, la cérémonie s'était achevée, et la foule, avant de se disperser, regardait les traits du nouveau saint qu'on venait de lui donner. Sur une palme aiguë, pareille à une arête de poisson, le profil de Ferrer se détachait dans

un médaillon. Plusieurs ignoraient ce qu'il avait fait, mais avec l'admirable fécondité populaire, en croyant se raconter son histoire, ils lui en inventaient déjà une. Tito ressortit : il avançait d'un air digne, jouissant à l'avance de la belle scène qu'il se préparait. Maintenant il voulait voir Minichino. Il arriva sur le Corso : c'était là, le dimanche, que, dans leurs plus beaux atours, les habitants de la petite ville venaient mutuellement s'éblouir. Chaque jeune fille y paraissait, habillée aussi élégamment que possible, tandis que, derrière elle, marchait sa mère, vêtue pauvrement, mais attentive ainsi qu'un chasseur derrière un appât. Ce jour-là, pourtant, comme il faisait déjà froid, il y avait un peu moins de gens dehors et les petits cafés, au contraire, étaient pleins et fumants. Tito arriva, ce fut Minichino qui l'aperçut. La cérémonie terminée, le bon garçon se promenait avec ses camarades : il accourut, faisant déjà fête à Tito. Celui-ci arrêta ces démonstrations et signifia au jeune homme qu'entre eux tout était rompu, de la volonté même du

prince. Minichino, d'abord ne comprit pas. Il n'avait porté ce drapeau que pour le plaisir enfantin de parader, mais à mesure que Tito parlait, il voyait avec désespoir son acte innocent se teindre de couleurs affreuses. Il essaya de répondre, mais il était si désolé qu'il ne sut pas se défendre et il s'en alla, bourré de sanglots, tandis que Tito attendait qu'il eût disparu pour entrer dans un des cafés.

Le paysage, alentour, refroidissait comme une belle arme. Tout y paraissait gravé comme dans du métal ; on voyait au loin les cyprès exacts, les étroits chemins, les maisons éparses, jusqu'aux lignes suprêmes des montagnes qui mordaient le ciel un peu violacé, aigre et pur. Le froid descendait sur Pérouse, sur la place où le jet de la vieille fontaine retombait de biais, où la cathédrale et le palais municipal opposaient l'une à l'autre leurs parois frustes et comme rocheuses. Il gèlerait peut-être la nuit. Cependant, au palais Palmacamini, le vieux prince et le vieux prêtre étaient assis, dans des fauteuils du XVI[e] siècle, devant le

feu qu'ils regardaient. Celui-ci était magnifique et gai, nourri de ces souches de vignes qui détonent en s'embrasant, et couleur d'aurore. Il se développait avec un murmure de gloire et de hâblerie devant ces vieillards.

— Quelle bonne chose que le feu, grommela le chanoine de sa voix grognonne, en étendant vers l'âtre sa main noueuse et pareille aux racines.

Il demeurait là avec la morne importunité des vieillards, toussant, prisant, crachant parmi les plis d'un vaste mouchoir bleu, et mêlant à ces bruits quelques paroles. La saleté s'étendait sur lui comme une lèpre tranquille. Mais le prince ne le regardait ni ne l'écoutait. Il savait bien pourquoi il était de si mauvaise humeur depuis son retour dans l'antique logis. Il s'en avouait enfin la cause, en se dévoilant ses souvenirs. C'était là que trente ans avant, en novembre, il avait passé six semaines dans une réclusion merveilleuse avec une jeune femme qu'il aimait. Elle était mariée à un vieux diplomate français. Il la

revoyait. Elle était blonde de toute sa chair mollement et superbement claire, les yeux pleins d'un éclat doux et voluptueux, les traits nets mais si fins qu'ils se fondaient un peu dans sa blondeur. Son corps était magnifique sans aucun excès, opulent dans des lignes pures, mais son regard, son teint, son sourire faisaient flotter quelque chose de rêveur et de vaporeux sur toute sa beauté charnelle. Tandis que le prêtre allongeait vers le brasier sa grosse jambe guêtrée, le prince songeait qu'elle avait offert au feu son pied nu et que, devant des flammes pareilles, elle lui avait souri, habillée seulement de reflets.

— Isabelle, dit-il tout bas.

Il regrettait d'avoir cédé à Tito, d'être revenu, il avait presque honte de montrer à cette demeure ce qu'il était maintenant et d'y déranger son ancien fantôme. Il avait tellement changé et déchu depuis lors qu'il n'osait pas profiter de tous ses souvenirs, et partagé entre ce qu'il conservait encore de sa jeunesse et toute la vieillesse qui l'avait affligé depuis,

il tombait dans une mélancolie indicible. Le chanoine toussait de plus belle et s'était mis à raconter, avec des pauses et presque des sommeils entre chaque mot, qu'une Madone des environs avait tourné la tête sur son autel et, depuis, faisait des miracles. Le vieux prince Palmacamini ne l'entendait pas. Il avait fermé les yeux, et, défaillant, il s'étonnait qu'un vieillard ne mourût pas de se souvenir.

IX

LE JEUNE HOMME ET LA STATUE

Horace, à Rome, était triste. Le *scirocco* soufflait et l'étreinte de ce vent moite et funeste lui ôtait tout entrain et toute vigueur. Parfois il pleuvait et Rome n'avait plus l'air que d'une grande ruine qu'il était incongru d'habiter encore. Le jeune homme, après tous ses rêves, se retrouvait plus découragé et plus solitaire. Tandis qu'il lui semblait que brillaient au loin des multitudes de femmes insignes, il n'en apercevait autour de lui que de vulgaires et de laides. Il voyait, dans la maison d'en face, la morne jeune fille qu'il avait aperçue un matin, traîner toute la journée, à peine

habillée, d'une chambre à l'autre, ou passer des heures à se peigner. Par moments il se rappelait ce que le vieux prince Palmacamini lui avait dit sur les droits de sa jeunesse, mais en comparant cela à l'isolement où il se trouvait, il se persuadait qu'il devait être bien maladroit et bien ridicule, pour n'avoir rien su obtenir. D'ailleurs il eût été fort en peine d'expliquer tout ce qu'il voulait : le mot d'amour lui servait à donner un centre à ses rèves, mais à la fin ce mot même le fatiguait et il ne savait plus où se prendre. Alors il allait voir la statue. Il la retrouvait debout, et elle semblait commander l'espace qui était devant elle, comme si, de tout son corps, eût émané quelque chose de pareil à un regard. Ce qu'elle exprimait de voluptueux se tempérait dans le marbre et y devenait solitaire et solennel. Immobile, elle semblait hors du temps et de ses hasards. Parfois Horace tournait autour d'elle, et tandis que le jeu des ombres la renouvelait et que la richesse de ses formes apparaissait avec une magnifique

douceur, c'était elle qui, sous les yeux du jeune homme, avait l'air de remuer. Alentour les bustes romains offraient leur visage : on voyait la belle figure froide et secrète d'Auguste, Tibère soupçonneux en qui la beauté d'Auguste se contractait et se desséchait, l'ignoble Vitellius, et la lourde cruauté d'Antinoüs et les traits forcés de l'empereur Galba. Vespasien montrait sa tête carrée près de la face juste et claire de son fils. Adrien souriait de son air subtil et un peu trouble, tandis que Caracalla grimaçait en face de Néron poupin et bouffi. Mais tous ces visages avaient quelque chose d'accidentel auprès du beau torse hellénique, impersonnel et sans âge, qui les dominait de son prestige tranquille. Alors, derrière la statue, Horace voyait apparaître cette Grèce antique, éclatante et petite, qu'aucune fumée ne nous voile, avec ses exploits partout dessinés, ses athlètes sveltes, ses sages familiers, ses cités précieuses, et le rire des sens hardi et rayonnant : il voyait les sommets fréquentés par le vent, les rivages

blanchissants, les bergers parmi les chèvres et les marins parmi les dauphins, et, sur tout cela, des Dieux rapides et passionnés, entraînant les hommes à vivre : il lui semblait que s'il avait vécu dans ces temps plus nus et plus francs, tous ses instincts l'auraient conduit à des joies ou à des hauts faits, et, jeune, il regrettait de n'avoir pas trouvé place dans cette histoire qui commençait par un jeune homme, Achille, et finissait par un jeune homme, Alexandre.

Alors, pendant qu'il regardait la statue, c'était comme si elle lui avait parlé. Elle lui disait :

« Je te sens autour de moi et je ne sais qui tu es ni d'où tu viens, mais il suffit que tu sois jeune pour que tu sois dans ma dépendance. Que t'a-t-on appris ? On enseigne aux enfants tant de choses qui ne leur annoncent rien de la vie qu'ils vont rencontrer, qu'ils ressemblent à un voyageur qui s'est mis en marche et qu'on n'a pas averti qu'il va se

trouver au bord de la mer. Etonné qu'on ne l'ait point prévenu, il regarde, ébloui, l'agitation des flots et se demande sur quel navire il continuera son voyage. Maintenant c'est à moi de te parler après tous tes maîtres. Regarde-moi : je ne mens pas, je suis nue. Pourquoi me craindrais-tu ? »

Il lui répondait :

« Oh ! vous m'attirez et cependant je m'arrête devant vous comme si j'avais peur, en vous saisissant, de perdre tous les rêves qui vous entourent. Il est vrai qu'on m'a appris bien des choses qui m'embarrassent, sans répondre aux demandes que je sens en moi. Il me semble parfois que, de tout ce qu'on m'a dit, rien n'a su vraiment parler à mon âme. Pourtant je me rappelle les yeux bleus du vieux curé qui m'a instruit le premier, quand il me recommandait de rester toujours un bon chrétien : il est vrai que je sens en moi des désirs qu'alors je ne pouvais soupçonner, mais, quoi qu'il arrive, je ne voudrais jamais rien faire qui déplût à ces yeux-là. Je me rap-

pelle les récits de mon grand-oncle, le colonel d'Idrifonds, quand, près du feu, il me racontait les guerres qu'il avait faites, et la dernière d'entre elles, celle où nous fûmes vaincus. Il me disait tout ce qu'on avait alors accompli, supporté, risqué, sans pourtant garder aucune espérance. Il pleuvait, il neigeait, mais sur cette fange et cette ruine, l'honneur viril demeurait debout, et quand j'y pense, cela est si beau que tout le reste me paraît honteux et vil. Mais il me semble aussi que le monde entier est en vous et que vous seule existez. Je ne sais que croire. J'ai envie d'être un homme et j'ai envie d'être à vous. J'ai envie d'avoir des forces sans nombre pour d'innombrables travaux et je brûle d'avoir les mêmes forces pour vous les apporter toutes. Je m'aperçois à présent que je contiens beaucoup de choses, mais bien loin que je m'en sente plus vigoureux, il me semble que, dans le combat qu'elles se livrent, je n'existe plus. Est-il donc cruel de grandir ? J'avais hâte d'être un homme, dans l'avidité des richesses que j'allais saisir, et ce

que je sens maintenant, c'est qu'au sortir de mon enfance, il me va falloir d'abord être ingrat pour tout ce qui me l'a rendue douce. Je voudrais tout prendre, mais sans rien abandonner. »

Alors elle :

« Enfant, si l'on t'a appris tant de choses, peut-être connais-tu quelques histoires assez fameuses ? Peut-être t'aura-t-on parlé d'Hélène pour qui des peuples se combattirent pendant dix années ? Elle était reine de Sparte, parce qu'elle avait épousé Ménélas, mais reine de Troie, et de tout lieu où elle paraissait, parce qu'elle était belle. Peut-être t'aura-t-on parlé de Calypso, qui retint Ulysse loin de son pays ou de Pénélope, pour qui il y voulut revenir, de Roxane, qu'Alexandre aima, de Didon qui s'immola pour Énée, et de cette Cléopâtre dont l'étreinte était préférable aux empires ? Tu as reçu indifféremment toutes ces histoires dans ton esprit d'enfant, mais maintenant tu peux les vivifier avec ton sang d'homme. Tu verras que partout la femme est

présente et que les héros mêmes n'ont pas vécu séparés d'elle. Elle se mêle à leurs travaux et sans cesse ils sont sur le point de la préférer à eux tous.

« Qu'attends-tu ? Viens. Tu dis que tu ne te connais plus, c'est que tu prends feu. La branche aussi croit s'évanouir dans le brasier, quand elle s'enflamme. Et pourtant, quand a-t-elle été si splendide qu'à ce moment-là ? Tu n'étais qu'une petite âme claire pareille à une chambre garnie de bouquets. Maintenant toute la vie est descendue en toi, et les plus belles puissances du monde se disputent ton âme comme si c'était l'unique trésor, petit éphémère. Ta mère ne sait pas cela. Elle te parle toujours ainsi qu'autrefois et croit que sa caresse innocente fait encore tout le tour de son enfant. Moi seule je sais que tu es devenu un inconnu parmi ceux qui t'environnent. Je sais que tu souffres du matin, de midi, du soir, et que toutes tes sensations restent jetées en toi, à la fois riches et incomplètes, comme les robes superbes d'un corps absent. »

Alors lui :

« C'est vrai, tu le sais ! Je m'élance seul dans la campagne, je laisse les chemins, je ne cherche plus que les petits sentiers. Avant je m'attablais au monde avec un immense appétit d'enfant. Maintenant une avidité plus trouble et plus dédaigneuse me tourmente. Je respire les fleurs en leur volant leur parfum pour ne pas penser à elles. Il me semble que je suis riche, mais quelle richesse est-ce là ? d'avoir pleuré en secret, de s'être senti sauvage et tendre. A force d'avoir regardé les soleils couchants, je crois que je suis devenu comme eux. Tu sais qu'on y voit des villes, des ports, des batailles, des montagnes roses chargées de palais, et pourtant tout cela n'est rien. Mon âme aussi ressemble à un monde de nuages. Elle a la même vaporeuse magnificence et la même inanité. Elle rêve tou sans rien faire ; et quand je me retrouve seul, et que je tends les bras une fois de plus je ne sais même pas ce que je veux et si c'est la sève d'un exploit ou celle d'une caresse

qui monte jusqu'à mes mains inutiles. »

Alors elle :

« Je te connais. Tu es Adonis. Adonis marchait ainsi dans le Liban. Il chassait des monstres farouches dans des forêts parfumées. Mais tandis qu'il croyait les poursuivre, ce n'était pas eux qu'il cherchait, c'était la déesse où sa force s'apaisait enfin comme dans un golfe de roses. Je vois bien qu'il n'y a pas de monstres dans les pays où tu vis. Moi, tu m'y trouveras encore. Comme tu m'appartiens ! »

Lui :

« C'est donc bien t'appartenir que de ressentir tant d'élans contraires ? C'est donc bien n'être qu'à toi que de se tenir ainsi disputé ? Pourtant je voudrais presque te résister. Oh ! tu as raison : maintenant seulement je comprends ce qu'on m'a appris. Ce qu'on a peint sur ma mémoire s'anime. Je me souviens d'une dictée que l'abbé me faisait faire, un jour, quand j'avais dix ans. Alors je ne pensais qu'à regarder le jardin, où j'aurais voulu

courir, et qui remplissait la fenêtre ouverte de sa masse et de sa splendeur d'émail. Mais à présent je me rappelle ce qu'on me dictait. Hercule, à la fin de l'enfance, vit deux femmes venir à lui, dont la première, habillée avec faste et le visage riant, lui montrait un chemin facile et fleuri ; la seconde, belle mais sévère, ne lui indiquait qu'un sentier ardu ; c'est elle qu'il suivit pourtant, car elle était la Vertu et l'autre le Vice. Faut-il donc choisir ? Le Vice, est-ce toi ? je ne puis le croire. Ce qui m'emporte vers toi est si généreux !

Elle :

« Hercule demeura longtemps chez Omphale et quand ils étaient seuls dans leurs jardins paresseux, le souvenir de ses travaux gisait aussi dédaigné que la massue et la peau du lion. Que serait le héros qui n'aurait étouffé que des monstres ou des brigands ? Eût-il parcouru la terre, il ressemblerait à un homme qui, visitant les hameaux d'un pays, en négligerait la plus belle ville. Louable et grossier, il n'aurait fait qu'exercer sa force.

Tous les combats ne sont qu'une image de la seule lutte véritable, celle qu'on livre avec moi ; elle ne se termine point par l'avantage puéril de l'un des deux combattants, puisque tous deux se mêlent assez pour ne plus exister distinctement l'un de l'autre. Petit mortel passager, apprends que les seuls hommes vraiment brutaux sont ceux qui ne savent pas s'ennoblir par leur plaisir. La volupté véritable conduit aux arts qui la continuent et aux pensées qui la dominent. Les voluptueux touchent dans leur plaisir la racine de toutes les choses et quand ils s'étendent, le soir, sur leurs terrasses, épuisés mais vibrants encore comme des instruments qui ont chanté, ils sentent mieux que les astronomes arriver jusqu'à eux la vie palpitante des premiers astres. »

Le temps passait, l'ombre venait et la statue était devant lui toujours inépuisable, comme si elle avait tiré un suc mystérieux de toutes les heures. A la fin il semblait au jeune homme qu'elle ne daignait plus lui parler mais qu'elle

chantait tout bas et pour elle-même. Elle se célébrait, assurant qu'elle était la seule déesse dont le culte demeurât constant : elle disait que tout tenait en elle, même les courbes et les lignes des pays, et que celui qui caresse un beau corps sent passer sous sa main les mouvements de la mer et le dessin des collines ; et elle parlait de fêtes sans nom, d'orgies en Asie, dans d'énormes jardins suffocants, où des tigres marchaient en écrasant des plantes trop odorantes.

Alors Horace sentait combien elle était redoutable et il avait presque peur. Poussé hors de son enfance, il se rappelait déjà comme tout y était net et distinct : le mal et le bien s'y opposaient, pareils à deux tableaux qui se font pendant. Au lieu qu'il voyait devant lui, maintenant, un monde ardent et douteux, où les sentiments les plus nobles s'alliaient peut-être aux plus vils comme des métaux dans la fournaise. Sur le point d'entrer dans le monde de la pourpre, il regrettait celui de la blancheur. Puis l'excès même de ses désirs le dé-

courageait d'essayer de les satisfaire. Il devinait bien, malgré sa naïveté, ce qu'aurait dû avoir de peu commun l'amour qui l'eût contenté. Il n'eût pas voulu d'une ignoble révélation, et il éprouvait déjà que de trop grands besoins nous empêchent de rien prendre. Alors, sans qu'il sût jamais par quel accident, ses désirs immenses devenaient d'immenses dégoûts, la profusion de ses sentiments se résolvait en néant, et s'il avait été jusqu'au bout de sa sincérité, il aurait pleuré. Pourtant cette statue lui demeurait chère : un jour, comme pour l'honorer et la réjouir par un hommage, il lui apporta des fleurs qu'il posa près d'elle. Mais elle était si belle qu'elle rendait le reste inutile. Le bouquet à ses genoux avait quelque chose de trop éphémère. Horace l'ôta.

Cependant, pour avoir un prétexte à venir rêver en la contemplant, il avait commencé à dessiner mais ne voulant point, par une mauvaise copie, se gâter l'image qu'il garderait d'elle, il s'appliquait avec indifférence à repro-

duire la grimace convulsive de Caracalla. Pendant qu'il travaillait là, Emerenziana et sa fille, rendues plus libres par l'absence du prince et de Tito, prirent peu à peu l'habitude de venir coudre dans cette grande salle. Candida les rejoignait. Lisa tâchait languissamment de garnir un chapeau, sur lequel elle posait, sans jamais arriver à trouver sa vraie place, un atroce oiseau jaune et rouge aux ailes ouvertes. Privée de l'aide de Gina, elle se rebutait bientôt et tandis qu'elle repoussait les ciseaux, les rubans et les vieilles plumes, l'affreux volatile, dans sa laideur encore menaçante, restait sur la table les pattes en l'air. Alors, lasse, elle se rapprochait de Candida et d'Emerenziana. Les deux bonnes vieilles se débitaient mille histoires et ainsi, bavardant très bas d'un air effaré, tout innocentes qu'elles étaient, elles avaient l'air de deux sorcières. Horace s'approchait d'elles et comme un enfant élevé par des femmes, il se trouvait encore prêt à les écouter et à les comprendre. Candida racontait sa vie dont certains événements étaient

mêlés à l'histoire. Elle était de Viterbe et disait comment, lorsqu'elle était jeune, les troupes françaises y étaient venues tenir garnison. D'abord ces soldats étrangers avaient inspiré la terreur. Le soir, à cinq heures, quand on les lâchait, ils couraient après les femmes ; elles, alors, s'enfermaient dans les maisons, et, déçus, ils erraient comme des loups, dans les ruelles désertes de la petite ville antique, délabrée et pierreuse. Puis, de part et d'autre, on s'était humanisé. Le peuple s'était pris à aimer les Français, parce qu'ils faisaient rendre une bonne justice et qu'ils dépensaient de l'argent. Les femmes avaient dû devenir fort traitables avec eux, car, à la fin, quand ils avaient quitté l'Italie pour revenir combattre en France, tandis que ces troupes superbes défilaient et que les soldats, repris par l'impassibilité militaire, ne reconnaissaient déjà plus celles qu'ils laissaient, elles, pendues à leur cou, les voyant si beaux, criaient en pleurant : « Ils seront vainqueurs ! Ils reviendront ! »

Et Horace pensait à son oncle qui était

parti ainsi pour aller mourir à Saint-Privat.

Ou bien Candida parlait de faits plus récents. Elle avait cette défiance instinctive qui porte les pauvres gens à croire que rien de ce qu'ils ignorent n'est simple, et qui leur fait multiplier les lettres bizarres dans les mots dont ils ne savent pas l'orthographe. De même, sous le moindre événement, elle supposait à plaisir les intrigues les plus tortueuses, sûre que, quoi qu'elle inventât, elle n'égalerait jamais l'enchevêtrement réel des faits. Horace ayant un jour nommé avec admiration Léon XIII, dont il avait entendu Mgr de Billermilly faire l'éloge tant de fois, Candida soupira comme quelqu'un qui en sait long.

— Ah le pauvre ! murmura-t-elle.

— Pourquoi, le pauvre ?

— Parce qu'ils l'ont empoisonné !

— Qui ? ils ? demanda Horace, naïvement surpris.

— Eh, fit Candida, les cardinaux !

— Mais pourquoi ?

— Il était trop bon, repartit la vieille femme

en branlant la tête, et Horace s'aperçut alors qu'elle n'avait pas la moindre raison de soupçonner un tel crime et que, si elle parlait ainsi, c'était uniquement pour prendre ses précautions contre l'obscurité des événements, et pour ne pas avoir la simplicité d'admettre qu'un vieillard de quatre-vingt-treize ans fût mort d'une façon naturelle.

— Mais enfin, poursuivit-il, un peu taquin, pourquoi ont-ils attendu si longtemps, pour l'empoisonner ?

— Est-ce que je le sais, moi, pauvre femme, lui répondit-elle ? Eh, ils ont voulu attendre qu'il fût affaibli par l'âge !

Et elle regardait le jeune homme de ses petits yeux fatigués, tandis que sur ses traits la naïveté, la malice, la bonhomie se mélangeaient d'une manière charmante. Ou bien elle racontait l'enterrement du roi Humbert, après qu'on l'avait assassiné. Alors elle parlait bas, tout devenait ténébreux, et Horace admirait avec quelle violence l'imagination populaire sait colorier des événements gri-

sâtres. Donc les anarchistes avaient affiché qu'ils empêcheraient la cérémonie auguste et qu'ils jetteraient le cercueil royal au Tibre. On avait déchiré ces affiches. Mais des soldats étaient massés partout, l'angoisse régnait. Je le sais, assurait-elle avec cette autorité des petites gens, qui, pour peu qu'ils aient approché d'un événement, s'en donnent comme les témoins irrécusables. J'étais là, je logeais alors sur le Corso, au-dessus d'Aragno. Elle avait donc vu le cortège funèbre avancer. Mais quand le cercueil était arrivé devant sa maison et qu'on avait aperçu derrière lui, pâles, les personnages royaux, alors des malandrins ayant semé dans la foule des traînées de poudre, et y ayant mis le feu, ces détonations avaient épouvanté les spectateurs, troublé les soldats, et dans ce moment d'émoi, tandis que s'arrêtait le char menacé, on avait vu le Prince de Monténégro se jeter devant le roi en dégainant à demi son grand sabre courbe. Et Candida, la tête en avant, ses petits yeux clignotants, refaisait le geste de défi d'un air théâtral.

Emerenziana, plus humble, ne connaissait rien des choses publiques, et se bornait à recevoir avec une crédulité effarée les récits déjà prodigieux de Candida, qu'elle transformerait encore. Car, si son mari lisait le journal et jouissait ainsi du droit moderne de dire des sottises sur tous les sujets, elle ne savait pas lire, de sorte qu'elle restait ignorante, d'une ignorance à demi sacrée qu'on n'aurait pas pu lui ôter sans lui arracher en même temps sa sagesse. L'histoire qu'elle racontait était toute privée, et avait ce caractère à la fois compliqué et minuscule qui fait si bien sentir combien les plus grandes mésaventures des pauvres gens tiennent peu de place dans le monde. C'était l'histoire des mille francs. Il s'agissait d'un prêt qu'elle et Tito avaient consenti autrefois à une nourrice, veuve d'un vigneron, et pour en amasser la somme, non seulement ils avaient réuni leurs économies, mais encore elle avait vendu les petits bijoux d'or qu'elle tenait de sa grand'mère. Des bijoux si beaux ! Depuis la nourrice était morte, mais

ses fils, qui gagnaient bien leur vie, refusaient d'acquitter sa dette. Une conduite si basse indignait Emerenziana. Elle frémissait, elle avait la fièvre, puis s'apaisait peu à peu, et soupirait humblement, pendant que Lisa rêvait une fois de plus à ces bijoux vendus qui auraient dû lui revenir.

Candida recommençait à parler. Elle ne trouvait pas de locataire au petit appartement qui avoisinait la chambre d'Horace et alors, pour se consoler, évoquait tous ceux qu'il avait eus jusque-là. Cela composait une suite où paraissaient tous les caractères et toutes les nations. Il y avait eu l'Anglais qui achetait comme anciens les objets les plus modernes, la vieille dame française, aigrelette et hypocrite, un sénateur italien. Elle avait même hébergé un prince russe, que, du reste, elle n'avait pas connu pour tel pendant son séjour, car il lui avait donné un faux nom, et elle n'avait découvert sa supercherie qu'après son départ. Mais elle s'était bien doutée dès l'abord que c'était un personnage important, rien qu'à le

voir, disait-elle, endosser, tous les soirs, l'habit à queue d'hirondelle pour aller dîner chez des seigneurs. Il lui avait promis de revenir, et elle eût souhaité son retour, n'était qu'elle avait pensé que, puisqu'il se cachait, il pourrait bien être dépisté par les anarchistes de son pays, qui viendraient mettre une bombe sur le palier, quand il logerait chez elle.

— Pensez-vous, disait-elle avec effroi, il paraît que leurs bombes, c'est comme des boites à sardines ! Et alors, moi surtout, qui y vois si mal, le soir, en rentrant de l'église, j'envoie le pied dedans et poum ! Adieu le palais Palmacamini ! Non, non ! il me plaisait beaucoup ! C'était un gentilhomme ! Mais s'il m'écrit pour revenir, je lui dis que c'est loué !

Il y avait encore le couple qui avait voulu s'installer dans l'appartement, mais dont Candida avait flairé qu'ils n'étaient pas mariés.

— Ils trouvaient tout bien, ils ne faisaient aucune critique, ce n'est pas naturel ! Je demandais toujours à l'homme : « Mais, vous

êtes mariés ? » Il me répondait : « Oui ! oui ! » A la fin il m'a dit : « Faut-il montrer l'acte de mariage ? » J'ai répondu : « Et pourquoi pas ? Ne savez-vous pas que si vous n'êtes pas époux et que je déshonore la maison Cotoni en vous hébergeant, mon mari me jettera par la fenêtre ! »

Elle n'était pas fâchée, en face d'Emerenziana qui pouvait se prévaloir de Tito, d'exalter un peu M. Cotoni, quoique toutes deux, au fond, sussent à quoi s'en tenir sur la nullité de leurs maris respectifs. Mais tous ces fantômes qu'elle suscitait ne peuplaient pas l'appartement vide et ne valaient pas un locataire. Elle soupirait.

— Vous verrez, reprenait Horace, que demain il vous vient quelqu'un. Et plaisantant : que voulez-vous ? Un officier ?

— Non, ils n'ont pas d'argent !

— Un juge ?

— Eh !

— Un député ?

— Plût à Dieu !

Alors Horace, outrant la plaisanterie :

— Un cardinal ?

— Voyons ! voyons ! répondait-elle. Et ouvrant les mains, comme pour attester la modestie de ses vœux : « Un monsignore ! » disait-elle, « un monsignore ! »

Alors Horace riait, mais il n'était déjà plus tout entier dans cette gaieté puérile et il n'y avait cédé que parce qu'il s'était un moment oublié soi-même. Ces rires tombaient de lui comme les derniers grelots de son enfance. La statue assistait à tous ces propos.

X

C'EST UNE BARONNE !

— Cette fois-ci, madame Candida, dit Horace, je fais une prière à votre intention, et, pour le coup, vous louez l'appartement.

Candida fit un geste d'incrédulité. « Bah ! dit-elle. » Mais elle regardait Horace et l'admirait. Quoiqu'il fût à peine huit heures du matin, il avait déjà revêtu l'habit à queue d'hirondelle, tout comme le prince russe, afin de se rendre à la messe jubilaire qu'on allait célébrer à Saint-Pierre et pour laquelle le prince Palmacamini, de Pérouse, avait eu la gracieuseté de lui faire tenir une invitation. Il sortit du palais. Pendant qu'une voiture l'em-

portait, il regardait Rome, morne et sourde ce jour-là sous des nuages couleur d'étain. Le Palais de Justice étalait son énorme masse indigeste à côté de laquelle le fort Saint-Ange ne semblait plus qu'un tambour d'enfant. A mesure qu'on approchait du Vatican, les voitures devenaient plus nombreuses et bientôt celle d'Horace dut prendre la file et aller au pas. Les façades étaient parées d'étoffes et de guirlandes et, au milieu d'elles, un cercle anticlérical avait aussi pavoisé, par contrariété et par bravade. Ayant traversé la place où les deux grands jets d'eau abandonnaient au vent leur poussière humide, le fiacre d'Horace roulait le long de Saint-Pierre, au bas de la muraille colossale qui, avec son appareil classique et ses niches vides, ressemble à un énorme décor plutôt qu'à un monument véritable. Horace descendit devant une petite porte. Après avoir suivi de longs escaliers, il parvint à la tribune où il devait être admis. Placé sur un des côtés de l'abside, grande à elle seule comme une église, il voyait

au fond, à gauche, le trône papal, et à droite, sous son baldaquin gigantesque, l'autel au delà duquel il apercevait de biais la foule qui emplissait les nefs de Saint-Pierre; mais l'édifice, ainsi peuplé, bourdonnait à peine comme un coquillage. Horace pouvait considérer en face de lui, dans les deux tribunes correspondantes, les personnages royaux, les ambassadeurs extraordinaires, les chevaliers de Malte au torse écarlate, ou bien en bas, dans le vaste espace réservé aux ecclésiastiques, il regardait les groupes se placer l'un à côté de l'autre, violets, rouges ou d'un blanc ivoirin, et toutes ces couleurs solides, que seul le noir de certaines soutanes trouait par endroits, se conciliaient d'une façon si sobre et si puissante que le jeune homme croyait voir une fresque se composer sous ses yeux. Bientôt tous les évêques furent là, si nombreux qu'ils ne faisaient plus qu'une foule, mais ils enveloppaient le noyau précieux de l'église, le petit collège des cardinaux. La tribune d'Horace était pleine. Il ne restait plus de place nulle

part, mais l'édifice semblait à peine s'apercevoir de la multitude qu'il engloutissait dans ses flancs, et au-dessus des spectateurs innombrables, il suspendait ses voûtes immenses, indifférentes, où, dans une lumière sans couleur, flottait le rêve idéal de l'architecture.

Soudain les orgues tonnèrent, les trompettes d'argent résonnèrent avec une pureté presque déchirante, Horace vit au loin la foule noire se couvrir de taches d'écume qui étaient les mouchoirs qu'on agitait. Le Pape arrivait. Bientôt on aperçut la *sedia* qui avançait en cahotant au-dessus des têtes. Elle s'approcha, et le Pontife, précédé de ses soldats surannés, en descendit et gagna son trône. Comme Tante Emilie serait contente ! se dit le jeune homme que ces pompes ravissaient. L'office se déroulait avec lenteur, fastueux et temporel ainsi qu'une cérémonie impériale. Sur les gradins du trône étaient assis les généraux des ordres, dans leur rude austérité monacale, et contrastant avec eux, des patriarches d'Orient, enveloppés de soie à ramages. Parmi ceux-ci, il en

était un qu'Horace admirait surtout. Très vieux et tout surdoré, des pieds à la tête, il semblait que la raideur de sa robe dût suffire à le tenir droit. Il répandait sur sa poitrine une grande barbe blanche un peu jaunissante. Horace regardait aussi le Pape et les cardinaux. On a souvent comparé Pie X à un saint curé de campagne et le jeune homme retrouvait, en effet, sur les traits de sa figure carrée, les signes de plus d'un sentiment rustique. Des Italiens, à côté d'Horace, se nommaient les principaux personnages de l'Eglise avec une curiosité familière et pleine d'aisance, et profitant de ces renseignements, il distinguait tour à tour la tête fluette du secrétaire d'Etat, le fier visage du cardinal Maffi, le court et trapu cardinal Vivès hérissé de barbe et la belle figure, pleine à la fois de noblesse et de ressources, de l'Eminentissime Rampolla. Par moments, pour dire un mot à quelques amis et voir si tout allait bien, un beau prélat paraissait dans la porte de la tribune, élégant, obèse, soigné, le visage rose, avec l'air aimable

de l'homme de cour, et parmi les invités en noir, il faisait une grosse tache délicate, cramoisie et tendre.

Soudain, ayant tourné les yeux, Horace aperçut non loin de lui, abîmés dans une piété factice et rivalisant entre eux pour ne pas lever la tête, les trois Français de la pension Saint-Joseph, le père, la mère et la fille. Ils affectaient la dévotion la moins en rapport avec ces spectacles. Tante Emilie ferait comme eux, pensa le jeune homme. Cependant la messe avançait. Il s'amusait de voir le baiser de paix circuler parmi les évêques. Des évêques français se le transmettaient d'un air onctueux, en se touchant à peine la joue. Etant tombé de là chez des évêques d'Orient, barbus et basanés, il y prit tant de chaleur qu'il devint une véritable embrassade, mais qui se cassa net devant le signe de tête tout sec d'un évêque anglais. Les cardinaux, cependant, avaient leurs cérémonies particulières, plus exquises et plus complaisantes. Ils se faisaient des révérences comptées, s'encensaient l'un l'autre, et se sa-

luaient comme des princes. Certains, très vieux, desséchés, enveloppés dans la soie et les dentelles, ressemblaient à la fois à des momies et à des poupées. Mais dans tous leurs gestes, tandis qu'ils penchaient la tête pour recevoir leur mitre de leurs caudataires ou qu'ils l'enlevaient eux-mêmes, pendant qu'ils se levaient, s'agenouillaient, s'asseyaient, ils gardaient une lenteur si calculée que le jeune homme pensa d'abord qu'il devait être insupportable de se comporter ainsi. Puis il réfléchit que c'est sans doute en portant tant de mesure dans les actes les plus négligeables, qu'on se dompte et qu'on se domine assez pour être capable, le cas échéant, de tout ressentir sans rien laisser voir.

La cérémonie achevée, comme Horace s'en allait, il passa devant la famille française et, la mère l'ayant regardé, il dut saluer.

— Ainsi, Monsieur, dit-elle en lui répondant, vous avez quitté la pension Saint-Joseph?

— Je comprends ça, s'écria la fille d'un ton rogue, on y est si mal!

— Il est vrai que la cuisine..., reprit le père qui semblait le plus timide des trois... Mais, n'est-ce pas, où aller, surtout quand on ne sait pas l'italien?...

Il suffisait de les regarder et de les entendre un instant pour sentir qu'ils étaient aussi étrangers que le premier jour au pays qu'ils étaient venus voir et, n'y ayant pas trempé, ils ressemblaient à ces baigneurs ridicules qui errent le long d'une plage sans même oser plonger leur pied dans la vague.

La mère considérait Horace avec méfiance comme si elle eût soupçonné qu'il avait, pour vivre agréablement à Rome, des secrets qu'il ne voulait pas céder. Elle lui demanda en affectant un air d'incrédulité s'il était vraiment possible de fréquenter les restaurants italiens et sut insister si bien, qu'Horace, encore maladroit et sachant mal se défendre, leur livra l'adresse de la *Concordia* et finit même par l'écrire sur le carnet du père. Puis il les quitta et déjeuna près de Saint-Pierre. Après quoi, il revint au palais Palmacamini, plein d'ennui,

pensant qu'il devrait bientôt retourner en France et triste de n'en être pas plus fâché. L'après-midi était sans couleur, le ciel lâche et vague. Quand il eut nonchalamment monté l'escalier et qu'on lui ouvrit la porte, il vit, dans le vestibule un peu obscur, Candida affairée qui l'accueillit en levant les bras.

— C'est loué, dit-elle, c'est loué ! Votre prière m'a porté bonheur !

Et Horace pensa qu'il avait oublié de la faire.

— Ah, répondit-il sans curiosité.

— Oui, reprit-elle avec ses gestes courts qui lui donnaient toujours l'air de plumer une volaille. Une baronne ! c'est une baronne. Son mari est Milanais : Ils habitent à la campagne près de Brescia ! Elle est ici pour un procès, pour partager un héritage. Une belle dame ! Voilà ses bagages ! Elle va venir !

Horace ne fut ému en rien par cette assurance, n'ayant plus aucune foi dans les jugements de Candida sur la beauté. Cependant

il regarda les bagages. C'étaient deux malles d'un assez bon genre, portant sur le côté les lettres T. A.

Candida, tandis qu'Adalgisa époussetait en hâte l'appartement, parlait toujours, bâtissant tout le roman de l'inconnue sur le peu qu'elle savait d'elle.

— Oui, elle est venue! Eh ! Son mari sera un sauvage, de ces hommes qui ne savent pas arranger les choses. Alors c'est elle qui s'en occupe... Oh ! c'est une vraie dame! Si bien élevée, si courtoise !

Horace allait s'engager dans le corridor, pour arriver à sa chambre.

Tout ce qu'il retenait de cette arrivée, c'était que quelqu'un de nouveau troublerait les habitudes déjà douces qu'il avait prises dans cette maison.

Soudain la sonnette retentit.

— C'est elle, dit Candida effarée.

Et, ouvrant la porte et s'inclinant :

— Madame la baronne, dit-elle.

Horace était toujours en habit, sous son par-

dessus léger. Il recula un peu, gêné d'être là. L'inconnue, en entrant, leva instinctivement les yeux vers lui. Il la vit. Son cœur battit.

Elle était belle.

XI

HORACE HEUREUX

Il alla dans sa chambre et s'y enferma pour se le redire. C'était pour lui comme une acquisition subite, comme s'il fût devenu riche tout d'un coup : elle était belle, plutôt grande, le corps jeune et plein, elle avait des yeux chauds, des cheveux châtains, une bouche un peu renflée, le visage pâle et tranquille ; Horace, en pensant à elle, se vit soudain soi-même, dans la glace, et regardant sa figure animée et éclatante, se demanda avec angoisse s'il pouvait plaire. Il lui semblait que pour y prétendre, il eût fallu être d'un physique sans défaut. Il se souvenait qu'à seize ans, les femmes lui paraissaient tellement au-dessus de ceux qui les

aiment, qu'il ne pouvait comprendre par quelle condescendance elles daignent faire parfois le bonheur de l'un d'entre eux. Alors, l'été, ayant entendu parler d'un jeune homme réputé pour ses succès auprès d'elles, qu'il devait rencontrer chez le marquis de Cellurier, l'adolescent s'était imaginé qu'il allait voir quelqu'un d'incomparable. Quand il connut ce vainqueur, il fut à la fois heureux et déçu. Heureux parce que le trouvant assez ordinaire, et même un peu grossier, il s'était dit qu'il n'était donc pas si difficile de plaire aux femmes, puisque celui-là y parvenait aisément : déçu, parce qu'il avait bien senti que tout cela n'était pas si rare qui l'avait rêvé. Mais, bien loin de penser à ranimer de tels souvenirs, il se sentait maintenant exalté, plein d'une fièvre heureuse ; ne trouvant rien de mieux à faire, il se mit devant sa table, pour écrire à sa tante et à sa mère : « Si vous saviez, ma chère maman, comme la solennité de ce matin a été imposante ! Mais comme j'en aurais mieux joui avec vous ! Je vous aime tant, ma chère maman... »

Il s'arrêta, avec le sentiment brusque et subtil qu'il faisait quelque chose de mal, qu'il était en train de mentir à sa mère. « Pourtant, c'est vrai, je l'aime », se dit-il étonné. Cependant il cessa d'écrire et il sortit. Il se promena au hasard dans Rome, et, pendant qu'il allait, il pensait seulement à revenir à la maison, dans l'espoir qu'il reverrait l'étrangère. Puis il s'avisa qu'il aurait été importun d'entrer ainsi et de ressortir sans cesse. Il le fit pourtant deux fois, sans rencontrer personne dans le corridor. Le soir, il s'en alla dîner chez Checco. Ce qu'il aperçut d'abord, en pénétrant dans le restaurant, ce furent les trois Français du matin, boudeurs et isolés à une petite table, et Horace constata ainsi qu'ils n'avaient pas différé à profiter de son renseignement. Seulement, au lieu de suivre l'usage du pays en choisissant sur la carte le plat qui leur faisait envie, ils s'obstinaient, entêtés dans leurs coutumes d'ailleurs, à vouloir dîner à prix fixe : il avait donc fallu retrouver un vieux menu qu'on leur avait présenté et tandis qu'Horace

les observait à leur insu, ils parlementaient avec Checco, qui leur opposait une patience angélique.

— Alors, ce dîner-là, ça coûte trois francs, n'est-ce pas ?

— Si, trois francs, répondait Checco en français.

— Et en commandant pour deux, il y en aura assez pour trois ?

— Si, assez !

Checco les quitta enfin, et ayant aperçu Horace, vint à lui, en levant discrètement les yeux au ciel.

— Et vous, Monsieur le comte, que voulez-vous ?

— Oh, dit Horace, tout ! J'ai soif, j'ai faim.

Pourtant il ne se sentait pas un grossier appétit. Il aurait voulu faire un repas à la fois délicieux et léger, boire des vins parfumés, manger des fruits qui eussent baisé ses lèvres

— Voulez-vous, proposa Checco de l'air le plus alléchant, une belle sole avec des courgettes frites ?

— Non, dit Horace.

— Non ? Et comme s'il eût repoussé soudain avec dégoût une sole imaginaire, Checco demanda :

— Voulez-vous une belle côtelette de porc grillée avec des pommes de terre ?

— Non, dit Horace.

— Non ? Et rejetant aussitôt la côtelette dédaignée :

— Voulez-vous des petits oiseaux avec de la *polenta*, c'est si bon ?

— Non, dit Horace.

— Non ?

Checco commençait à être embarrassé, car ses ressources s'épuisaient vite, mais Horace accepta soudain n'importe quoi. Pendant qu'il dînait, il ne put s'empêcher de rire en voyant les trois, le père, la mère et la fille. qui attendaient encore qu'on leur apportât leur repas, et regardaient d'un air envieux les gens manger autour d'eux tout ce dont ils se seraient satisfaits eux-mêmes.

Après dîner Horace se promena encore,

puis il revint au palais Palmacamini et se retrouva chez soi. Une fois qu'il fut couché, il osa penser à celle qui, sans doute, par delà le petit salon, reposait dans cette chambre où il était entré avant qu'elle y vînt et où il pouvait ainsi plus facilement se l'imaginer. Il se demanda s'il existait déjà pour elle, si peu que ce fût. En somme, elle l'avait vu. De plus, Candida avait bien dû parler de lui à la jeune femme, et, à cette idée, cherchant ce qu'on pouvait en dire, pour la première fois il fut heureux d'être le comte de Chintreuil, si cela pouvait disposer une inconnue en sa faveur. Cependant sa pensée n'approchait de celle-ci qu'avec beaucoup de timidité ; mais, à propos d'elle, il pensait éperdument à l'amour, à tout ce qu'il comporte d'ivresses. C'étaient d'abord, pareilles à ces bribes de nuées presque immatérielles qui flottent très haut dans le ciel au-dessus du couchant, des joies ténues, diaphanes, d'une délicatesse ineffable, d'enivrants plaisirs faits de rien, d'un regard, d'un silence, d'un effleurement involontaire ; puis, comme

ces nuages plus riches qui avoisinent l'astre ardent, c'étaient des voluptés plus chargées et plus opulentes ; puis enfin, dans sa splendeur centrale où tout s'abîmait, rayonnant d'un tel éclat que le jeune homme ne pouvait soutenir sa vue, le soleil, l'amour !

Le lendemain matin, quand il s'éveilla, après cet instant de vide où l'on ne reconnait pas encore le destin où l'on se retrouve, il eut le bonheur de se rapprendre à soi-même qu'une femme jeune et belle était là tout près. D'ailleurs, de petits changements marquaient la présence nouvelle. Quand il prit à sa porte les deux brocs dont il avait besoin pour sa toilette, il vit que ce n'étaient pas les mêmes que d'habitude : il s'inonda d'eau froide avec un plaisir nerveux et lorsque Candida lui apporta son café, elle s'excusa en lui disant que, les autres brocs étant plus jolis, elle les avait réservés à l'usage de la dame.

— Eh bien, dit Horace, a-t-elle bien dormi ?

— Très bien, dit Candida, un si bon lit !

— Tant mieux ! répondit-il.

Il parlait sur un ton badin, mais sa pensée était sincèrement tendre. Il ne songeait pas à se faire valoir auprès de cette inconnue : il aurait voulu seulement l'entourer d'égards, pour qu'elle sût que sa présence était déjà ressentie et agréée comme un bonheur.

Il sortit. Le temps était gris. Il se sentait désœuvré et inquiet, et sans qu'il pût s'expliquer comment, à la fois plus et moins seul qu'auparavant. Revenu dans sa chambre après déjeuner, il essaya de lire. Sa mère avait voulu qu'il emportât tous les ouvrages qu'on a, dans ces derniers temps, écrits sur l'Italie. Horace avait beau faire, il ne put s'intéresser à celui qu'il avait ouvert. Il n'y trouvait jamais qu'un monsieur inconnu barbouillant d'adjectifs téméraires l'image de vieilles cités vénérables : d'ailleurs l'auteur en venait vite à parler de soi, et bientôt on ne voyait plus que lui, courant comme une tache errante sur les villes qu'il croyait décrire.

Le jeune homme prit des livres italiens,

sans parvenir davantage à s'y attacher. N'ayant pas remarqué qu'il commençait à pleuvoir, il se décida à sortir.

Il arrivait dans l'antichambre, quand il y vit l'étrangère. Elle se tenait debout, auprès de Candida. Il ôta son chapeau en l'apercevant et, pour ne pas sortir tout de suite, pour demeurer un instant là où elle était, il demanda à Candida s'il n'y avait pas de lettre à son adresse. Et tandis qu'il prononçait ces mots quelconques, il donnait sa voix à l'inconnue.

— Non, répondit Candida, il n'y a rien.

Et se retournant vers la jeune femme :

— Cela me déplaît, Madame la baronne, dit-elle, que vous deviez attendre.

Et comme Horace la regardait d'un air interrogateur :

— Oui, reprit-elle, la dame a demandé une voiture, à cause de la pluie, et Adalgisa est partie en chercher une, mais elle ne sait pas faire, la pauvre, et ne revient pas !

— Mais j'y vais ! s'écria Horace.

Il bondit comme un enfant dans l'escalier,

se trouva dehors en un instant et se mit à courir, heureux d'employer la force qui l'emplissait. Sa seule crainte était qu'Adalgisa réussît de son côté et lui ôtât ainsi l'occasion de rendre un service. Heureusement il aperçut la naine au bord de la place du Panthéon, immobile et agitant les bras vainement :

— Retournez, lui dit-il gaiement, c'est moi qui m'en charge.

Il trouva un fiacre et après être revenu dedans, monta prévenir la jeune femme, redescendit avec elle et quand il l'eut abritée sous son parapluie et qu'installée, un peu confuse, elle voulut le remercier, elle le vit qui lui faisait un grand salut et qui lui disait en lui montrant la vieille voiture assez piètre :

— J'aurais voulu en trouver une plus belle.

Puis il s'en alla à travers la ville, sans savoir par où il passait, sans prendre garde à la pluie.

Le lendemain matin il faisait beau. Habillé et prêt à sortir, il demeurait pourtant dans sa chambre dont il avait ouvert la porte-fenêtre :

mais il ne paraissait point sur le balcon, par discrétion, pensant qu'elle y viendrait peut-être de son côté. Il avait pris un livre mais ne s'apercevait pas même du sens des mots qu'il lisait. Soudain il entendit qu'on ouvrait la porte-fenêtre du salon voisin : puis il y eut un moment de silence : puis résonna le bruit net de deux talons sur la pierre du balcon et le silence régna de nouveau. Il se dit qu'elle était là, dans la lumière, et alors il s'avisa qu'il n'avait fait que l'entrevoir dans l'ombre, qu'il ne savait pas vraiment comment elle était ; et il regardait devant soi la fenêtre ouverte, comme si elle avait dû apparaître soudain dans ce cadre noir. Tout à coup il entendit un cri léger, vit rouler sur la dalle du balcon quelque chose de brillant et s'étant précipité, réussit à saisir, juste au moment où elle allait tomber dehors, l'alliance de la jeune femme. Il la lui tendit en souriant. A ce moment-là, rouge, timide, tout jeune et d'une parfaite naïveté, il n'avait vraiment pas l'air bien dangereux pour une femme.

Elle avait eu grand'peur, émue d'avoir risqué de perdre l'anneau nuptial, car ç'aurait été un mauvais présage.

— Décidément, Monsieur, dit-elle, en remettant la bague à son doigt, vous ne cessez de me rendre service. Je voulais déjà vous remercier...

Elle s'arrêta :

— Oh ! Madame, dit Horace, je ne mérite pas vos remerciements, mais je suis bien heureux de les recevoir !

— Comme vous parlez bien italien, reprit-elle, et il vit que Candida avait parlé de lui à la jeune femme et qu'elle savait ce qu'il était.

Elle rougit légèrement et dit en français :

— Je parle français.

En prononçant ces paroles, elle suppléait par son sourire à leur laconisme, et ainsi hésitante au bord d'un langage étranger, comme devant une rivière et les pierres branlantes d'un gué, elle avait un air de gaucherie si charmant qu'Horace eût voulu s'élancer vers elle, l'aider.

— Vous parlez très bien, s'écria-t-il bêtement, et ils se turent.

Ils regardèrent la petite place ; autour de sa fontaine, elle était animée comme la scène d'un théâtre. Deux hommes, avec de grands gestes, débattaient on ne savait quoi. Seul, parmi les passants, un paysan bizarre restait immobile. Vieux et petit, il était vêtu d'une façon compliquée et haillonneuse. Coiffé d'un chapeau de feutre incolore, il portait une veste courte, une ceinture, une culotte de toile ; ses mollets étaient enveloppés de bandes d'étoffe et ses pieds posaient sur d'épaisses feuilles de cuir que des ficelles relevaient aux quatre coins. Sur son ventre, retenue par une bretelle, une cage à claires-voies enfermait des chouettes, et d'un coin de cette cage un bâton montait, terminé par un pommeau, sur lequel, comme une enseigne, une autre chouette était posée. L'homme fumait et, sans y prendre garde, soufflait toute sa fumée à l'oiseau. La chouette, parfois, s'effarait, et voletant au bout de la courte ficelle qui la retenait, finis-

sait par prendre le long du bâton. Alors l'homme la replaçait sur le bout et quoiqu'elle dût être éperdue et emplie d'horreur par le grand jour, comme elle ne bougeait plus, elle avait l'air méditative et impassible, et ressemblait tout à fait à celle que tient dans sa main Minerve d'Athènes.

— Mon Dieu, dit Horace, que fait donc là ce paysan ?

Elle lui répondit qu'on se servait de ces oiseaux pour chasser les alouettes qu'ils attirent, et tandis qu'elle lui décrivait comment on s'y prend, lui, sans prendre garde à ce qu'elle lui expliquait, ne l'en écoutait pas moins avec une avidité extrême. Il aurait voulu tout apprendre d'elle. Mais bientôt elle se tut. Alors il se dit qu'elle allait, d'un moment à l'autre, retourner chez elle et qu'il fallait à tout prix qu'il eût trouvé auparavant un prétexte pour la revoir. Mais il avait beau chercher, son impatience même semblait rendre son esprit stérile. Il n'inventait pas le moindre expédient. « Elle va rentrer », pensait-il avec désespoir.

— Je voudrais bien, dit-il soudain, sans que sa phrase répondit à rien, mieux savoir l'italien, mais il y a souvent, dans les livres que je lis, des choses que je ne comprends pas, malgré le dictionnaire.

— Et que lisez-vous ? demanda-t-elle.

— Maintenant, répondit-il, j'ai commencé les *Fiancés*, de Manzoni.

— Oui ! dit-elle, les *Fiancés !*

Elle connaissait bien ce roman, qui est classique en Italie.

— Eh bien, poursuivit-elle, ce que vous ne comprenez pas, je pourrai peut-être vous l'éclaicir.

— Vraiment, s'écria-t-il, vous voulez bien, Madame, je pourrai venir ?

— Certainement, répondit-elle, je serai toujours là le soir avant dîner.

Elle avait l'air de faire un don très léger, lui de recevoir un présent immense. Il la quitta, il sortit. Tandis qu'il traversait la place, il n'osait pas regarder de son côté, mais songeant qu'elle était peut-être encore sur le

balcon, il se redressait. « Pourvu que j'aie bonne tournure », pensait-il.

Il alla la voir. Pour lui expliquer les phrases qu'il prétendait n'avoir pas comprises, elle se penchait près de lui et il en ressentait une angoisse pleine de délices. Parfois elle essayait de parler français, ce qu'Horace aimait beaucoup, car il goûtait ainsi, pendant une minute, le sentiment exquis d'avoir une supériorité sur cette jeune femme, qui en gardait tant d'autres sur lui. Le plus souvent ils s'exprimaient chacun dans sa langue et s'entendaient ainsi parfaitement. Horace racontait à Mme Allegranti ses promenades de l'après-midi, ses visites aux monuments. Elle s'intéressait vivement à ses récits, car, ainsi qu'elle l'apprit au jeune homme, elle était fille d'un peintre et sculpteur, le professeur Torelli, célèbre en son vivant à Bergame, et elle aurait voulu profiter de son séjour à Rome, pour connaître ce qui s'y trouvait de plus beau ; mais, comme elle admirait la science d'Horace, et assurait elle-

même ne rien savoir, il osa se proposer pour son guide, et lui ayant offert de la conduire au Musée des Thermes, il eut la joie de la voir consentir. Au jour fixé, comme deux heures venaient de sonner, le jeune homme, après avoir fait une toilette très attentive, avait pris son chapeau et sa canne, et se disposait à aller rejoindre sa voisine dans le salon où elle devait l'attendre, quand on heurta à sa porte ; et, Candida s'effaçant avec respect, Horace consterné vit entrer l'abbé Grassuet.

— Bonjour, mon cher enfant, dit le prêtre. Revenu à Rome, j'ai voulu voir comment vous alliez, car je n'oublie pas que je réponds de vous à madame votre mère.

Il s'avançait dans la chambre avec la circonspection d'un homme d'église, comme s'il y avait eu partout des embûches, et il avait déjà mis tant de temps à arriver jusqu'à un siège qu'il était évident que réglée avec une telle lenteur, sa visite devait être interminable.

— Asseyez-vous je vous en prie, Monsieur l'abbé, dit Horace désolé.

— Mais vous me paraissez fort bien ici, reprit posément l'abbé une fois assis, en jetant les yeux autour de soi. Votre hôtesse m'a fait un très bon accueil. C'est une maison chrétienne.

— Oui, dit Horace.

— Et vous êtes son seul locataire?

— Non, répondit Horace en devenant écarlate, il y a un autre appartement, composé d'un salon, d'une chambre et d'un cabinet de toilette, comme s'il eût voulu, par ces détails insignifiants, rassasier la curiosité du prêtre.

— Et il est également occupé?

— Oui, dit le jeune homme, et il ajouta brusquement : Comment allez-vous, Monsieur l'abbé?

— Cela va mieux, répondit l'abbé. Mais, au Mont Cassin, j'ai été assez gravement indisposé. J'ai été affligé d'une irritation des bronches, poursuivit-il en mettant la main sur sa poitrine, et en toussotant avec fragilité, comme s'il avait craint de se fêler par une quinte plus forte. Puis il tira de sa poche une boîte

en fer, y prit une pastille qu'il avala d'un air douillet, et se mouchant, se tapotant, il semblait ainsi choyer et cajoler sa propre personne et s'assurer à soi-même qu'il ne s'abandonnerait pas.

— Il faut avouer, reprit-il, que ce pays-ci n'a point dans son climat la sûreté du nôtre, et qu'il faut y prendre ses précautions ; en retour on doit reconnaître que par je ne sais quelle grandeur d'horizons, il porte à des pensées et à des méditations auxquelles nos contrées sont moins favorables ! Quel dommage qu'avec cela il ne soit point propice à la santé et fortifiant ! Il aurait uni tous les avantages !

Il parlait avec une élégance faite de l'emploi des mots les moins directs et les plus impropres. Mon Dieu, se disait Horace, que faire pour qu'il parte ? Que pense-t-elle ? A-t-elle au moins entendu que j'ai quelqu'un chez moi, ou peut-elle croire que j'oublie son rendez-vous ? Peut-être va-t-elle sortir toute seule ? Et il tremblait d'entendre une porte se fermer.

— Et vous, mon cher enfant, dit l'abbé, avez-vous bien profité de votre séjour ici ?

— Oui, dit Horace.

— Vous avez visité des églises ? Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, Saint-Clément ?

— Toutes, dit Horace.

— Comme ces antiques basiliques éveillent de grands souvenirs ! dit l'abbé sans spécifier davantage.

— Je crois bien, répondit Horace qui eût voulu l'expulser. « Je me tairai, se dit-il résolument, et il faudra bien qu'il s'en aille. » Mais au bout d'un moment le silence devenait si gênant et l'abbé donnait si peu de signes d'un prochain départ que le jeune homme, par politesse, était forcé de prononcer quelques mots et de redonner malgré lui un aliment à cette conversation qu'il aurait voulu éteindre.

— J'ai assisté aussi, annonça-t-il à regret et parce qu'il ne trouvait pas autre chose à dire, à la messe jubilaire, à Saint-Pierre...

— Très bien ! s'écria le prêtre, à la bonne

heure. Mais comment avez-vous fait pour vous procurer une carte?

— Ça n'en finira pas, pensa Horace, et c'est ma faute.

Éperdu, il entendit sonner la demie de deux heures.

— Par le prince Palmacamini, répondit-il.

— Ah! fit l'abbé avec une considération subite pour le jeune homme, vous connaissez le prince Palmacamini? C'est le propriétaire même de ce palais, n'est-ce pas?

— Oui, dit Horace, et c'est comme ça justement que j'ai obtenu cette entrée. Mais lui-même, ajouta-t-il brièvement, je ne le connais pas, je ne saurais rien en dire.

Le silence se refit, mais l'abbé Grassuet ne bougeait pas et il essayait seulement, d'un regard oblique, de lire le titre de quelques livres placés près de lui. Enfin il se leva.

— Êtes-vous de loisir, demanda-t-il, cette après-midi?

— Oh! non, s'écria le jeune homme, quoique l'abbé en entrant l'eût surpris le cha-

peau sur la tête : non, je dois écrire à ma mère.

L'abbé Grassuet regarda Horace. Il sentait bien en lui une impatience insolite, dont il aurait voulu percer les motifs; mais en même temps, par une adresse profonde, il ne souhaitait pas, dans les derniers moments où il aurait pu encore le gouverner, déplaire à cet enfant qui, dans si peu de temps, serait un homme, et le comte de Chintreuil. Il prit donc congé de bon gré et Horace, en l'accompagnant jusqu'à la porte, redoublait de prévenances, maintenant que l'abbé s'en allait, pour racheter le mauvais accueil qu'il lui avait fait. Candida et Adalgisa, dans l'antichambre, firent un profond salut au prêtre qui répondit d'un air d'évêque, par une demi-bénédiction, et s'engagea enfin dans l'escalier. Horace allait courir chez la jeune femme, lorsque Candida le retint :

— Il est bien, cet abbé, dit-elle d'un air connaisseur.

— Très bien, répondit-il.

— Pourquoi ne viendrait-il pas loger ici quand la baronne s'en ira ? il y a déjà eu un *monsignore* ! ça lui porterait bonheur !

— Mais il part, cria Horace impatient, il retourne en France !

Il revint dans sa chambre, en ressortit aussitôt et frappa enfin à la porte du petit salon.

— Madame, pardon, dit-il, essoufflé, je suis en retard, j'ai reçu une visite, ce n'est pas ma faute.

— Oh ! répondit-elle de sa voix sereine, ça ne fait rien, je vous attendais...

Elle était tranquille, assise, et n'avait même pas son chapeau sur la tête. Mais il était là, il était arrivé à elle, il la voyait.

— Vous permettez que je finisse, dit-elle en lui montrant des papiers qu'elle compulsait.

Horace s'assit et regarda autour de lui. Cette pièce qu'il avait visitée avant que la nouvelle venue l'habitât, était maintenant changée par elle ; elle avait placé quelques photo-

graphies sur la cheminée, disposé sur une petite table de quoi se coiffer et sur des sièges étaient épars son sac, ses gants, quelques-unes de ces douces et tièdes choses qui gardent le parfum des femmes. Quand ils sortirent, ils trouvèrent qu'il était déjà bien tard pour se rendre au musée et décidèrent d'aller visiter la villa Borghèse. Il marchait à côté d'elle, avec elle, et c'était là un bonheur si nouveau, si plein et si suffisant qu'il ne songeait pas à souhaiter rien de plus. Cette jeune femme daignait lui parler. Il se sentait environné du léger parfum qui émanait d'elle et c'était comme s'il eût été enveloppé dans une atmosphère plus délicate, d'où il prenait en pitié la grossièreté des autres passants. Autour d'eux, le jour brillait, la ville était encombrée de démolitions, de constructions et de destructions inutiles ; des échafaudages se dressaient partout, la pioche sévissait au flanc du palais de Venise, mais, si l'on attaquait celui-ci, on lui avait, par contre, donné un frère moderne,

dont les créneaux ridicules s'implantaient en plein azur. Il était étonnant que tout cela s'accomplit aisément, que Rome ne suscitât pas de suprêmes défenseurs. La reine du monde semblait avoir hâte de devenir une petite capitale. Mais, pour Horace, tout était beau et béni. Ils prirent une voiture et tandis que celle-ci roulait vers la villa Borghèse, le jeune homme vit soudain un prêtre s'esquiver, avec la gaucherie chétive du piéton, devant leur cheval, et il eût envie de rire en reconnaissant l'abbé Grassuet, qui ne l'aperçut pas. Ils descendirent devant la grille de la villa. Ces jardins aussi, on les avait offensés. On avait abattu des arbres, planté de grosses statues le long des allées, et l'on voulait installer des bêtes fauves sous ces augustes ombrages. Malgré tout, ils gardaient encore quelque chose de leur gravité. La lumière n'entamait pas la masse sombre des chênes verts, l'air était silencieux sous leurs branches. Le jeune homme et sa compagne marchèrent jusqu'à la villa, paresseuse et jaune au soleil. Ils y en-

trèrent. Ils virent la statue de la princesse Borghèse, et le grand tableau de Titien, *l'Amour sacré et l'Amour profane.* La femme nue y étalait la gloire d'un corps imposant, dont un opulent manteau rouge réchauffait les contours ambrés. Horace ne savait que dire, comme si la présence de la jeune femme qui était près de lui l'avait gêné pour regarder celle qui était figurée sans vêtement sous ses yeux. Mais Mme Allegranti restait toujours aussi naturelle.

— Comme c'est beau, dit-elle de sa voix profonde.

A la différence de tant de Françaises, elle ne pensait jamais à se servir des œuvres d'art pour briller à leur sujet ; au contraire, elle s'oubliait en en parlant et, quoi qu'il valût, son sentiment était toujours sincère.

Trois jours après, ils allèrent au musée des Thermes. Il faisait un temps plus voilé. Ils entrèrent dans le grand couvent où la froideur des statues a remplacé la sévérité des moines. Partout, autour de la grande cour fleurie,

dans le cloître et dans les petites chambres attenantes, la vie antique riait sur des bas-reliefs, des images d'enfants ou de héros surgissaient, mais les statues féminines étaient encore les plus nombreuses. Debout dans leur paresse éternelle, elles semblaient purifier dans le marbre les attitudes de la chair. Un pigeon, au bord du puits, faisait sa plainte amoureuse. Toutes se dressaient, souples, polies par la caresse infatigable du Temps, et ainsi durables et livrées à lui, elles paraissaient ses épouses.

La jeune femme passait parmi elles avec la tiédeur d'une vivante. Horace lui expliquait tout de son mieux et le zèle même qu'il mettait à l'intéresser l'empêchait de songer davantage à elle. Mais en allant au premier étage, comme elle le précédait dans l'escalier, la ligne de sa hanche, à chaque marche qu'elle gravissait, se heurtait voluptueusement à celle du buste. Elle avait légèrement relevé sa robe et il vit, jaillissant du soulier découvert, sa jambe svelte et forte qui montait tout droit, comme

si elle avait eu hâte d'aller soutenir toute la gloire intime du corps. Il rougit, puis fut brusquement triste, ayant pressenti tout ce que le désir dépouille en se précisant. Mais, tranquille, au haut de l'escalier, Mme Allegranti lui souriait. Plus elle lui montrait de confiance, plus, sans qu'il le voulût, par un effet de son éducation et de sa nature, il s'efforçait de lui faire voir qu'il la méritait. A mesure qu'il la fréquentait davantage, il devenait plus délicat avec elle. Une fois, cependant, comme elle se plaignait du restaurant tout voisin d'où on lui apportait ses repas, il lui proposa de la mener chez Checco.

— Oh non, dit-elle, ça ne se peut pas !

Il crut l'avoir offensée, et tandis qu'elle parlait encore, lui-même il l'approuvait, il retirait sa demande...

XII

UN VIEUX PRINCE ET UN JEUNE HOMME MODERNE

Cependant le prince Palmacamini était revenu de Pérouse, mais, ayant pris froid, il gardait le lit. Horace, plus d'une fois, vint demander de ses nouvelles, et crut discret de ne pas insister pour le voir. Le prince, de son côté, était tout près de se sentir une vive affection pour ce jeune homme, mais en constatant que celui-ci ne lui marquait pas plus d'assiduité, il se reprit de son sentiment, et se dit qu'en effet un garçon de l'âge d'Horace de Chintreuil, avait bien autre chose à faire que de s'intéresser à la santé d'un vieux solitaire.

Ainsi, par un mutuel défaut de confiance, ils manquèrent à fonder leur amitié. Le vieillard se renfermait dans la dernière société qu'il eût, celle de ses livres. Il se faisait apporter ceux qu'il préférait. Alors, dans de belles éditions anciennes, dont les hautaines reliures étaient timbrées de l'écusson princier et papal, il relisait le Tasse, ou bien se divertissait un moment aux riches fantaisies de l'Arioste, ou bien il suivait le cours sinueux des phrases de Montaigne ; pensif, il écoutait résonner dans des mots l'écho des passions humaines. Lui-même il avait vécu, il avait nourri plus d'un sentiment, mais tout ce qui sortait de son passé, c'était, comme ces fumées qui montent des toits, un peu de sagesse indécise.

Tito, lui, en revenant de Pérouse, s'étant trompé de train à Terontola, avait été emporté vers Florence, alors qu'il croyait rouler vers Rome, où il n'était arrivé qu'un jour après, pour y retrouver son maître qui s'était à grand'peine débrouillé tout seul. Tito, cependant, n'était pas moins glorieux de sa mé-

saventure que si c'eût été un exploit. Il la racontait copieusement à chacun, avec des détails luxuriants qui croissaient à chaque récit, rapportant comment il avait terrifié de ses menaces un chef de gare insolent et s'émerveillant lui-même d'avoir commis une telle erreur d'itinéraire, car, il se disait exact, attentif, excellent à bien régler ses voyages, et, à la coutume des vantards, il s'attribuait précisément toutes les qualités dont il avait manqué dans la circonstance. Ce ne fut que lorsque l'effet de ce récit fut épuisé qu'il songea à parler à sa femme de Minichino. Un soir, comme il commençait de se déshabiller et qu'ayant ôté son gilet, il montrait sa chemise mauve et ses bretelles vertes, elle l'interrogea timidement :

— Eh bien, demanda-t-elle, mon Tito, tu l'as vu, notre Minichino ?

Il attendait cette question. Il prit un air grave.

— Notre Minichino, répondit-il sentencieux, n'est plus notre Minichino.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle effrayée en joignant les mains.

— Qu'as-tu, donc, Emerenziana, reprit-il avec autorité, tout de suite sévère. Tu t'épouvantes ?

— Mais qu'est-ce qu'il a fait, Sainte-Vierge ?

— Il a fait une vilaine chose, reprit Tito qui ne tenait pas à lâcher son secret si vite.

— Mon Dieu, cria-t-elle, il a volé !

— Volé ? Tu perds la tête, Emerenziana ?

Elle essayait de deviner, comme ces insectes qui tâchent d'appréhender l'univers en étirant leurs courtes antennes. Rabrouée par son mari, elle se replia, se rapetissa, se tut, et attendit la révélation qu'il condescendrait à lui faire.

Lui jouit de son avantage pendant un long moment, puis dut se décider à instruire sa femme.

— Oui, déclara-t-il, Minichino a fait une chose vile. Minichino, en somme, a organisé une manifestation pour Ferrer. Il tenait le drapeau !

— Ferrer? demanda-t-elle, presque déçue par ce nom qui ne lui représentait rien, car elle était d'une ignorance si pure que le bruit des événements publics arrivait à peine jusqu'à elle.

— Oui, Ferrer, reprit-il d'un air supérieur, car il avait escompté cette ignorance qui lui donnait encore un avantage : Ferrer, l'anarchiste.

— Excuse-moi, mon Tito, murmura-t-elle, tu sais bien que je ne sais rien...

Et levant les mains :

— L'anarchiste !

— Aussi, reprit Tito, je lui ai dit que tout était fini.

— Le prince l'a vu ?

— Oui, le prince l'a vu, et il me l'a montré. Ça été une honte pour moi, une vraie honte !

— Mon Dieu, mon Dieu ! répétait-elle. Et, secouant la tête : Ma pauvre Lisa, ma pauvre fille !

— Et pourquoi, pauvre Lisa ? s'écria le père

offensé, comme si on l'eût ravalé lui-même en s'apitoyant sur sa fille.

— Eh ! reprit Emerenziana, ne vois-tu pas ce qui lui arrive ? Elle n'a pas de chance.

— Lisa, repit Tito, Lisa n'a pas besoin de Minichino. Lisa est aimée par un jeune homme qui vaut Minichino, et beaucoup plus. Un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, élégant. Lisa n'est pas à plaindre !

— Un jeune homme moderne, bien élevé, courtois, élégant, répétait docilement Emerenziana, et relevant les yeux vers son mari : Qui est-ce ?

— Qui est-ce ! redit-il tout haut, comment, tu ne le connais pas ?

Et cherchant pour le nommer un titre où se résumât l'importance de ses fonctions : L'interprète ! s'écria-t-il.

Après quelques explications Emerenziana comprit. Mais elle ne savait plus que penser, tout changeait.

— Enfin, reprit-elle, l'interprète, tu l'as vu ?

— Tu le sais bien, dit Tito avec impor-

tance. Et ils se parlèrent de lui, unissant ce qu'ils en savaient, faisant des suppositions ensemble.

— Lisa l'aime? demanda Tito.

— Je ne sais pas, mon Tito!

— Je le lui demanderai, décida-t-il, heureux de la suite de scènes solennelles qu'il apercevait.

Il cita en effet Lisa devant lui, le lendemain matin, et lui annonça d'abord la déchéance de Minichino. Mais cela n'est rien, dit-il avec dédain. Lisa, parle-moi franchement. Ce jeune homme, oui, ce jeune homme que tu avais rencontré au cinématographe, tu l'aimes, voyons, tu l'aimes?

Lisa hésita, rougit, regarda sa mère: ce n'était pourtant pas l'heure où son père avait bu. Alors elle répondit sincèrement: Je ne sais pas, et c'était vrai. Depuis deux semaines elle avait oublié peu à peu Romualdo Rossi.

— Comment, gronda son père, tu ne l'aimes pas?

— Mais, papa, répondit-elle, effrayée, je croyais que c'était mal, je croyais...

— Et pourquoi serait-ce mal ? s'écria Tito d'un air superbe.

A la suite de cette conversation, on rappela Gina, la couturière, et bientôt l'adroite et friponne fille eût renoué toute l'intrigue ; Romualdo aussi ne songeait plus guère à Lisa. Mais quand il fut averti de la constance de la jeune fille, cela suffit pour qu'il se piquât d'honneur et prétendît n'avoir pas cessé de l'adorer nuit et jour. Alors Tito fut mis en rapport avec le beau-frère de Romualdo, petit homme jaune, employé à la Minerve, qui bavardait d'un air entêté et infatigable. Les deux familles se mesurèrent et se trouvèrent égales. Tandis que chacune croyait supputer sévèrement les ressources de l'autre, la même confiance naïve dans la vie et dans l'avenir les entraînait tous. Rien ne parut donc s'opposer au mariage. Mais le plus important restait à faire. Il fallait décider le prince au plus vite, d'autant plus que celui-ci, plein de cette dé-

fiance ombrageuse qui finit par rendre les solitaires pusillanimes, parlait d'aller passer quelque temps dans sa villa près d'Ostie, pour éviter les visites de ses neveux qui allaient revenir à Rome. Le vieux prince Palmacamini ne se sentait plus d'accord avec les vivants, et son dernier désir était de pouvoir s'entourer de ses rêves, en attendant modestement la mort.

Assis dans son grand fauteuil, il regardait le feu, qui pour les vieillards est plein de fantômes ; ou bien il lisait, ou bien il causait avec Lisa. Mais celle-ci lui répondait peu et paraissait distraite et triste. Il lui en demanda les raisons.

— C'est à cause de ce fameux Minichino, lui dit-il ?

— Oh ! répondit-elle avec dédain, Minichino...

— Alors, demanda-t-il avec indulgence, il y a autre chose ? Ma petite Lisa, tu as un amour ?

Elle rougit et, de la tête, fit signe qu'oui. Il fut charmé.

— Tu aimes un jeune homme, dit-il, curieux, soudain animé ?

Pressée de questions, elle lui raconta tout comme elle croyait cela était arrivé, et tandis qu'elle lui parlait, c'était une autre histoire qui renaissait des mêmes faits, fraîche, touchante, ingénue, une vraie histoire d'amour.

— Et pourquoi tes parents ne consentent-ils pas, demanda le vieillard, prenant déjà le parti de la jeune fille ?

— Eh ! ils ne savent pas, Excellence...

— Je veux le voir, ce jeune homme, s'écria le vieux prince. C'est moi qui en déciderai.

Il venait de lire beaucoup de livres et la conclusion qui sortait d'eux tous, c'est que rien au monde n'est sûr. Dans cette incertitude universelle, ce qui paraissait le meilleur au vieillard, c'était de favoriser le bonheur des pauvres êtres. Puis il avait aussi relu *Comme il vous plaira*, et il eût souhaité qu'un peu de toute cette poésie descendît sur terre. Or il n'y avait de poésie que dans l'amour. Tombant des gouffres mystérieux, il brillait un instant,

comme une rosée, sur les ternes destins des hommes.

Pourtant le prince Palmacamini savait bien qu'une fois cette jeune fille mariée, il risquait de demeurer seul, et qu'il appartiendrait alors tout entier à la vieillesse ; mais certaines mortifications délicates sont les derniers plaisirs des âmes sensibles, et il aima à penser qu'il infligerait cette privation à son égoïsme. Après plusieurs conversations avec Tito et Emerenziana, il fut donc résolu que le jeune homme allait comparaître devant le vieillard. Avant de lui être amené, il reçut les recommandations d'Emerenziana, car Tito lui-même, en de telles circonstances, reconnaissait implicitement la sagesse de sa femme et s'effaçait. Elle prit Romualdo à part :

— Mon fils, lui dit-elle, quoi que dise le prince, dis oui : il peut penser ce qu'il veut, c'est un seigneur. Toi, parle peu et approuve. Qui approuve ne déplaît pas.

Puis elle le regarda, et par une merveilleuse finesse de femme, sentant que ce qu'ils admi-

raient en lui était précisément ce qui choquerait leur maître, elle amortit un peu l'élégance de Romualdo, lui ôta ses bagues et fit entrer dans sa poche le mouchoir de soie verte qui en sortait en bouillonnant.

Ainsi muni de conseils, Romualdo Rossi entra dans la pièce où le vieillard l'attendait et qui était la même où Horace avait été reçu tout d'abord. Il était fort troublé et quand il vit le prince Palmacamini, son sang le poussa à prendre sa main et à la baiser, selon le geste de l'antique hommage. Cependant il ne le fit pas et salua seulement : ainsi changent les mœurs et les sociétés.

Le vieillard lui dit de s'asseoir et l'interrogea sur sa famille, sur son emploi. Le jeune homme était si intimidé qu'il répondait la vérité, sans rien embellir.

— Enfin, demanda le prince, qui tenait à son idée, vous sauriez tenir des comptes, des livres ?

— Sûrement, Excellence : c'est ce que je fais.

— Et vous aimez Lisa ?

Le jeune homme mit la main sur son cœur.

— Passionnément, déclara-t-il.

A mesure qu'il reprenait un peu d'assurance, il rentrait dans son naturel et redevenait fort capable de vantardises. Le prince ne se doutait pas qu'il avait en face de lui un partisan fougueux de tout ce que lui-même abhorrait. Il pensait seulement qu'il pourrait faire de Romualdo Rossi l'administrateur de ses biens, qu'ainsi Lisa continuerait de vivre au palais, qu'elle aurait des enfants sans doute, et toutes ces humbles idées lui promettant que la vie ne s'écarterait point de lui tout à fait, il souhaita que ce mariage s'accomplit. Alors il voulut se procurer le dernier plaisir des vieillards, qui est de donner du bonheur quand ils ne peuvent plus en prendre. Tirant le cordon de sonnette et battant des mains, il appela Tito, il appela Emerenziana, il appela Lisa. Tito, l'œil collé à la serrure de l'une des portes, épiait l'entrevue, et aussitôt qu'il s'entendit appeler, il dut d'abord s'enfuir

sur la pointe des pieds pour revenir ensuite à grand bruit. Puis il sortit pour aller chercher sa femme qui ne paraissait pas. Elle n'était pas dans leur chambre. A la fin il la découvrit, l'œil écarquillé à la serrure de l'autre porte, et si effarée par l'émotion qu'elle n'avait rien entendu.

— Allons donc ! Emerenziana ! — fit-il pour réprouver cet espionnage.

Puis tous se rendirent auprès du prince, même Gina qui apparut, et ils se trouvèrent réunis comme à la fin d'une comédie : chacun était ému, et cela fit une de ces scènes de famille, dont l'effet est d'abuser également sur leurs sentiments tous ceux qui y participent.

Ainsi le mariage fut décidé, et l'on ne se souvenait même plus que ce Romualdo avait d'abord paru sous les espèces du séducteur. Le dimanche d'après, Horace, à peine vêtu, était dans sa chambre où Candida venait d'entrer en lui apportant son café, quand elle l'appela par gestes sur le balcon : il y courut

et vit la famille Bischiutti, en grand gala, qui s'avançait sur la petite place. Candida expliqua, avec sa volubilité coutumière, qu'ils allaient passer la journée à l'Ariccia, chez les parents du fiancé. Tous trois étaient habillés avec le plus d'élégance possible, chacun dans son genre. Tito, gras et rasé, les joues et le menton bleuâtres, avait des souliers jaunes, son pardessus court, une canne, un petit chapeau mou juché sur le haut de sa tête, et il fumait un gros cigare. Lisa était vêtue d'une robe beige tendre et elle s'embarrassait d'un sac à main, par obéissance à la mode. Sur sa tête posait un large chapeau orné de garnitures disparates que l'oiseau jaune et rouge dominait d'un air effroyable. Emerenziana venait derrière eux, tout en noir, comme une fourmi, avec une capote à brides, un mantelet court, une robe chargée dans le bas de petits volants, et quoiqu'il fît beau, elle n'en serrait pas moins dans ses doigts, comme un insigne de bourgeoisie, un parapluie au manche grêle. Tous trois avançaient ainsi, et

quoiqu'ils eussent quelque chose de contraint et de théâtral, ils feignaient de ne pas remarquer ce que leur mutuel aspect offrait d'insolite et semblaient se trouver un air naturel. Mais leur bel ordre fut rompu par l'apparition lointaine de l'omnibus qui devait les mener jusqu'à la gare. Tito le héla impérieusement et voulut entraîner sa famille ; Emerenziana, en retard, essaya de courir, mais elle mit le pied dans le dernier volant de sa robe, qui se déchira :

— Lisa, cria-t-elle, à l'aide ! N'abandonne pas ta mère, ma fille !

L'omnibus disparut, Tito grondant infligea à sa femme quelques durs reproches, et ils reprirent leur marche, s'étant déjà gâché leur plaisir.

Candida s'ébahissait. Mais Horace ne répondait point. Il lui semblait que toutes les histoires venaient à leur fin, sauf la sienne. Il était très triste.

XIII

HORACE MALHEUREUX

Horace de Chintreuil était triste : il lui était arrivé le malheur le moins attendu : il était devenu l'ami de Mme la baronne Allegranti. Celle-ci le traitait maintenant avec une confiance qui le désolait. Elle lui parlait plus au long de son père, le professeur Torelli, qu'elle ne nommait jamais sans orgueil. Il savait qu'elle avait deux fillettes, âgées l'une de sept ans et l'autre de cinq, qu'elle vivait près de Brescia, au bas du dernier échelon des Alpes, dans une villa située sur les terres que son mari faisait valoir. Ce mari avait plus de quarante ans et Horace

osait conjecturer que sa femme ne l'aimait pas et qu'elle ne l'avait sans doute épousé que par nécessité, ne pouvant refuser une union avantageuse. Peut-être, se disait Horace, est-il jaloux ? Pourtant il la laisse venir à Rome. Peut-être est-il sûr d'elle ? Et cette idée le faisait souffrir. Peut-être est-il indifférent ? Et cela lui paraissait impossible. Dans l'affaire qui occupait Mme Allegranti, il s'agissait du partage d'une succession, où son mari aurait voulu obtenir une terre, qui, selon ce qu'elle rapportait, représentait à peu près sa part, mais qui, exploitée par lui, aurait rendu bien davantage. Les négociations traînaient. Tout ce qu'Horace apprenait sur la vie de la jeune femme ne l'aidait pas à mieux la connaître, et quand il regardait le beau visage de celle qui occupait toutes ses pensées, celui-ci paraissait plus mystérieux que jamais. Il supposait qu'elle devait s'ennuyer, ayant pour tout divertissements de brefs séjours à Milan et à Brescia, et la visite de quelques voisins. D'autre part, elle lui avait dit qu'elle

aimait beaucoup ses deux filles. Cela suffisait-il à son cœur ? Elle était habillée d'une manière élégante et sobre, sans ces raffinements de coquetterie de celles qui doivent s'offrir à l'examen d'un homme qui les aime, mais seulement avec ces égards et cette politesse envers soi auxquels une jeune femme ne peut manquer sans se renier tout à fait. Ayant vingt-huit ans, quand il lui arrivait de parler d'elle, elle se traitait comme une personne déjà vieille, et cela avec tant d'assurance qu'Horace n'osait pas la démentir. Lorsqu'elle exprimait quelque idée générale, c'était toujours ce qu'il y a de plus sage et de plus réglé, de sorte que tout ce qu'elle représentait ne semblait pas exister à ses propres yeux, et le jeune homme décontenancé, en la regardant et en l'écoutant, ne savait plus ce qu'il devait croire, sa beauté ou ses paroles.

Plusieurs fois encore, il l'avait accompagnée, mais cela ne lui servait plus de rien, puisqu'au lieu de les rapprocher, leur intimité apparente ne faisait que les fixer chacun

à sa place, au point qu'Horace, en lui disant des mots convenus, regrettait souvent la brusque et brève intimité de leur premier regard.

Un jour qu'ils passaient ensemble sur le Corso, devant l'Eglise de Saint-Charles-Borromée, ils la virent ouverte, et parée au dedans comme un théâtre, car on y célébrait le troisième centenaire de la béatification du saint.

— Entrons, dit la baronne, c'est mon patron.

Ils entrèrent. De longues draperies galonnées d'or couvraient la muraille. Entre les grands piliers classiques, des groupes passaient librement, des enfants couraient, de petits séminaristes rouges s'enfonçaient dans l'ombre qui éteignait lentement leur tache écarlate. De jeunes capucins s'agenouillaient, si robustes et si beaux, avec leurs superbes figures sombres, qu'on se demandait comment ils supportaient leur état ; mais eux marmottaient des prières, et l'expression la plus placide régnait sur leurs traits passionnés. Tournant

le dos à l'autel glorieux et illuminé, un évêque était assis, grande mitre, grandes lunettes, et une chape de drap d'or faisant sur lui de grands plis ignorants du corps. Quatre petits prêtres lui faisaient face, serrés l'un contre l'autre, en attendant que l'office recommençât. Derrière eux, sur les bancs du chœur, siégeaient les membres de l'archiconfrérie des Lombards. Venus là pour faire honneur à leur saint, ils avaient, par-dessus leur habits laïques, revêtu une soutane, un camail de soie aux teintes passées, un petit rabat bordé de dentelles et fendu en deux. Mais plusieurs n'avaient pas pris le temps de se raser, et vues d'un peu haut, ces grosses figures rudes, sur la soie exquise qui les entourait, ressemblaient à des bourdons velus dans des roses. Horace et la jeune femme passèrent derrière l'autel. Là, dans une longue niche horizontale qu'une glace protégeait, Horace surpris crut d'abord voir un cadavre étendu, avec sa tête ligneuse, en habits de cardinal, comme la racine macabre de toutes ces fêtes. Mais, en

s'approchant, il reconnut que ce n'était qu'un faux-semblant peint sur verre, pour représenter le corps du saint. Mme Allegranti, à l'écart, faisait une courte prière.

— C'est votre patron ? lui demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, je m'appelle Carla.

— Carla, répéta-t-il, sans la regarder, sans oser avoir l'air de le lui dire.

Le plus souvent, il s'en allait seul dans Rome, s'obligeant à tout voir, bien qu'il n'y prît plus de plaisir. Quittant l'agitation factice des rues modernes, il arrivait dans les vieux quartiers, où les basiliques ont l'air ensablées, il entrait dans l'une d'elles. Sur les murs, des mosaïques étaient encore tendues, comme des étoffes à la fois sordides et somptueuses. Des saints hâves et méchants, qui lui eussent fait peur s'il avait eu quelques années de moins, le regardaient de là-haut, ou bien c'étaient des agneaux blancs, reposant sur de froides prairies précieuses. Il ressortait de l'église. Tout était paresseux, poudreux, délabré. Les

hommes qu'on rencontrait avaient l'air maussade, comme s'ils venaient à peine de se réveiller, des femmes d'une pâleur jaune relevaient les cheveux qui couvraient leurs yeux et appelaient leurs enfants en blasphémant d'une voix rauque. Parfois une brusque violence secouait ces gens somnolents. Horace apercevait une dispute, une rixe, et dans un groupe obscur, comme l'éclair dans un nuage, le zigzag blanc d'un coup de couteau. Ou bien il allait à Saint-Pierre-ès-Liens revoir la statue de Moïse, et tandis qu'il avançait dans l'église sonore et déserte, déjà, au bout de la nef, le pasteur impérieux semblait se lever. Il retournait aussi à la Chapelle Sixtine. Les fresques de Michel-Ange l'entouraient et le dominaient comme un orage empli de figures terribles. Malgré les visiteurs qui les obsédaient d'en bas, celles-ci restaient solitaires dans le drame qui les ravageait. Au fond s'étalait l'implacable jugement dernier sans élus et sans Paradis, où il n'y a que des réprouvés et un Dieu qui maudit son œuvre. Parfois, enfin Horace sor-

tait dans la campagne. Elle s'étendait, vaste et pauvre, jusqu'aux contours fermes des monts lointains, avec ses aqueducs brisés, ses tombes éparses et partout en elle l'Oubli et la Gloire étaient aussi étroitement enlacés que le jeune homme et la jeune fille amoureux confondus dans le corps de l'Hermaphrodite. On ne pouvait pas les saisir l'un sans l'autre. Les pierres s'effritaient, les grandes murailles se pulvérisaient doucement et finissaient sur l'espace par des lignes aussi indéterminées que celles des nuages. Les inscriptions s'effaçaient. Le moindre instant s'envolait chargé de dépouilles. Mais ce combat du temps avec des débris, immobile et silencieux, n'altérait pas la paix de l'après-midi lumineux. Enfin le soir venait et le couchant étendait au loin ses pompes désertes, tandis que, contentes d'avoir résisté un jour de plus, les ruines des Thermes de Caracalla s'endormaient comme un troupeau de mastodontes.

Horace ne visitait plus ces choses avec la curiosité ponctuelle d'un élève, mais quoiqu'il

passât négligemment parmi elles, il en recevait bien plus qu'avant. Comme un cri qu'on pousse dans les montagnes, son émotion retentissait dans de grands échos. Jusqu'alors il n'avait saisi la vie qu'en soi-même et il découvrait maintenant avec vertige l'innombrable fourmillement des êtres. Pensant que tous avaient été aussi réels que lui, il se trouvait aussi vain qu'eux ; mais, une fois, il fut troublé jusqu'aux larmes, en songeant que ce Virgile dont on lui avait appris les vers, avait vraiment existé, lui aussi, et avait regardé le monde avec ses yeux graves.

Horace de Chintreuil ne savait plus où il en était. Il avait cru jusque-là qu'il suffit de connaître une femme pour la séduire aisément, et il s'apercevait que cette connaissance, bien loin de tout aplanir, ne fait qu'élever des obstacles entre ceux qu'elle devrait rapprocher. Pour s'excuser il s'imagina un instant que le cas où il se trouvait était particulièrement difficile : dès qu'il y eut un peu réfléchi, il dut s'avouer qu'il jouissait au contraire d'une

chance inespérée, puisqu'il n'y avait personne pour surveiller ni pour traverser son entreprise. Il s'agissait seulement pour lui, de plaire assez à celle qui lui plaisait tant, et il n'y arrivait point. Mme Allegranti lui marquait pourtant une extrême bienveillance, mais où n'entrait, il le sentait, rien de cette tendresse plus chaude qui conduit insensiblement aux étreintes. Alors il se disait bien qu'il s'y était mal pris, sans découvrir quand il aurait dû agir autrement, et il soupçonnait qu'il y a pour conquérir les femmes tout un art dont il ignorait les premiers principes. Du reste, les eût-il connus, il se demandait comment, quand on aime, on peut ruser, mentir, feindre, lui qui ne se sentait capable d'être convaincant qu'à force de sincérité.

Alors, par désespoir et pour en finir, il était sur le point de se déclarer, mais il comprenait que c'était justement la faute qu'il fallait surtout éviter, s'il ne voulait pas perdre tout à fait celle qu'il n'avait pas su conquérir, et que d'ailleurs il s'y serait si mal pris que

son aveu n'aurait pas eu l'air sincère, ni même sérieux. Il essaya d'écrire une lettre à la jeune femme, tout en sachant bien qu'il ne la lui remettrait pas. A mesure qu'il la composait, des réminiscences venaient se glisser à la place de ce qu'il aurait voulu dire, des poèmes qu'il se rappelait, déjà fatigués d'avoir servi d'interprètes à des cœurs sans nombre, se mettaient au service de son amour. Dégoûté, il s'arrêta. Ses propres sentiments étaient orageux et pourtant muets. Il ne saurait jamais les traduire. Alors il en vint à douter d'eux et ne sachant comment attester son ardeur à celle qui en faisait l'objet, il fut si destitué de toute confiance qu'il finit par se demander s'il l'aimait. Il s'avisa qu'il n'était qu'un enfant et que telle était la raison de la bienveillance même de la jeune femme à son égard : « Elle ne m'aurait pas accueilli si facilement, se dit-il, si elle m'avait traité en homme », et cette idée lui tua son dernier plaisir. Cependant il ne pensait qu'à elle, et davantage même qu'il n'aurait voulu. Il ne songeait plus à

regarder les autres femmes. La pensée que Mme Allegranti allait quitter Rome et qu'un temps viendrait où elle ne serait plus là suffisait à lui rendre précieux le plus terne des moments passés en sa compagnie. Tandis qu'à propos d'elle il se tourmentait, l'image de la jeune femme lui apparaissait sans cesse, et cette image chérie restait douce au milieu des peines qu'elle nourrissait. Il se rappelait son petit nom, quelques mots qu'elle avait dits, des détails infimes qu'il enveloppait dans sa mémoire comme des joyaux. Il revoyait certains regards vagues et tendres qu'elle perdait parfois dans le vide, et il eût tout donné pour être au bout de ces regards-là. Mais au lieu d'être seulement poussé à la saisir par le crû et facile emportement des sens, il se sentait pour elle un intérêt qui faisait qu'il ne pensait plus à lui. Ce dont il était le plus sûr, c'est qu'il aurait passionnément souhaité que son amie fût heureuse et lui eût-elle été livrée, qu'il n'aurait pas voulu lui faire faire rien de mal. Elle lui inspirait une sorte de respect ardent, comme

s'il l'eût à la fois enveloppée tout entière et qu'il eût craint de la toucher ; mais déconcerté de constater en lui de telles contrariétés et surpris surtout de cet intérêt qui désarmait son désir : « Non, se disait-il, ce n'est pas l'amour. »

Alors il perdait courage, et pourtant, sans qu'il s'en doutât, grâce à la nouveauté de son âme, l'état de ses sentiments ressemblait à ces tableaux de primitifs, comme il en avait tant vu dans son voyage, où rien ne brouille et ne flétrit la naïveté des tons, et son désespoir même avait des couleurs vives. D'ailleurs tout cela allait finir. Mme Allegranti, par l'opposition maligne d'un autre héritier, n'obtenait pas ce qu'elle aurait désiré. Horace, de son côté, pressé par les lettres que lui envoyaient sa mère et sa tante, n'avait reçu la permission de demeurer encore à Rome qu'en leur disant qu'il était en instance pour avoir une audience du Saint-Père.

— Oui, je m'en irai bientôt, lui dit un jour la jeune femme.

— Moi aussi, répliqua-t-il.

— Avant moi ? demanda-t-elle.

— Oh non ! s'écria-t-il avec tant d'élan que c'était un aveu.

Il en rougit, mais elle ne parut pas l'avoir remarqué. Il sentit sa rougeur se dissiper et il ne resta plus en lui que l'idée qu'elle allait partir.

XIV

LES DERNIERS JOURS

Le temps passait. Pour la dernière de leurs promenades, ils allèrent au Forum. Le jour était clair. Ils entrèrent dans le champ fameux et, l'ayant parcouru lentement, arrivèrent non loin de l'endroit où les voûtes de la basilique de Constantin dilatent dans l'espace leurs trois bonds énormes ; là, ils s'assirent par terre. Comme la robe de Mme Allegranti, en remontant, laissait voir ses chevilles, elle les recouvrit posément, sans quitter son air paisible. L'aspect du Forum était singulier. C'étaient des ruines sans tranquillité, tourmentées, réveillées, inquiétées par l'homme. On eût dit

que cet espace avait été livré à des animaux fouisseurs. Partout le sol manquait et les derniers débris qui restaient debout gardaient au-dessous d'eux juste assez de terre pour les soutenir. Au loin les trois colonnes du temple de Castor et de Pollux se dressaient, heureuses, aériennes, pareilles aux trois Grâces. Au-dessus de ce forum déchiqueté, le Palatin reposait les yeux par ce que ses masses et ses arbres conservaient encore d'entier.

Après qu'Horace eût tout commenté pour la jeune femme, ils se turent un moment : auparavant le jeune homme, ayant assumé le soin de distraire sa compagne, avait une peur enfantine qu'elle s'ennuyât dès qu'il ne trouvait rien à dire. Maintenant ils laissaient parfois le silence s'établir entre eux.

— Enfin, lui demanda-t-elle, vous serez bientôt revenu chez vous, loin de tout cela ?

— Oui, répondit-il.

— Vous devez être content, à l'idée de revoir votre mère ?

— Sûrement, dit-il, et il sentit avec honte

que ce n'était pas assez vrai. Sans doute il aurait à la retrouver une grande joie, mais dont il n'était pas assez avide.

— Et vous, reprit-il, Madame, vous serez contente aussi de retrouver vos enfants ?

— Je crois bien, répondit-elle.

Il se contraignit à ajouter :

— Et votre mari ?

Elle fit signe que oui, parfaitement calme.

— Voilà, conclut Horace, nous serons contents tous les deux.

Ils se turent pendant un moment. Puis elle reprit, avec une curiosité timide :

— Là-bas, chez vous, comment est-ce ?

— Chez moi ? dit-il.

Et alors, pour pouvoir en parler à cette étrangère, il revit du dehors cette Normandie où il avait vécu jusqu'alors, et pour la première fois, il en considéra l'ensemble. Il revit les villages presque dépeuplés, riches d'argent et pauvres d'enfants, les petites maisons aux vitres verdâtres, il revit l'évêque, le notaire, le député, le marquis de Cellurier, vieux gentil-

homme riche et raffiné, passionné pour la chasse à courre, et son cousin le comte de Cellurier, rustique, pauvre et grossier, qui, comme pour parodier en tout le marquis, chassait à grands cris le lièvre avec quelques chiens, et les Goupard de Puiseux, guindés et prétentieux, dont on rappelait encore que le grand-père était Goupard, mais dont le fils aîné, garçon fat et plein de morgue, avait déjà manqué un beau mariage ; il revit les châteaux et les couvents, et la campagne si régulièrement divisée que cela lui donnait un aspect urbain, si sage et si soumise qu'on s'étonnait que le Printemps y répandît encore un peu de son désordre éclatant, dont le scandale était supporté par les habitants comme une nécessité qu'il fallait souffrir pour avoir les fruits de l'été et de l'automne ; enfin, en novembre, la plaine rase reparaissait avec ses divisions, comme un plan, et, sur tout cela, il n'y avait de grand que les nuages.

— Chez moi, dit-il, sans mieux expliquer son sentiment, non, ce n'est pas beau, c'est

plat. Les gens ne se soucient que d'argent. Il y a des alcooliques et des élections.

— Mais enfin, reprit-elle, vous n'y restez pas toujours ? Vous allez à Paris ? Et, poursuivit-elle en souriant, c'est là que vous vous amusez ?

Elle le regarda de cet air ambigu qu'ont toutes les femmes lorsqu'elles supposent, sans en rien savoir, ce qu'un homme peut se donner de plaisirs secrets.

Horace rougit.

— Oh ! murmura-t-il avec embarras. Il sentait bien ce qu'elle avait voulu dire, et il avait honte en soi-même de ne pas mieux justifier les soupçons de la jeune femme.

— Et puis, reprit-elle plus gravement vous ne demeurerez pas sans rien faire ?

— Non, répondit-il avec feu.

— Qu'est-ce que vous ferez ?

— Je ne sais pas.

C'était vrai, et de là venait son malaise. Il se sentait plein de forces telles et entouré de tant de rêves, qu'il lui semblait trop triste de

se réduire à n'être plus que l'homme d'une profession. Il aurait voulu soulager son cœur en faisant tout de suite quelque chose de très beau. Aucun risque ne l'eût effrayé, mais il ne se sentait capable d'aucune persévérance.

— Je ne sais pas, dit-il, je voudrais... et il s'étira un peu avec une grâce d'enfant. Elle le regardait en souriant. Alors il voulut essayer de lui avouer ce qu'il n'avait jamais pu dire à personne.

— Oui, commença-t-il, je ne sais pas. J'aurais aimé à être officier, mais cela déplaisait trop à ma mère, et puis, à quoi bon, puisqu'on ne se bat plus ! Je ne voudrais pas tenir un emploi comme tout le monde, mais vraiment faire quelque chose, je ne sais quoi, seulement j'aimerais mieux que ce fût dangereux que difficile, parce que... parce que ce qui est difficile est ennuyeux, et ce qui est dangereux est amusant, n'est-ce pas ? J'aurais peut-être dû être marin, mais ma mère l'aurait encore moins permis, et maintenant c'est déjà trop tard. Je

ne voudrais pas commencer ma vie en lui faisant de la peine, et tout de même... peut-être il faudrait... Mon oncle dit que je dois être diplomate ; je ne vois pas bien ce que c'est ; et puis, ce qu'on fait, ce n'est pas le plus important, je le sens bien. L'important, ce serait... Vous comprenez, comme je suis jeune, tous les gens qui sont plus vieux que moi s'attribuent le droit de me donner des conseils, mais au fond, leurs conseils, c'est de tâcher de leur ressembler. Moi, je voudrais faire quelque chose de bien, mais non pas comme ils l'entendent, quelque chose de mieux, mais de moins prudent. Et puis je lis des romans, je lis des vers, et quand ils sont beaux, on me dit qu'il ne faut pas les croire. Alors....

Il tendit les bras, plein du trouble divin de l'adolescence. Bien des fois, il avait éprouvé que tout ce qu'on lui disait n'atteignait pas ce qu'il y avait en lui de plus sincère, et comme il ne savait pas non plus l'exprimer, il en avait conclu que son âme véritable resterait à jamais captive. Mais, cette fois-ci, il eut vrai-

ment envie de recevoir un conseil de celle à qui il parlait, de la croire, de lui obéir.

— Comment faut-il être? lui demanda-t-il en la regardant.

Elle le regardait aussi, sans sourire, et se taisait. Au bout d'un instant, elle lui dit d'un ton sérieux :

— Il faut être sage et raisonnable.

— Ah! fit-il désappointé. Il s'attendait à plus de sincérité et croyait y avoir droit.

Elle-même sentit qu'il était déçu et se trouvant peut-être légèrement coupable envers lui, elle voulut parler d'autre chose, et comme, entre les feuilles du guide que tenait le jeune homme, un journal italien était inséré, elle le toucha du doigt, en demandant à Horace s'il était si curieux que cela des nouvelles.

— Non, répondit-il, ce ne sont pas les nouvelles que j'y lis.

— Et quoi donc?

Il tourna les yeux vers elle, et piqué à la fin de cette espèce d'insensibilité qu'elle lui oppo-

sait, pour la première fois il lui en voulut presque, et désira se venger.

— Non, insista-t-il, ce ne sont pas les nouvelles dont j'ai souci. Et il ajouta hardiment que c'était la petite correspondance qui l'amusait.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

— Voulez-vous que je vous la lise, dit-il en plaisantant ?

— Si vous voulez.

« Ainsi, pensait-il, elle va tout de même être forcée d'entendre de moi ces mots que je n'ose pas lui dire, et auxquels elle ne semble jamais songer. » Et dépliant le journal :

— Oh ! s'écria-t-il quel plaisir ! aujourd'hui il y en a beaucoup !

Il apercevait, séparés par des phrases plus courtes, les petits paragraphes denses où la passion se déclarait. Une note, placée en tête, avertissait que le journal n'imprimerait rien qui fût trop intime, mais à voir ce qui était accepté, on se demandait ce qu'on avait pu exclure. Horace négligea du regard les lignes

encore cérémonieuses où un jeune homme annonçait à une jeune fille que, l'ayant admirée au cinématographe, il lui demandait une occasion de lui déclarer sans témoins ses sentiments d'inexprimable respect. Il choisit un message plus long, mais, intimidé, au moment de lire, il hésita.

— Eh bien? dit-elle.

Alors, d'une voix que dénaturait à peine une émotion presque imperceptible, il lut :

G. F. 24. Pense de temps en temps que je t'aime. Pense que j'ai pensé à toi dans les moments où tu m'oubliais. Je ne te demande pas de m'aimer, mais de vivre et de dormir un peu sur mon amour. Je me sens coupable de ne pas pouvoir te donner tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Quand te verrai-je? R.

Il poursuivit :

Clorinde. 12. Chère, chère! Le destin des autres est piètre, mais nous marchons sur des roses. Gardons-nous l'ardent secret. Mais comment cela

se fait-il que notre bonheur soit un tel soleil, et que tout le monde ne le voie pas ?

Il avait cru qu'il ferait cette lecture sur un ton plaisant, mais il en était maintenant bien incapable. « Tout de même, se disait-il, aimer existe. » Sur toutes les autres pages, s'étalent les ennuyeuses nouvelles que recherchent les gens raisonnables ; ici l'amour se fait place, et, sur la dernière feuille du journal, il jette ses emblèmes, ses colombes, ses carquois, ses roses ; ceux qui échangent ces petits messages ne se soucient pas de ce qui arrive ailleurs par le monde, ils ont leurs triomphes et leurs désastres à eux. Il regarda ces phrases imprimées en menus caractères. Là, en effet, dans cet espace étroit, tous les sentiments de l'amour étaient resserrés, galanterie, désir, volupté, dépit, haine.

Horace reprit sa lecture :

Sirène. 13. Oui, oui, parle encore. Tu me crois

plus simple que je ne suis. Je t'ai aimée, maintenant je te connais. Adieu, vipère, je t'oublie.

— Mon Dieu, dit-elle de sa voix grave, comme c'est méchant !

— Oui, dit Horace ingénument, vipère !

— Non, répondit-elle : je t'oublie !

Elle regardait dans le vague et murmura :

— Voilà comment cela finit.

Alors il se reprocha d'avoir lu ces lignes, il aurait voulu protester contre ce que sa compagne avait dit, il en vint au dernier message :

A. B. Vénus. Comme il a été long, ce siècle de huit jours sans te voir ! Je traverse un désert quand je ne suis plus avec toi. Oh ! viens. Tu te souviens, de notre dernier bonheur, quand il nous a semblé que le ciel s'abîmait sur nous et que nous étions lapidés par les étoiles ? Tu es tout, je t'aime. Tu m'as tué pour tous les autres. Je ne vis que dans mon amour. Sois donc à moi tout entière, puisque tu m'as tout ôté !

Il avait lu cela d'une voix légèrement rauque. Il se tut. On entendait des Anglaises qui gazouillaient, plus loin, comme des oiseaux, et de grossiers Allemands, plus bas, qui coassaient comme des grenouilles. Elle était un peu rouge. Il la regardait.

— Comme c'est bête ! dit-elle en haussant les épaules.

Alors, presque impoli, il jeta le journal et se leva brusquement. Il faut lui pardonner, il n'avait que dix-neuf ans.

Les jours suivants elle fut occupée par les affaires qu'elle avait à mettre en ordre et déjà par les préparatifs de son départ. Horace vint la voir chaque soir. Quant au prince Palmacamini, on avait appris un matin qu'il n'était plus là et qu'il s'était retiré dans sa villa, près d'Ostie. Horace ne causait presque plus avec Candida : celle-ci, maintenant, lui paraissait puérile, avec ses histoires de chiens, de souris, de *lotto* ou de revenants. Les derniers jours qui lui cachaient encore le départ de la jeune

femme tombaient l'un après l'autre et ce noir départ resplendissait presque sans voile. Un soir qu'il venait d'entrer dans le salon sous prétexte de montrer à sa voisine des photographies de Rome, il la trouva en train d'écrire et voulut se retirer, quoique ce fût ce qui pouvait le plus lui coûter.

— Non, lui dit-elle, restez, je vais avoir fini.

Il s'assit, ouvrit un livre et la regarda. On voyait dans sa pose, le dessin de tout son beau corps, mais la lampe mettait sur son visage penché une clarté honnête et studieuse. « A qui écrit-elle ? se demandait-il. Sans doute à son mari. Peut-être elle lui dit qu'elle l'aime. » Et il pensa à l'homme qui pouvait s'approcher d'elle et disposer en maître de tant de beauté : elle, alors, que ressentait-elle ? Il se dit une fois de plus, qu'il avait connu toutes les qualités que lui avait montrées son amie, mais qu'elle-même, il ne la connaissait en rien. Mme Allegranti écrivait toujours. Enfin il entendit la plume grincer

brusquement pour la signature, et il pensa à son petit nom : Carla.

— Là, dit-elle, en se retournant, comme c'est ennuyeux ! Enfin c'est fini !

Et voyant qu'il la regardait :

— Vous ne lisiez pas ?

— Non, dit-il.

— Qu'est-ce que vous faisiez ?

Il ne sut que répondre et se tut. Elle était là, en face de lui, tout près, mais comme séparée par un gouffre étroit et profond, et il ne trouvait pas le mot d'amour sur lequel il eût traversé l'abîme.

— Donc, reprit la baronne, je pars après-demain !

— Après-demain ! répéta Horace, et tout ce qu'il sut ajouter, ce fut : le matin ou le soir ?

— Le matin. Et vous, quand partirez-vous ?

— Moi, peu importe. Il faut que je sois revenu en France pour la Noël.

— Eh bien, dit-elle d'un ton enjoué, qui ne

lui était pas habituel, demain, pour le dernier soir que je passe à Rome, je veux dîner avec vous, au restaurant où vous allez.

Il devint tout rouge et, stupidement, comme s'il s'était opposé au bonheur qu'elle lui offrait :

— Oh ! vous voulez bien, s'écria-t-il, vous ne craignez pas ?...

— Craindre quoi ? répondit-elle un peu agacée. Je ne fais rien de mal...

Il la remercia encore, sans que les paroles qu'il prononçait eussent aucun rapport avec celles qu'il aurait voulu lui dire. Il passa toute la journée du lendemain à attendre ce dîner, et la joie qu'il s'en promettait était si vive qu'elle lui masquait même le chagrin qu'il aurait aussitôt après, comme ces lumières qui empêchent de voir ce qui est derrière elles. Il fit longuement sa toilette, il aurait voulu être très beau. Enfin à sept heures et demie, il alla frapper à la porte du petit salon, et la voix de la jeune femme lui dit d'entrer. Ses malles étaient faites, la pièce était débarrassée de tout

ce qui lui appartenait, et elle-même, debout, dans un costume gris qu'éclairait seul le jabot de sa chemisette blanche, avait quelque chose de net qui annonçait son départ.

— Ah, dit-elle, c'est vous !

Il fut déçu de la trouver distraite, irritable et presque étrangère ; elle tenait une lettre à la main, qui était peut-être de son mari. Elle la mit dans son sac et ils sortirent. Il ne pleuvait pas ; un petit vent fade et doux errait dans les rues; mais le ciel était obscur, on n'y voyait nulle étoile. Allons à pied, dit la jeune femme, et n'ayant échangé que quelques mots, ils arrivèrent à la *Concordia*. Il lui avait exprimé gauchement quelle peine il éprouvait de la sentir ainsi mécontente, sans qu'il la vît prêter à sa phrase la moindre attention, et pensant à tout ce qu'elle avait sans doute de soucis, il avait mesuré du même coup combien il était peu important pour elle. Ils s'installèrent à l'une des tables du restaurant. Mais là, par une disgrâce imprévue, il se trouva que le vieux Checco, malade, était absent. Mme Al-

legranti semblait ne savoir que choisir pour son repas et quand on lui apporta enfin le plat qu'elle avait commandé, il était mal cuit. Horace multipliait en vain les mots de regret et les prévenances. Il s'excusait comme si c'eût été de sa faute.

— Cela ne fait rien, dit-elle.

Alors il s'aperçut que toute la joie qu'il s'était promise manquait brusquement. Il ne savait plus que dire à la jeune femme, comme s'ils étaient déjà redevenus deux étrangers, un adolescent français, une dame lombarde qui s'étaient rencontrés par un absurde hasard, mais qui allaient bien vite retourner chacun dans sa destinée. On eût dit que leur séparation prochaine tuait déjà le présent, lui enlevait toute vigueur et toute existence. Le bruit qu'on faisait autour d'eux ne paraissait plus à Horace qu'un tapage vulgaire. Il y avait toujours, à la même place, le député aux moustaches prolongées qui mangeait avec une voracité d'ogre, en fixant des regards terribles sur la bouchée qu'il allait avaler, comme s'il eût

voulu terrifier ses aliments. Une ménagerie venait d'arriver à Rome, amenant les fauves qu'on devait installer dans les jardins de la villa Borghèse, et les journaux du soir débordaient de cet événement, qui faisait aussi le sujet de tous les propos. A une table voisine, dînait un jeune homme aux cheveux noirs plaqués par la pommade, un élégant vulgaire et splendide. On était contraint de remarquer les moindres détails de son vêtement, tant ceux-ci étaient indiscrets, depuis sa grande cravate, et la longue épingle d'or et d'émeraudes qui la transperçait, jusqu'à son mouchoir de soie, pendant hors de sa poche, jusqu'à ses manchettes et à leurs boutons, jusqu'aux breloques de sa chaîne sur son gilet de drap jaune : sous la table, et comme en réserve, ses pieds vernis jetaient encore des éclairs, et tout ce qu'il portait forçait à ce point l'attention, qu'il paraissait prodigieusement fourni et équipé, qu'il semblait avoir sur soi bien plus de choses que les autres. Il mangeait avec des mouvements excessifs qui ressemblaient à

de la gymnastique. Mais Horace ayant cru s'apercevoir que la baronne Allegranti l'avait regardé : « Voilà sans doute, se dit-il, ce qui lui plaît, un homme : moi, je ne suis qu'un enfant ».

Alors, par impatience, il s'en prit au garçon qui les servait avec mollesse, pensant que précisément on le négligeait parce qu'il n'avait pas assez l'air viril : stimulé par lui, l'autre s'agitait un instant, mimait le ballet du zèle et de la promptitude, puis retombait dans sa nonchalance. Horace ayant insisté : Comme Monsieur est pressé, dit-il d'une voix traînante, d'un air étonné, et le jeune homme s'arrêta, rougit : en effet, il paraissait avoir hâte que ce dîner finît.

Ils revinrent. Elle disait qu'elle voulait se coucher tôt, devant voyager le lendemain toute la journée. Il avait plu un peu pendant le dîner, les pavés étaient luisants, un camelot criait ses journaux au coin d'une rue, tout paraissait mou et vague. Ce n'était plus l'auguste Rome, mais une ville quelconque, la nuit,

avec ses reverbères clignotants. Il est ainsi des moments où la beauté des lieux les plus insignes, semble faire naufrage comme un vaisseau qui se disloque et se rompt et laisse fuir sa cargaison par toutes ses brèches. Ils arrivèrent à la petite place taciturne où la fontaine offrait son bruit modeste à la grosse façade du palais Palmacamini. Ils entrèrent et gravirent l'escalier. Parvenus à leur étage, ils pénétrèrent dans le vestibule où la flamme d'une veilleuse palpitait comme d'habitude, entourée d'une danse d'ombres. Mme Allegranti passa la première dans le corridor, et quand elle fut devant son salon, en ouvrit la porte : la lampe allumée qui l'attendait jeta sur elle une tranche d'or. Horace s'était arrêté devant sa propre chambre. Ainsi le moment de leur séparation était arrivé et il était piètre et mesquin. Le jeune homme restait immobile. Sa gêne l'empêchait de sentir son émotion.

— Madame, dit-il seulement, je vais donc vous dire adieu.

Elle lui tendit la main : il prit cette main sans même oser la baiser.

— Adieu, lui dit-elle, soyez heureux.

— J'espère que vous ferez un bon voyage, répondit-il, un bon voyage.

Il s'aperçut qu'il l'avait quittée et qu'il était chez lui, tandis qu'il entendait se refermer sur la jeune femme la porte du salon. Il fit deux pas violemment. Il vit autour de lui sa chambre paisible, comme à l'ordinaire ; la fenêtre était ouverte ; dans la ruelle ténébreuse une chaude voix d'homme chantait : cette chanson lui tordit le cœur. Ainsi c'était fait, il s'était séparé d'elle. Alors elle lui apparut brusquement tout entière, avec sa douceur, sa grâce, sa beauté. Cependant il ne lui avait rien dit de tous les sentiments dont il étouffait, même pas une seule parole tendre. Il l'avait quittée en ingrat. « Elle pourra croire, pensa-t-il, que je l'ai perdue et que ça ne me fait pas une peine immense. » Ce fut cette idée qui le décida. Éperdu et ne se connaissant plus, il alla jusqu'à la porte qui séparait sa chambre du

salon, en retira le verrou qui la fermait de son côté, et, de son premier geste d'homme, il la poussa avec force. Mais il pensait qu'il y avait peut-être de l'autre côté un meuble qu'il allait renverser, il s'attendait à un grand fracas, et la porte ayant cédé doucement, quand il se trouva dans le petit salon tranquille, ses traits étaient un peu contractés.

Elle avait à peine défait ses cheveux...

XV

AETATIS SUAE ANNO XIX
OU LA SECONDE NAISSANCE

— Oh ! lui disait-il, de tout près, tandis que la lumière du matin, laissant dans les rideaux ce qu'elle avait déjà de splendide, ne répandait dans la chambre qu'une clarté neutre et sans or, oh ! pourquoi est-ce arrivé si tard ? Comme ç'aurait été beau, plus tôt ! Nous aurions fait vraiment tout ce que nous avons eu l'air de faire, nous nous serions vraiment promenés ensemble partout. C'est ma faute. J'aurais dû parler ! Si j'avais parlé, vous auriez voulu, n'est-ce pas, Carla, tu aurais voulu ?

— Je ne sais pas, mon amour, répondit-elle en le caressant.

— Dire, reprit-il, que nous ne nous connaissons qu'au moment de nous quitter ! Et se contredisant sans qu'il s'en aperçût : Si vous saviez, comme tout de suite je vous ai trouvée belle ! Chaque fois que je me taisais, c'était ce que je pensais ! Tu sais, le jour où nous sommes allés aux Thermes, et puis le jour où nous étions au cimetière des Anglais, et l'autre jour, au Forum...

— Oui, murmura-t-elle, l'autre jour... L'évocation de toutes ces heures devenait plus douce, grâce au présent qui les couronnait, et se rappelant ces moments où ils doutaient encore l'un de l'autre, ils voulaient maintenant y remettre la certitude de leur amour.

— Je te parlais n'importe comment, reprit-il, mais j'aurais voulu te croire dans tout ce que tu disais ; je t'admirais déjà tant !

Encore tout jeune, il n'existait en lui aucun des grossiers sentiments des hommes et même

ainsi, enlacé à elle, il y avait une certaine familiarité qu'il n'avait pas, et elle sentait vivement, sans pouvoir le dire, cette nuance ravissante.

— Oui, belle, dit-il, douce... et puis, pas seulement douce et belle... toi !

— Écoute, lui murmura-t-elle à l'oreille, je veux te dire un secret.

— Quoi ?

— J'aurais dû partir samedi, hier. Je suis restée un jour de plus... pour toi.

— Carla ! dit le jeune homme éperdu.

A ce moment on frappa trois petits coups à la porte. Ils se turent furtivement et ils entendirent la voix chevrotante de Candida qui disait :

— Madame, il est sept heures. Bon réveil, madame.

— Merci, répondit la jeune femme d'une voix lasse et comme si elle fût à peine sortie du sommeil.

Il la ressaisit.

— Oh ! reprit-il, tu ne sais pas combien tu

as de grâces ! Je voudrais t'apprendre tout ce que tu vaux !

— Et toi, répondit-elle, tu ne t'en doutes pas, tu es si charmant...

Ainsi, s'étant à peine rejoints et sur le point de se séparer, ils s'avertissaient l'un l'autre à la hâte de ce qu'ils étaient, ils se donnaient ce moment de faste et de gloire, avant de retomber dans leur vie ordinaire, où ceux qui les entouraient ne les connaissaient pas.

— Comme tu seras aimé ! ajouta-t-elle.

Il souffrait si sincèrement de la quitter que cette promesse ne lui fit pas plaisir.

— Mais, dit-il passionnément, je voudrais être aimé de vous, tout le reste m'est égal, je n'en ai pas envie... Et puis, reprit-il soudain, résolu, je ne veux pas te quitter, je veux te suivre, te retrouver...

— Enfant, murmura-t-elle.

Alors il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une volonté n'était qu'un caprice sans puissance, et c'était au moment où il éprouvait le sentiment le plus fort qu'il eût encore

ressenti, qu'il connut aussi toute sa faiblesse. Humilié, il se tut.

— Pourtant, reprit-il, plaintif, si nous étions ensemble, ce serait si beau, ça ne le deviendrait jamais moins, nous serions heureux pour toujours.

Et comme elle ne disait rien :

— Tu ne le crois pas ? demanda-t-il. Tu ne m'aimes pas ?

Elle lui répondit :

— Je n'aime que toi, je t'adore.

Elle lui parlait bien ouvertement : l'idée qu'on va, dans une heure, quitter pour toujours l'être qu'on étreint est bien faite pour qu'on renonce aux ménagements, et tout le reste de son temps devant sans doute appartenir à la vertu, elle pouvait bien donner quelques minutes à la franchise. Puis, pour la juger, il faudrait connaître la vie où elle allait retomber.

— Au moins, reprit-il, honteux de sentir qu'il se soumettait, nous nous écrirons, nous saurons...

— Non, non, répliqua-t-elle d'une façon presque sauvage, rien, plus jamais rien.

Il reconnut bien ce que cette séparation absolue avait de plus passionné.

— Mais songe, dit-il pourtant, que chacun de nous ne pourra même pas s'imaginer l'autre parmi les choses qui l'entourent, songe que je ne sais pas...

Elle l'interrompit, et la même question qu'elle lui avait posée timidement quelques jours avant, elle la lui adressa cette fois-ci avec une curiosité ardente :

— Comment est-ce, lui demanda-t-elle, là où tu vis ?

— Mais, répondit-il, ce n'est pas beau. D'abord vous n'y êtes pas. C'est un pays...

— Non, reprit-elle impatiemment, là où tu te plais, où tu t'en vas rêver seul ? et, les paupières baissées, les traits tendus, elle faisait un ardent effort pour se figurer, grâce aux paroles du jeune homme, pour voir, pour envahir avec lui ces sites inconnus d'elle où il allait retourner.

— C'est au bord du parc, dit-il, un terrain que mon père a fait planter de pins, où l'on dirait qu'il y a plus de silence qu'ailleurs, et d'où l'on voit la plaine qui remonte vers l'horizon, et le soleil couchant. C'était là que j'allais pour ne penser à rien. Mais maintenant... Et vous ?

Elle allait parler, mais les lieux qu'elle aurait évoqués, n'étaient point vides comme ceux où vivait Horace. D'autres êtres les peuplaient dont elle ne pouvait pas parler : elle ne dit rien. Il reprit :

— Je t'en supplie, tu penseras que je pense à toi, surtout dans les moments où tu te croiras seule, tu en seras sûre, n'est-ce pas... ?

Ils n'aspiraient qu'à s'aider l'un l'autre, et leurs deux existences allaient se désunir pour toujours.

Alors il osa lui demander tout bas :

— Est-ce que vous êtes heureuse ?

Elle voulut lui faire le seul cadeau qu'elle pouvait lui donner, et toute appuyée à lui :

— Non, avoua-t-elle.

Il en fut content, il en fut triste.

— Carla, gémit-il, dire que je t'aime tant et que ça ne fait rien !

Puis, pour donner au moins quelque égalité à leurs deux destins :

— Moi aussi, tu sais, je ne suis pas heureux, je ne suis...

— Oh ! toi, dit-elle, ce n'est pas la même chose, toi... Et elle ramena son beau bras sur ses yeux, comme pour garder le secret de son chagrin.

— Enfin, reprit-il gauchement, si jamais tu veux que j'accoure, si tu le désires, tu n'auras qu'à m'écrire ici, où je laisserai mon adresse, et aussitôt...

On frappa derechef à la porte et ils entendirent la voix discrète :

— C'est le café.

— Un instant, je vous prie, répondit la jeune femme. Alors ils virent qu'ils devaient se quitter et, si proche que ce moment leur eût paru depuis la veille, ils étaient pourtant étonnés de le voir enfin entré dans le présent,

et debout devant eux comme un bourreau.

— Au moins, lui demanda-t-il avidement, je vous accompagnerai à la gare ?

Elle lui assura qu'elle y comptait. Le moindre temps qu'ils passaient encore ensemble devenait pour eux sans prix, et ce petit répit qui leur était concédé leur parut rendre presque lointain le moment affreux de leur séparation.

Lorsque Candida vint apporter son premier déjeuner au jeune homme, elle eut la surprise de le trouver tout habillé et, sans se soucier que son explication fût plausible, il lui dit qu'il avait voulu être prêt, afin de pouvoir aider Mme Allegranti, si besoin était. Cependant il n'osait pas retourner chez elle, quoiqu'il entendît sa voix grave qui parlait à Adalgisa. Enfin il se décida ; il entra dans le salon dont la porte était ouverte, et il la vit, correcte, habillée, étrangère, telle qu'il crut déjà l'avoir perdue. Alors, comme si elle avait deviné son sentiment, après avoir jeté un bref regard du côté des deux femmes qui

bouclaient une malle, elle le regarda et lui dit en français :

— Je vous aime.

Elle avait commandé la veille, pour la mener à la gare, un des taxi-autos qui font station à la place Colonna. Adalgisa qui guettait plus encore par curiosité que par zèle, pour voir si cette auto arrivait, annonça enfin qu'elle était en bas. Crispino était monté au second avec un autre homme et chargeant sur leur dos les malles, ils faisaient ce remue-ménage sourd et brutal de ceux qui emportent des bagages, presque pareil à celui qu'on fait en emportant un cercueil. Candida aspergeait tout cela de ses paroles gentilles et vaines, souhaitant puérilement que la dame revînt bientôt à Rome, et le jeune homme en même temps qu'elle. Après lui avoir fait ses adieux, Mme Allegranti descendit, suivie d'Horace ; ils entrèrent tous deux dans l'auto encombrée de paquets, qui se mit en marche. C'était un dimanche matin et les gens commençaient à paraître dans les rues, fiers et

empruntés dans leurs habits de parade. Un sergent de ville malingre se tenait au milieu d'un carrefour, et le vent troussait le maigre plumet de son bicorne. « Comme nous allons vite ! » se disait Horace avec douleur. Il aurait voulu qu'un événement quelconque, même un accident, vînt enrayer cette course. L'auto frôla des chevaux qui se dressèrent comme des vagues, le cocher cria, mais par malheur il n'était rien arrivé. Horace et Carla ne se parlaient pas. Ils avaient l'air de partir ensemble et ils se quittaient. Ils se tenaient la main et le jeune homme avait tant de peine qu'il ne jouissait pas de cette familiarité avec une femme, si nouvelle cependant pour lui et si enivrante. Soudain il vit briller une boutique de fleuriste. Il heurta la glace qui le séparait du chauffeur, pour que l'auto s'arrêtât, descendit, et acheta follement un énorme bouquet de roses : elle le vit reparaître, avec son visage près des fleurs et aussi clair que leurs corolles.

— C'est trop, dit-elle, pendant que la voi-

ture repartait. Je n'en veux qu'une. Donnez-la moi.

Involontairement, elle en avait choisi une du regard, et ce fut précisément celle-là qu'il lui offrit. Alors elle le saisit, et couvrant de baisers cette figure d'une fraicheur et d'une fermeté encore presque enfantines, elle y chercha et y rejoignit la bouche de son amant.

L'auto s'arrêta ; ils étaient arrivés. Comme elle fouillait dans son sac à main, et voulait payer la voiture, il lui dit qu'il la gardait. Ils entrèrent dans la gare, suivis par les portefaix qui transportaient les bagages, et pendant un instant ils furent occupés par ces détails médiocres qui ôtent leur belle netteté aux séparations et aux départs. Mais elle avait déjà son billet, de sorte que rien ne les retarda, et bientôt, étant passés sur le quai, ils avancèrent le long du train qui l'emporterait. Elle choisit un compartiment vide et quand elle eût disposé ses valises, elle apparut, dans le cadre de la portière, à Horace qui la regardait d'en bas.

— Vous voulez rester jusqu'à la fin ? lui demanda-t-elle avec un sourire, en essayant de plaisanter.

Il fit signe qu'oui, ne pouvant parler. Elle était là, telle qu'il l'avait vue avant leur amour. Il la contemplait éperdument. A un certain moment un voyageur arriva, qui fit mine de monter dans le compartiment où elle était et Horace en fut indigné comme d'une usurpation et d'une inconvenance, il détesta cet inconnu. C'était un de ces personnages vulgaires et encombrants qui semblent jetés dans le monde à titre de figurants, pour y peupler le décor de ce qui arrive à d'autres. Il avait des valises trop neuves et un pardessus tout garni de poches. Enfin il s'installa dans un compartiment voisin et, après beaucoup d'embarras, finit par concéder au portefaix qui l'avait servi, un pourboire maigre, que celui-ci fit avec dédain sonner dans sa main. Horace et la jeune femme se regardaient toujours. Parfois un coup de sifflet leur faisait sauter le cœur, et cependant, si ab-

surde que cela puisse paraitre, le temps leur semblait long, comme il l'est pour ceux qui, attendant un coup qu'ils ne peuvent pas éviter, finissent par être impatients de le recevoir. Il la voyait encore devant lui, et il se disait qu'il avait reçu d'elle le dernier baiser, que jamais plus il ne toucherait ses lèvres qu'il contemplait encore. Il regardait la bouche de la jeune femme comme un royaume perdu. Elle, appuyant ses regards sur lui avec un mélange de tristesse, d'amour et de complaisance, lui répéta la même phrase qu'elle lui avait dite la veille, au moment où ils avaient déjà cru se quitter :

— Soyez heureux.

Soudain un coup de sifflet déchira l'air, le train s'ébranla. Alors il sauta sur le marchepied, tendit le visage vers elle pendant qu'elle se penchait vers lui, leurs lèvres s'effleurèrent et il retomba sur le quai.

— C'est dangereux, grogna un employé qui passait.

Horace revint sans savoir ce qu'il faisait. Il

était surpris de voir que tout continuait, qu'un autre train allait partir, et il ne s'apercevait même pas qu'il y avait encore des gens qui se quittaient. Il alla jusqu'à la salle des dépêches, et adressa un télégramme à sa mère, pour lui annoncer son retour. Il venait de se décider : il quitterait Rome le lendemain matin et les heures qu'il devait encore y passer lui parurent si longues qu'il ne sut comment il les occuperait. Il avait besoin de faire quelque chose de violent qui pût le distraire. Alors il pensa au vieux prince Palmacamini envers qui il s'était conduit avec tant de négligence, et il se dit qu'il la rachèterait un peu s'il allait lui faire ses adieux. Il sortit de la gare. Le ciel était clair, le vent devenait plus fort. Horace retrouva son taxi-auto contre le trottoir et quand il le vit, il sentit qu'il voulait avant tout garder encore, et ne pas rendre si vite aux autres, cette voiture où elle venait d'être à côté de lui. Il s'approcha du chauffeur. Celui-ci avait cet air louche et cette élégance débraillée qui font ressembler certains mécani-

ciens à ce qu'étaient autrefois certains artistes.

— Je veux vous garder toute la journée, dit le jeune homme. Cela se peut?

— Oui, concéda l'autre, mais ça dépend...

— Vous me mènerez à Ostie, près d'Ostie enfin, cet après-midi, et vous me ramènerez. Combien voulez-vous?

— C'est que, dit l'homme avec un geste et des hochements de tête, Ostie, c'est loin...

— Combien? répéta Horace.

— Eh! soixante francs?

— Bon, dit le jeune homme et le chauffeur regretta de n'avoir pas demandé plus :

— Sans le pourboire, naturellement, ajouta-t-il, ni mon déjeuner...

Horace remonta dans l'auto ; il n'y restait que la gerbe éparse, jetée là comme une dépouille de l'absente. Revenu au palais Palmacamini, il la ramassa et rapporta ces fleurs à Candida. Elle s'en émerveilla, mais sans cesser de laisser paraître sa mélancolie discrète. Cependant elle avait pris dans ses bras le grand bouquet voluptueux et charnel, et elle semblait

ainsi encore plus fatiguée et plus usée, avec ses petits yeux rouges, ses rides ténues, comme si la splendeur des roses avait cruellement éclairé sa vieillesse. Alors Horace se rappela tout ce qu'elle lui avait raconté, ses histoires fabuleuses et domestiques, sa malice, sa naïveté, sa bonté. Il se sentait riche d'une tendresse qu'il eût voulu effeuiller au hasard : mais au lieu de donner un plaisir à la vieille femme, tout ce qu'il trouva à lui dire, ce fut de lui annoncer qu'il partait aussi.

Elle se récria d'abord, puis ne parut pas étonnée.

— Oui, reconnut-elle, c'est triste, maintenant que la dame n'y est plus.

— J'espère que vous louerez bien vite les chambres, dit Horace.

Elle eut un geste de dédain :

— Oh ! peu importe, je n'en aurai pas moins de regret.

Il fit ses malles pour tromper son impatience, et après qu'il eût déjeuné, l'auto l'emporta vers Ostie. Toute la campagne romaine

était tourmentée par le vent qui soulevait çà et là d'immenses spectres de poussière. Le Tibre coulait boueux. Horace ne regardait pas. Rejeté dans le coin de cette voiture où elle avait été près de lui, il avait fermé les yeux, il s'enivrait d'amertume. Il songeait que, pendant qu'il était là, elle continuait à vivre, ailleurs, et qu'il y avait des gens qui la regardaient sans que ce fût pour eux un bonheur sans bornes. L'idée qu'il l'aimait et qu'il ne la reverrait plus jamais, toutes ces grandes pensées de l'irrévocable et de l'impossible, qui foulent comme des géantes le destin des hommes, se présentaient à lui pour la première fois, et il les rencontrait avec une souffrance pleine encore d'étonnement. Soudain l'auto s'arrêta. Il en descendit. Il vit Ostie. Groupé autour de son château bas et comme enterré, le triste bourg respirait une pauvreté et un abandon indicibles. Devant l'évêché des arbres nus grinçaient avec un bruit de fer ; un accordéon geignait dans la salle noire de l'auberge, et quelques villageois, s'étant groupés autour de l'auto, la regardaient

avec une curiosité engourdie. Horace, après s'être avancé dans le village, revint vers eux. Il y avait dans le groupe une jeune fille assez brutalement belle, il la remarqua, et comme s'il avait eu un droit nouveau sur toutes les femmes, il fut surpris qu'elle ne l'eût pas regardé. C'était là qu'il aurait dû s'informer du chemin qu'il fallait prendre pour arriver à la propriété du prince Palmacamini. Horace, au lieu de s'en instruire, renonça à son projet. Tant de choses s'étaient passées pour lui depuis qu'il n'avait vu le vieillard que celui-ci, maintenant, lui paraissait lointain et comme étranger ; le jeune homme en oubliait tous les bons offices qu'il avait reçus de lui, et l'amour, sans qu'il y prît garde, le rendait déjà ingrat. Il s'avança sur la route et fut en quelques pas hors du village. Il n'apercevait personne. Seul, entre des palissades, à quelque distance, un cheval noir galopait, comme excité par la bourrasque, puis s'arrêtait, incertain, indécis, leurré, jusqu'à ce qu'il entendît un nouvel ordre dans les clameurs de la rafale, et re-

partît brusquement. S'étant glissé entre les fils de fer d'une clôture, Horace entra dans l'Ostie antique. Nul bruit humain n'y traversait les aigres querelles du vent. Sur un terre-plein, se dressait une Victoire de pierre qui venait d'être exhumée, et l'on s'étonnait que la tempête ne délivrât pas ses grandes ailes triomphales et ne les fît pas claquer dans l'azur. Le jeune homme avançait parmi les ruines. Après un long enfouissement, elles étaient rendues au jour, sans que le présent arrivât à les ressaisir. Mornes et lourdes, elles ressemblaient à des hommes qui dorment en plein soleil, mais dans leur masse carrée, subsistait encore la ténacité romaine. Horace marchait sans savoir où il allait, penché en avant, disputant son manteau aux souffles de l'air et occupé par cette bataille. Soudain, devant lui, comme une armée, comme un peuple, il vit la mer.

Il courut à elle, à travers le sable sec où l'on enfonce, jusqu'au sable mouillé qui résiste sous le pied, et ne s'arrêta qu'insulté par l'écume. Derrière lui, il avait la vieille terre, passive et

soumise, sous son harnais de chemins, mais il ne la voyait plus, il ne voyait que la mer jamais changée et toujours nouvelle, la mer salubre, libre et guerrière, l'antique adversaire d'Ulysse, la mer d'Aphrodite, la mer de Circé. De toutes parts ses vagues surgissaient et parfois une d'elles s'élevant au-dessus des autres, existait plus distinctement, devenait presque une créature aux bras ouverts, puis s'abîmait, mais toujours de nouvelles la remplaçaient, tandis que, dans cette agitation incessante, l'horizon marin lui-même perdait sa tranquillité et, dérangé par toutes les pointes des flots, semblait soulevé par une forêt de lances.

Horace regardait, les nerfs vibrants, les yeux élargis. Le vent, sur la mer, s'exerçait en maître ; il la bouleversait toute et vannait au-dessus d'elle une blanche écume. Puis il arrivait sur la terre et lui arrachait encore d'immenses poussières dont il offusquait l'azur. Mais, au fond du paysage, il venait buter en vain aux montagnes inébranlables. Une tempête céleste, plus subtile et plus effarée que

celle des vagues, remuait l'air. On entendait partout des disputes, des appels, le fracas d'une bataille et le long cri unique du coureur qui annonce la victoire, les délibérations d'un peuple et les clameurs d'une multitude, et, quand on regardait, on ne voyait que l'espace vide et le désert tumultueux des flots.

Horace de Chintreuil était là, svelte et fluet dans son grand manteau palpitant, debout sur la pâleur vibrante de l'air plein d'effluves. D'abord il s'était cru trop petit pour être la seule figure de ce paysage. Mais on l'avait aimé, il était capable et digne de tout. Il sentait encore resplendir sur lui, comme des décorations superbes et des plaques de diamants, tous les baisers dont il avait été couvert, et ces marques éblouissantes l'assuraient et le consacraient dans sa nouvelle dignité d'homme. Il enfermait tant de choses que bientôt le vent lui parut avoir à peine assez de voix pour pouvoir les traduire toutes. Immobile, il était plein de tourbillons. Il ne savait pas s'il était triste ou joyeux, tant il était

enivré. Son enfance n'existait plus; elle s'était consumée comme un bûcher qu'on enflamme, et les images de ses premiers ans ne devaient plus se représenter à lui que dans sa vieillesse, s'il lui était réservé de vieillir. Maintenant il n'avait plus d'autre passé que sa précédente nuit. Comme la vie était belle ! Il pensa à tout ce qu'en avaient dit les poètes, et il lui parut qu'aucun n'avait poussé un cri aussi beau et aussi nu qu'elle le méritait. Mais la merveille de la vie était l'amour. Tout le reste était prescrit et prévu : l'amour était la seule liberté des hommes. Comment avait-on pu en médire? Horace était sûr qu'il suffisait de s'abandonner à son élan pour atteindre à un bonheur infini. Ceux qui se plaignaient de lui ne pouvaient avoir souffert que pour ne s'y être pas assez livrés. C'était par l'amour que le jeune homme se connaissait. Son âme avait été délivrée par des baisers : jusqu'alors il s'était cru timide, et il était hardi ; il s'était cru économe, et il se sentait prodigue. Il lui semblait que toutes les étroites qualités où on avait voulu l'enfermer

éclataient pour laisser s'épanouir une corolle de défauts superbes. Il aurait voulu agir, rejoindre au moins ce cheval qu'affolaient là-bas les mèches invisibles du vent et se jeter, sur son dos, dans les carrières de l'espace ouvert. Tous les héros vivaient dans son cœur, et comme il se rappelait certains d'entre eux, Achille, Alexandre, il lui sembla que ce n'était là, dans le passé, que des noms sublimes de lui.

Soudain il revit la vie où il allait rentrer, comme une cage ouverte devant lui. Il revit sa mère et sa tante. C'était presque les tromper que leur revenir si différent sous des apparences pareilles. Mais il sentit bien que s'il leur appartenait moins, il leur rapportait davantage : il se dit qu'elles-mêmes profiteraient de ce qu'il était devenu, et tout ce qui naissait en lui était si beau qu'il ne se doutait pas que, parmi ces flammes, c'était son égoïsme aussi qui s'éveillait. Il ne craignit pas de retouver son existence d'avant, il se sentait plein d'une

telle vie qu'il en enrichirait ceux qu'il connaissait. Il revit ses petites cousines de Barresège qui embellissaient timidement en grandissant et elles lui parurent plus mystérieuses. Il revit Mme de Pierron d'Asce et elle lui parut moins secrète. Pour la première fois les grosses moustaches de son mari ne l'intimidèrent point et il ne mit pas en doute qu'il deviendrait son amant. Il pensa qu'il agirait, qu'il fouillerait parmi tous les projets médiocres qu'on lui présentait, jusqu'à ce qu'il y trouvât ce qu'il lui fallait, comme une épée dans de la ferraille. Peut-être partirait-il. Peut-être il s'engagerait. Il fallait courir un grand risque, il fallait saisir un grand bonheur. Comme un visionnaire, dans le ciel qui semble vide, voit tout un Paradis lui apparaître, ainsi, fasciné, il aperçut dans l'avenir béant tout ce qui lui était réservé de plaisirs, de joies, d'émois inconnus. Il ne savait pas ce qu'il ferait, mais il se sentait plein d'une vigueur telle qu'il lui parut impossible que son destin trompât son avidité. Alors, brusquement, il

pensa à cet oncle auquel il ressemblait et qui était mort à vingt-neuf ans, à son ancêtre guillotiné au même âge. Eux aussi, sans doute, avaient nourri les mêmes ardeurs et pourtant ils avaient été abattus avant d'avoir rien atteint. Horace se demanda s'il périrait comme eux ou s'il vivrait pour les venger de leur destinée. C'était tout ce qu'il contenait qui lui faisait craindre la mort, et pourtant il eût mieux aimé mourir que de n'avoir pas tout de la vie.

Les vagues s'écrasaient à ses pieds. Des mouettes, à peine détachées de leur écume, se laissaient glisser dans l'air agité avec une coquetterie nonchalante, tandis qu'au-dessus de la plaine, de grandes buses, pacifiant le vent dans leur envergure, s'élevaient tranquillement, sur leurs ailes rigides, jusqu'aux suprêmes hauteurs de l'azur. Par moments tout le fracas de la bourrasque manquait brusquement et l'on n'entendait plus que ces vibrations suraiguës comme il en résonne sur les sommets. Puis recommençaient les cris per-

çants, les chants éperdus, et dans ce tumulte aérien passaient parfois des rires légers et pâmés, comme si cette bacchanale des vents furieux avait aussi entraîné les brises de l'été, les zéphirs les plus suaves. Assailli par tant de voix, Horace ne portait pas en soi moins de sentiments : il serait violent, il serait voluptueux, il serait audacieux, il serait tendre. Comme on voit toutes les couleurs dans la flamme, il sentait toutes les passions dans son cœur.

— Oui, se dit-il, je vivrai.

Il était debout, tout droit, et, de la mer aux monts lointains, les trompettes du vent ayant retenti plus folles et plus stridentes, il crut que ces fanfares l'avaient salué.

Soudain il se retrouva là, étonné de n'avoir rien fait. Il s'éloigna de la mer, qui poussait toujours ses flots vers les plages. Il revint, il foula de nouveau le sol inégal, parmi les ruines. A certains endroits s'ouvraient de grandes cavités qui, au-dessous des troubles de l'air, étaient chaudes, tranquilles et silencieuses.

Horace remontait la pente de l'une d'elles quand deux coups de fusil éclatèrent, des alouettes s'envolèrent comme des feuilles roulées par le vent et des grains .de plomb vinrent pleuvoir autour de lui.

— Holà ! cria-t-il en se retournant, et il aperçut les deux chasseurs, dont l'un n'était autre que Tito Bischiutti, accompagné du père de Romualdo Rossi.

Tito, lui aussi, reconnut Horace et accourant, organisa aussitôt une scène dramatique, s'épouvantant de ce que c'eût été s'ils avaient atteint le jeune homme.

Horace le regardait en souriant.

— Eh bien, dit-il d'un ton cavalier, c'est cela qui aurait fait une belle fin à mon voyage !

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Bussière. — Saint-Amand (Cher).